This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

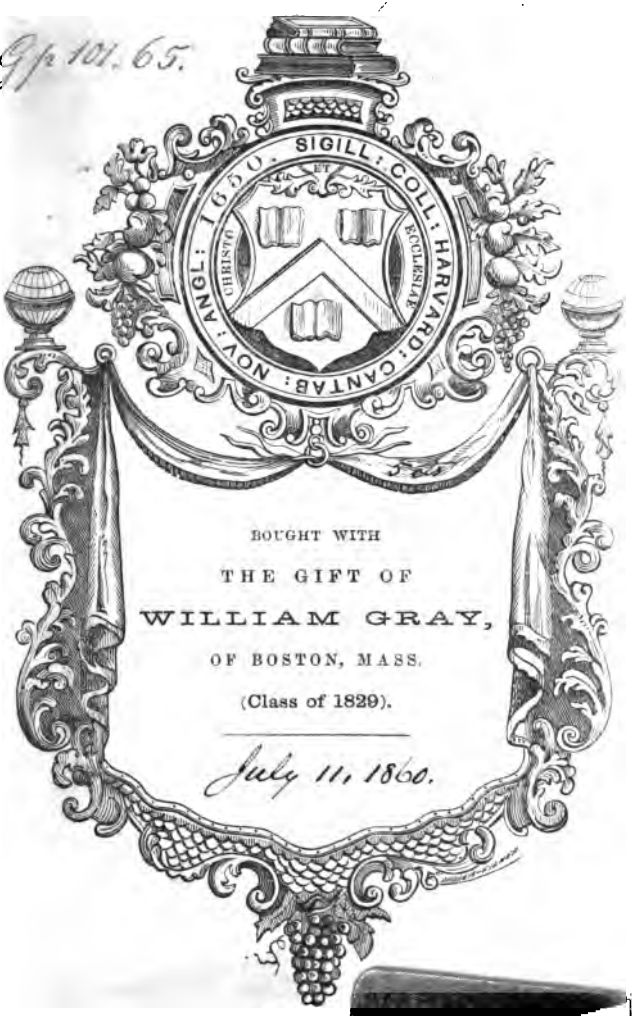
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

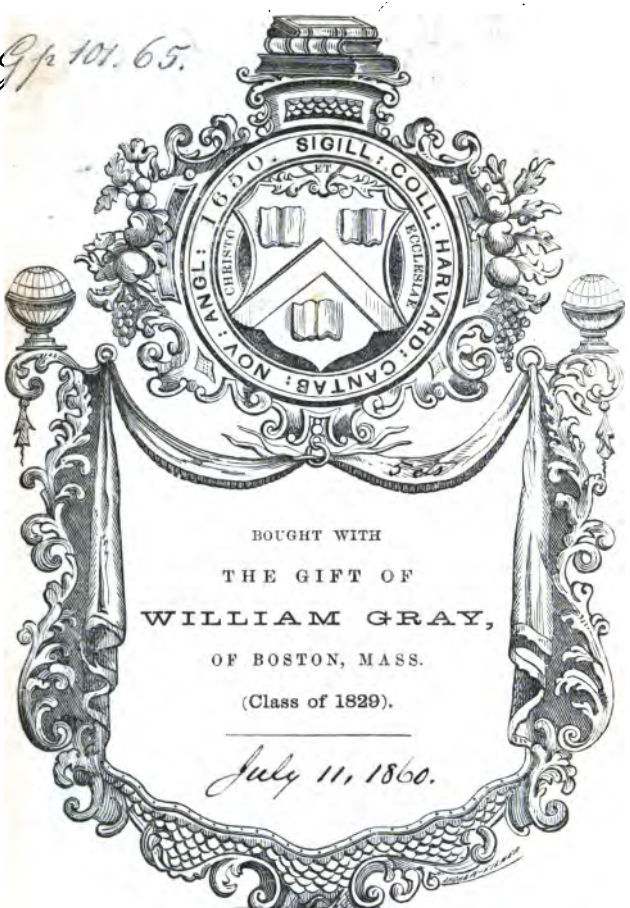
Gp 101.65.




BOUGHT WITH
THE GIFT OF
WILLIAM GRAY,
OF BOSTON, MASS.
(Class of 1829).

July 11, 1860.

Gp 101.65.




BOUGHT WITH

THE GIFT OF

WILLIAM GRAY,

OF BOSTON, MASS.

(Class of 1829).

July 11, 1860.

Excellent ouvrage qui fait
honneur a M. de Burgny

planche 81

tablette hist 7 - B

# TRAITÉ
## DE
# PORPHYRE,
*Touchant l'Abſtinence de la chair des Animaux ;*

AVEC LA VIE
# DE PLOTIN
PAR CE PHILOSOPHE,

ET UNE DISSERTATION
SUR LES GENIES:

*Par* M. DE BURIGNY.

Jean Levesque

*****
***
*

A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Quai des Auguſtins, à l'Image S. Paul.

M. DCC. XLVII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

Gf 101.65 1860, July 11.
Gray Fund .05

# PREFACE.

L'Ouvrage de Porphyre touchant l'Abstinence de la chair des Animaux nous a paru si singulier, & si digne d'être lû, que nous avons crû employer utilement notre tems, en mettant ce Livre à portée d'être connu de tout le monde.

Le projet de retrancher aux hommes par religion un de leurs plus grands plaisirs, [illegible] espece de nourriture;

# PREFACE.

L'Ouvrage de Porphyre touchant l'Abſtinence de la chair des Animaux nous a paru ſi ſingulier, & ſi digne d'être lû, que nous avons crû employer utilement notre tems, en mettant ce Livre à portée d'être connu de tout le monde.

Le projet de retrancher aux hommes par religion un de leurs plus grands plaiſirs, & cette eſpéce de nourriture

sans laquelle ils ne croyent pas que le genre humain puisse subsister, suppose du moins un grand amour pour la perfection.

Ceux qui contredisent les opinions reçûes, précisément pour être singuliers, s'attirent l'attention du Public, sans souvent en être dignes : mais ceux qui s'éloignent des sentimens ordinaires dans le dessein de rendre les hommes plus sages, méritent qu'on leur donne audience.

C'étoit certainement l'intention de Porphyre dans l'Ouvrage de l'Abstinence, dont on donne la Traduction. Nous ne prétendons ni sap-

prouver sa méthode, ni justifier ses preuves. Nous ne regardons ce traité, que comme une Dissertation curieuse remplie de paradoxes, dans laquelle on trouve des faits singuliers, des raisonnemens bizarres, mêlés de quelques principes que la vraie Religion ne désavoueroit pas.

Il est très-digne d'un Philosophe d'examiner la naissance & le progrès des opinions, qui sont liées à la morale. Cette étude peut contribuer à la connoissance de l'esprit humain; elle a même autant d'agrément pour ceux qui aiment à penser, que la lecture de l'Histoire, dont le

résultat le plus ordinaire est que les hommes ont toujours été méchans.

Ceux qui ont eu occasion de parler de l'Ouvrage de l'Abstinence, ont témoigné pour ce Livre la plus haute estime. Holstenius a dit (a), qu'on ne pouvoit assez louer ce Traité. Gale l'appelle un Ouvrage d'or (b), qui prouve que l'Auteur avoit beaucoup de génie, & une érudition très-agréable.

(a) *Opus nunquàm satis laudatum.* Holstenius *de vitâ & scriptis Porphyrii*, c. 9.

(b) *Opus aureum, magno ingenio & eleganti eruditione elaboratum.* Sur le 4. ch. de la S. 5. d'Iamblique, *de Mysteriis*,

Maussac, Conseiller au Parlement de Toulouse, entreprit au commencement de ce siècle passé une Traduction du Livre de l'Abstinence (a). Il la dédia à Guillaume du Vair Garde des Sceaux, qui venoit de mourir. Ceux qui ne connoissent Porphyre que par cette Traduction, ne pouvoient avoir qu'une très-mauvaise idée, car outre que Maussac écri-

(a) Porphyrius Philosophe Pythagoricien, l'un des plus célébres de l'Antiquité, de l'Abstinence Pythagorique, traduit du Grec par le sieur de Maussac, Conseiller du Roi en sa Cour de Parlement de Toulouse ; à Paris, chez Pierre Chevalier, 1622.

voit mal, même pour son tems, il s'éloigne du sens de son Auteur dans quantité d'endroits, & la plûpart de ses phrases sont inintelligibles. Il est vrai que nous n'avons pas le texte de Porphyre dans sa plus grande pureté, mais les fautes qui ont pû s'y glisser, n'empêchent pas qu'on ne puisse presque toujours faire un sens suivi, & qu'on ne découvre parfaitement tout ce que l'Auteur a voulu nous apprendre.

David Hæschelius (a) &

(a) *Fabricius*, Bib. Græc. T. 4. p. 284. *Gale* sur le 4. ch. de la S. 5. d'Iamblique.

Thomas Gale avoient promis de donner une Edition plus correcte du Traité de l'Abstinence. Nous n'aurions apparemment rien à désirer pour la pureté du texte, si ces deux savans hommes eussent rempli leurs engagemens; mais malheureusement la mort les a surpris, avant qu'ils ayent pû satisfaire à leurs promesses.

Nous avons joint la traduction de la Vie de Plotin par Porphyre au Traité de l'Abstinence. Il y a dans cette vie beaucoup de faits, qui ont rapport à l'Histoire de Porphyre. D'ailleurs Plotin est un de ces hommes extra-

ordinaires, que l'on ne peu
trop examiner, lorsqu'on veu
approfondir l'homme ; & c'e
une lecture digne d'un Phi
losophe, de voir comment u
homme tel que Plotin a ét
représenté par un homme d
caractére de Porphyre.

Ce recueil finit par une di
ſertation ſur les Génies. Ce
te matiére faiſoit un des prin
cipaux objets de la ſpécula
tion de Plotin, de Porphyr
& des autres Philoſophes, qu
écrivoient vers la fin du Pa
ganiſme. C'eſt ce qui nous
fait prendre la réſolution d
l'éclaircir.

Nous avons mis à la tê
de ce Volume une vie de Po

phyre, dans laquelle on a recueilli tout ce que les Anciens nous ont appris de ce Philosophe. L'expérience nous fait voir qu'on lit avec plus de plaisir un Ouvrage, quand on connoît son Auteur. D'ailleurs il n'est personne qui ne prenne interêt à la vie d'un homme celebre & singulier.

Nous avons mis à la tête

VIE

# VIE
## DE
# PORPHYRE.

PORphyre nous apprend lui-même (a) qu'il étoit Tyrien. Longin, Libanius, Eunape supposent qu'il est né à Tyr capitale de la Phénicie. Néanmoins Saint Jerôme & Saint Chrysostome ont prétendu, que Batanée Bourg de Syrie étoit sa Patrie. C'est pourquoi ils l'appellent Bataneote ; ce que quelques-uns ont crû avoir été dit plûtôt par forme d'injure, que pour indiquer

(a) Vie de Plotin c. 7.

le lieu de sa naissance ; on peut voir sur cela les conjectures d'Holstenius (*a*) trop éloignées de la vraisemblance, pour devoir être rapportées. Le vrai nom de ce Philosophe étoit Malc, qui en langue Syriaque signifie Roi. Longin le lui fit quitter, & l'engagea à prendre celui de Porphyre, qui a quelque rapport au terme de *Roi*, parce que l'habillement de pourpre étoit réservé aux Rois & aux Empereurs.

Il nacquit la douziéme année de l'Empire d'Alexandre Sévere, c'est-à-dire, l'an 233. de l'Ere Chrétienne (*b*). Il étoit d'une famille distinguée. Il passa sa jeunesse à voyager, dans le dessein de faire connoissance avec les hommes de son siécle qui avoient le plus de réputation d'habileté, & de profiter de leur doctrine.

(*a*) *De vitâ & scriptis. Porph.* c. 5.
(*b*) Eunape.

Il avoit été Chrétien, si on en croit l'Historien Socrate, qui ajoute que Porphyre renonça au Christianisme, de colére d'avoir été maltraité par quelques Chrétiens à Césarée en Palestine : mais ce fait pour être crû, auroit besoin d'être attesté par un garant plus à portée de le savoir, que Socrate. Ce qui est constant, c'est qu'il a eu de grandes liaisons avec les Chrétiens. Vincent de Lérins (*a*) prétend avoir lû dans les Ouvrages même de Porphyre, que ce Philosophe ayant oui parler de la grande réputation d'Origenes, alla le trouver à Alexandrie. Eusebe (*b*) nous a conservé un

(*a*) *Ait namque impius ille Porphyrius, excitum se famâ ipsius (Origenis) Alexandriam, ferè puerum, perrexisse, ibique eum vidisse senem, sed planè talem tantumque virum, qui arcem totius scientiæ condidisset.* Vincent. Lirinensis.

(*b*) Eusebe Hist. Eccl. t. 6. c. 19. *Tillem. Mem. Eccl.* Vie d'Orig. c. X. t. II. p. 307.

paſſage fort curieux de Porphyre, dans lequel nous voyons ce qu'il penſoit d'Origenes. » Il y en a eu, » diſoit-il, qui ne voulant pas aban- » donner les écritures des Juifs, » mais voulant ſeulement répondre » aux raiſons par leſquelles nous » les combattons, y cherchent des » explications forcées, qui ne con- » viennent point du tout à la let- » tre : mais par ce moyen ils ont » plûtôt fait admirer leur eſprit, » qu'ils n'ont ſoutenu l'autorité de » ces écritures étrangéres ; car ils » nous font des énigmes des paro- » les de Moïſe les plus claires & » les plus ſimples : ils les relévent » comme des oracles divins qui » couvrent de grands myſtéres ; & » après avoir comme enchanté les » eſprits par cette vaine oſtenta- » tion de figures & de vérités ca- » chées, ils les trompent par les » fauſſes explications qu'ils leur en » donnent. On peut voir cette con-

» duite dans un homme que jai
» connu, lorſque j'étois encore fort
» jeune, & qui ayant acquis une
» grande eſtime durant ſa vie, l'a
» conſervée encore après ſa mort
» par les livres qu'il a compoſés :
» j'entends Origenes, dont le nom
» eſt fort célebre parmi ceux qui
» font profeſſion d'enſeigner cette
» doctrine. Il a été diſciple d'Am-
» mone, le plus habile Philoſophe
» de notre tems ; & il a trouvé dans
» lui un grand avantage, pour s'a-
» vancer dans la ſcience. Mais il a
» eu le malheur de s'engager dans
» cette ſecte barbare & arrogante.
» Ayant fait naufrage contre cet
» écueil, il corrompit tout ce qu'il
» y avoit d'excellent, tant dans ſa
» perſonne, que dans ſa ſcience, par
» le mélange qu'il vouloit faire de
» la Philoſophie avec le Chriſtia-
» niſme; car menant une vie Chré-
» tienne contraire à toutes les Loix,
» il ſuivoit ſur la Divinité & ſur

» tout le reſte le ſentiment des » Grecs, qu'il couvroit néanmoins » par les Fables de ces Barbares. » Il liſoit ſans ceſſe les écrits de » Numénius, de Longin & des plus » habiles Pythagoriciens. Il faiſoit » auſſi uſage des Ouvrages de Ché- » rémon le Stoïcien & de Cornu- » té ; & ayant appris par cette étu- » de la maniére d'expliquer & » d'entendre les Myſtéres des » Grecs, il les applique aux Ecri- » tures Judaïques. «

A ce diſcours il n'eſt pas difficile de reconnoître un ennemi déclaré de la Religion Chrétienne, dont les déciſions outrées & partiales ne doivent faire aucune impreſſion. On ignore ſi la connoiſſance de Porphyre avec Origenes a précédé le premier voyage de ce Philoſophe à Rome. Il alla dans cette capitale du Monde (*a*) à l'âge de vingt ans.

(*a*) Vie de Plotin c. 5.

Il y resta peu cette premiére fois. Après y avoir fait une courte résidence, il alla étudier à Athènes sous Longin, le Rhéteur le plus estimé de son siécle. Ce que le tems nous a conservé de ses Ouvrages, justifie l'idée avantageuse que ses contemporains avoient de lui. Ils disoient (*a*), qu'il avoit une science parfaite de tout ce qui regarde les belles-Lettres & la Rhétorique ; & ils l'appelloient un tréſor de science, & une bibliothéque vivante.

Porphyre fit de si grands progrès sous cet excellent Maître, qu'en peu de tems il devint l'honneur de cette Ecole.

Nous avons dans Eusebe (*b*) le fragment d'un Ouvrage de Porphyre, dans lequel il fait l'histoire d'une Fête que donna Lon-

(*a*) Eunapius *vita Porph.*
(*b*) Prep. Evang. l. X. p. 464.

gin, pour célébrer le jour de la naiſſance de Platon. Porphyre y étoit. Ils étoient ſept en tout. La converſation roula pendant le repas ſur des matiéres ſçavantes. L'on y prouva qu'Ephore, Théopompe, Ménandre, Hypéride, Sophocle même avoient été des plagiaires.

La Grammaire & la Rhétorique ne ſuffiſoient pas, pour occuper tout entier un homme auſſi avide de ſavoir que Porphyre. Il fit ſon ſecond voyage à Rome à l'âge de trente ans, la douziéme année de l'Empire de Gallien, c'eſt-à-dire, au commencement de l'an 263. de J.C. Le célébre Plotin y tenoit alors ſon école. Il paſſoit pour être le premier Philoſophe de ſon tems; la plus ſublime Métaphyſique & la Théurgie étoient les principaux objets de ſes études. On appelloit Théurgie la ſcience qui apprenoit les diverſes eſpé-

ces des êtres intelligens, la subordination qui étoit entr'eux, le culte qui leur étoit dû, & les cérémonies nécessaires pour s'unir intimément avec eux.

Porphyre n'eut pas plûtôt vû Plotin, qu'il se proposa d'acquérir l'amitié de cet homme illustre; & bientôt le disciple eut l'estime & la confiance de son maître à tel point, que Plotin chargea Porphyre de répondre aux questions qu'on lui faisoit, & lui donna ses Ouvrages (*a*) pour qu'il y mît la derniére main. Ils demeurerent près de six ans ensemble. Porphyre qui étoit fort sujet à la mélancolie (*b*) s'en trouva tellement fatigué, que Plotin lui conseilla de voyager pour la dissiper. Dans les accès de ses vapeurs il lui prenoit un si grand dégoût de

(*a*) Vie de Plotin c. 7.
(*b*) *Ibid.* c. 5.

la vie, que plusieurs fois il se seroit donné la mort, si Plotin ne l'en eût détourné. La Philosophie de ces Platoniciens inspiroit un grand mépris pour la vie. Leur système étoit, que quiconque aspiroit à la sagesse, devoit renoncer à tous les plaisirs des sens; que nous étions dans un état d'épreuve, dont il falloit sortir, pour pouvoir être heureux. Quelques-uns étoient persuadés, qu'il étoit permis à chaque mortel de hâter la réunion de son ame avec celle des esprits. Porphyre, suivant le conseil de Plotin, sortit de Rome la quinziéme année de l'Empire de Gallien, sur la fin de l'an 268. de J. C. Il alla en Sicile au Cap de Lilibée, pour y faire connoissance avec Probus, qui y avoit une grande réputation. Eunape prétend que Porphyre fut longtemps en Sicile, ne faisant que soupirer; qu'il ne prenoit point de

nourriture, & qu'il ne vouloit voir perſonne ; que Plotin en ayant été informé, & craignant qu'il ne vouluſt mourir, paſſa en Sicile, où il eut des conférences avec Porphyre, qu'il détermina à conſentir de vivre. Eunape ajoûte, que Porphyre avoit écrit la converſation qu'il avoit eue avec Plotin à ce ſujet. Mais aſſûrément il y a de la confuſion dans le récit d'Eunape. Car Porphyre lui-même (*a*) en dit aſſez, pour donner lieu de croire qu'il n'a pas revû Plotin depuis qu'il étoit parti pour la Sicile.

Ce fut pendant qu'il y étoit ; qu'il compoſa ſon fameux Ouvrage contre le Chriſtianiſme, qui a rendu ſon nom ſi odieux dans l'Egliſe. Il nous a appris (*b*) qu'il avoit été à Carthage ; & il y a

(*a*) Vie de Plotin c. 11.
(*b*) *De Abſtin.* l. III. c. 4.

apparence que ce fut pendant qu'il étoit en Sicile, qu'il prit la réſolution de voyager en Afrique. Il ne retourna à Rome qu'après la mort de Plotin Il y parla ſouvent en public avec beaucoup d'applaudiſſement. Il avoit un grand nombre de diſciples, qu'il traitoit avec douceur & bonté, & pour leſquels il étoit fort communicatif. Jamblique eſt celui qui lui a fait le plus d'honneur. Un intime ami de Porphyre étant mort, & ayant laiſſé une veuve appellée Marcelle chargée de cinq enfans, il l'épouſa, afin d'être à portée de donner facilement de l'éducation à ſes enfans.

On n'eſt pas fort inſtruit des derniéres actions de ſa vie. On ſçait qu'il a vêcu plus de ſoixante & huit ans : mais on ne ſçait pas préciſément, quand il eſt mort. L'opinion commune (a) eſt

(a) Eunape.

qu'il a fini ſes jours à Rome. Cependant S. Jérome prétend qu'il a été enterré en Sicile.

Porphyre ſavoit preſque tout ce que l'on pouvoit ſavoir dans le ſiécle où il vivoit. Il poſſédoit les belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Géométrie, la Muſique. Il excelloit ſur tout dans la Philoſophie de ce tems là, qu'il enſeigna de vive voix auſſi bien que par un grand nombre d'Ouvrages. Il a fait une prodigieuſe quantité de livres, dont on peut voir les titres dans Holſtenius, dans Fabricius & dans M. de Tillemont (*a*). On y déſireroit ſouvent de l'ordre & de la clarté. Ces perfections ſe trouvent rarement dans les ouvrages philoſophiques, ſurtout dans ceux du ſiécle de Porphyre. On l'a accuſé de s'être quelquefois contredit ; mais il eſt louable de changer de ſenti-

(*a*) Vie de Dioclesien Art. 30.

mens, lorsque de nouvelles réflexions font appercevoir que l'on s'est trompé.

Ses plus célébres Ouvrages sont le Traité de l'abstinence des viandes, dont on donne ici la traduction, & le Livre contre les Chrétiens. Il étoit divisé en quinze livres. On n'a rien fait de plus subtil & de plus dangéreux contre la Religion. De tous les Auteurs profanes, Porphyre est celui qui avoit lû nos Ecrivains (a) sacrés avec le plus d'application, dans le dessein d'y trouver des armes, pour les combattre, & pour les décrier. Il se vantoit d'y avoir trouvé un grand nombre de contradictions. Plusieurs Péres entreprirent de le réfuter. Leurs ouvrages, de même que celui de Porphyre, ne subsistent plus. Il y a quelques années que l'on préten-

(a) Tillem. Art. 31. Vie de Diocletien.

doit (*a*) qu'il étoit à Florence dans la Bibliothéque du grand Duc ; mais ce fait ne s'eſt pas vérifié.

Ce Livre a rendu le nom de Porphyre ſi odieux, que la plûpart des Anciens ne parlent preſque point de lui, ſans ajoûter quelque épithéte flétriſſante, qui déſigne l'horreur qu'ils avoient de ſes blaſphêmes. Il paroît que Conſtantin fit quelque Edit ſévere contre ſa mémoire & ſes écrits, qu'il fit brûler ; & voulant donner aux Ariens le nom le plus injurieux, il ordonna qu'ils ſeroient appellés Porphyriens. Mais quelque déteſté qu'il ait été, il y a eu quelques Péres, & même des plus célébres, qui ont rendu juſtice à ſa ſcience & à ſes talens. Euſebe ne craint point de l'appeller (*b*) un admirable Théologien.

(*a*) *Fabricius, delect. Argum.* p. 163.

(*b*) Præp. Evang. l. IV, p. 147. θαυμάστε θεολόγε.

S. Auguſtin le qualifie d'homme de beaucoup d'eſprit, & du plus habile des Philoſophes (*a*).

S. Cyrille, le fameux Boéce parlent (*b*) de ſa ſcience avec beaucoup d'éloge ; & M. de Tillemont ſi reſervé dans les louanges qu'il donne à ceux qui ne penſoient pas ortodoxement, dit (*c*) que Porphyre étoit le plus célébre de tous les Payens, qui ont écrit du temps de Dioclétien.

---

(*a*) Auguſtin. de civit. Dei l. 7. c. 5. *Philoſophum nobilem.* l. 19. c. 22. *Doctiſſimum Philoſophorum & non mediocris ingenii hominem.*

(*b*) *Holſtenius c.* 1.

(*c*) Vie de Dioclétien Art. 28.



TRAITE'

# TRAITÉ DE PORPHYRE

## *Touchant l'abſtinence des Animaux.*

## LIVRE PREMIER.

AYant été informé (*a*) que vous condamniez ceux qui renonçoient à l'uſage de la viande, & que vous recommenciez à en manger, j'ai

(*a*) Porphyre adreſſe cet Ouvrage à Firmus

d'abord voulu en douter, parce que votre ſobriété m'eſt connue, & que d'ailleurs je faiſois réfléxion au reſpect que je vous ai inſpiré pour ces hommes Religieux de l'Antiquité, qui ont été d'un ſentiment contraire : mais cette nouvelle m'ayant été confirmée par pluſieurs perſonnes, j'ai crû qu'il étoit plus convenable de convaincre votre eſprit, que de vous faire une correction, quoi qu'à la vérité votre conduite m'y ait autoriſé ; car pour me ſervir d'une expreſſion uſitée, on ne peut pas dire que vous ayez abandonné le mauvais chemin, pour entrer dans la bonne voie, ni que votre nouveau genre de vie ſoit plus parfait, que celui que vous avez abjuré, pour me ſer-

---

Caſtricius, ce grand ami de Plotin, dont il eſt parlé avec beaucoup d'éloge dans la vie de ce Philoſophe.

vir des termes d'Empedocle : mais il m'a paru plus conforme à notre ancienne amitié, de vous prouver clairement que vous êtes dans l'erreur, depuis que vous avez changé de ſentiment. Je pourrai par-là être utile à ceux qui n'ont d'autre objet, que celui de connoître la vérité.

II. En faiſant réflexion ſur les cauſes de votre changement, je n'ai eu garde de l'attribuer à la néceſſité de conſerver votre ſanté & vos forces : ce ſont des idées populaires indignes de vous ; car lorſque vous viviez avec nous, vous conveniez vous même, que l'abſtinence des viandes contribuoit à entretenir la ſanté, & que ſans avoir recours à cette nourriture, on étoit en état de ſupporter les travaux auxquels oblige l'exercice de la Philoſophie ; & l'expérience vous l'apprenoit. Vous êtes donc revenu à vos pre-

miers déſordres, parce que vous vous êtes laiſſé ſéduire, ou parce que vous avez crû qu'il étoit indifférent au Sage de donner la préférence à un genre de vie ſur l'autre, ou enfin par quelque autre raiſon que j'ignore ; car je ne puis pas croire, que l'intempérance & la gourmandiſe vous ayent porté à cet excès, de mépriſer les loix fondamentales de la Philoſophie, à laquelle vous avez été attaché. Je n'imagine pas que vous ayez moins de fermeté que des gens ordinaires, qui étant convaincus qu'ils avoient eu tort de manger de la chair des animaux, ſe ſeroient plûtôt laiſſés mettre en piéces, que d'en faire leur nourriture, & n'auroient pas eu plus de répugnance à manger de la chair humaine, que de celle de pluſieurs animaux.

III. Mais dès que je fus informé par ceux qui reviennent de

votre Province, des argumens que vous employez contre ceux qui s'abſtiennent des viandes, je ne me contentai pas d'avoir pitié de vous, je ſentis des mouvemens d'indignation, de voir que ſéduit par de frivoles ſophiſmes, vous ayez entrepris de détruire un dogme ancien, approuvé par les Dieux mêmes. C'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution d'expliquer notre Doctrine; de rapporter avec plus de force & d'une façon plus étendue que vous ne l'avez fait, ce qu'on peut nous oppoſer; d'y répondre, & de faire voir que les objections que l'on a apportées contre notre ſyſtême, ne ſont que de vains raiſonnemens, qui ne peuvent pas tenir contre la force de la vérité. Vous ignorez peut-être, que ceux qui ont attaqué le ſentiment de l'abſtinence des viandes, ne ſont pas en petit nombre. Les

poſſible de prévenir les miſéres qui nous rendroient la vie malheureuſe, ſi nous nous croïons obligés de pratiquer les loix de la juſtice avec les Animaux, & ſi nous nous écartions des anciens uſages ; car, comme dit Héſiode, Jupiter ayant diſtingué les natures, & ſéparé les eſpéces, permit aux poiſſons, aux bêtes ſauvages, aux oiſeaux, de ſe manger les uns les autres, parce qu'il n'y a point de loix entr'eux : mais il ordonna aux hommes d'obſerver la juſtice à l'égard de leurs ſemblables.

VI. Or nous ne pouvons pas commettre d'injuſtice avec ceux, qui ne peuvent pas obſerver avec nous les régles de la juſtice. C'eſt un principe que l'on ne peut conteſter dans la morale. Les hommes ne pouvant pas ſe ſuffire à eux-mêmes, comme nous le diſions, & ayant beſoin de beaucoup de choſes.

ſes, ce ſeroit les détruire, les réduire à l'état du monde le plus malheureux, & leur ôter les inſtrumens dont ils ont beſoin pour les néceſſités de la vie, que de les priver du ſecours qu'ils peuvent tirer des Animaux. Les premiers hommes n'étoient pas auſſi heureux qu'on ſe l'imagine ; car la ſuperſtition qui empêche de toucher aux Animaux, devoit auſſi donner de la répugnance, pour couper les arbres & les plantes, y ayant autant de mal à abattre un ſapin ou un chêne, qu'à égorger un bœuf ou un mouton, ſi les arbres & les plantes ſont animés, comme le croyent ceux qui enſeignent la Métempſycoſe. Ce ſont là les principaux argumens employés par les Stoïciens & par les Péripatéticiens.

VII. Les Epicuriens prétendent que les anciens Légiſla-

teurs ont déclaré l'homicide impie, & ont attaché à ce crime de grands déshonneurs, à cauſe de la néceſſité où étoient les hommes de vivre en ſocieté. Pour qu'ils euſſent horreur de ce crime, il ſuffiroit peut-être qu'ils fiſſent attention ſur la reſſemblance qui eſt entr'eux. Le bien de la ſocieté a fait décerner des peines très-graves contre ceux qui aſſaſſineroient ; & ces peines ſont ſuffiſantes, pour retenir ceux que la ſeule loi de l'Humanité n'arrêteroit pas.

VIII. Les premiéres loix n'ont point été établies par la violence : mais par le conſentement de ceux qui les ont acceptées ; & les premiers Légiſlateurs ont fait recevoir leurs loix plûtôt par leur prudence que par la force. L'utilité en ayant été apperçue par le grand nombre, les autres qui n'avoient peut-être pas fait

les mêmes réflexions, ont été obligés de s'y ſoumettre par la crainte de la punition. C'étoit le ſeul moyen que l'on pouvoit employer contre ceux, qui ne vouloient pas convenir de l'utilité des réglemens avantageux ; car la crainte eſt encore le ſeul motif qui empêche le commun des hommes de faire le mal : ſi tous les hommes étoient capables d'appercevoir ce qui eſt convenable, & de s'y conformer, les loix ceſſeroient de leur être néceſſaires, parce que d'eux-mêmes ils éviteroient ce qui eſt défendu, & pratiqueroient ce qui eſt ordonné. Une mûre réflexion ſur ce qui eſt utile & ſur ce qui eſt nuiſible, ſuffiroit pour faire éviter le mal, & pour faire donner la préférence au bien. La menace de la punition n'eſt que pour ceux, qui ne ſont pas capables d'appercevoir l'utilité de la loi : la crain-

te qu'elle inſpire, eſt un frein qui empêche les paſſions de ſe porter aux excès défendus, & qui oblige de ſe conformer à ce qui eſt convenable.

IX. Le meurtre même involontaire n'a pas été exempt de quelque punition, afin d'ôter tout prétexte aux homicides & d'obliger les hommes, d'apporter toute leur attention pour prévenir ce malheur. Je ſuis perſuadé que les expiations introduites pour purifier ceux qui avoient commis des meurtres tolérés par les loix, n'ont eu d'autre principe, que de détourner de l'homicide volontaire : c'eſt pourquoi les premiers Légiſlateurs non ſeulement ont établi des peines contre les meurtriers ; mais auſſi ils ont déclaré impurs ceux qui après avoir tué un homme, ne ſe faiſoient pas purifier par des expiations. Ils ont par là adouci les

mœurs ; & ayant ainſi calmé l'emportement & la violence des hommes, ils les ont détournés de ſe tuer les uns les autres.

X. Mais ceux qui firent les premiers réglemens, n'empêcherent point de tuer les Animaux. Ils voyoient l'utilité que l'on en pouvoit retirer, & que le ſoin de notre conſervation demandoit, que l'on ſe précautionnât contr'eux. Quelques-uns de ceux qui avoient un plus grand fond d'humanité, ayant repréſenté aux autres hommes que le motif de l'utilité commune les avoit détournés de l'homicide, & ayant fait voir les inconvéniens d'avoir recours à la violence, leur ont perſuadé de reſpecter la vie de leurs ſemblables ; ce qui devoit contribuer à la conſervation de tous les particuliers. Rien ne leur étoit plus avantageux, que de ne ſe point ſéparer les uns des au-

tres, de ne ſe faire aucun tort, & de ſe réunir non ſeulement contre les bêtes féroces, mais auſſi contre les autres hommes qui auroient entrepris de leur faire quelque violence.

XI. Et pour retenir avec plus d'efficace ceux qui tuoient les autres hommes ſans aucune néceſſité, on établit des loix contre l'homicide, qui ſubſiſtent encore, & qui furent reçûes avec applaudiſſement par la multitude, qui n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir, combien la réunion des hommes leur procuroit d'avantage : il étoit ſeulement permis de détruire tout ce qui pouvoit nuire à notre conſervation. Si l'on diſoit que la loi a permis de tuer les Animaux qui ne font aucun tort, il ſeroit aiſé de répondre, qu'il n'y a aucune eſpéce d'Animaux dont le trop grand nombre ne fût nuiſible. Les brebis, les

bœufs & les autres Animaux de ce genre ſont d'une très-grande utilité aux hommes ; mais s'ils étoient en trop grand nombre, ils leur ſeroient fort préjudiciables, les uns à cauſe de leur force, les autres parce qu'ils conſommeroient les fruits que la terre produit pour notre nourriture. C'eſt pour cette raiſon, qu'il eſt permis de tuer ces ſortes d'Animaux, pourvû qu'on en laiſſe autant qu'il en faut pour nos beſoins, & que nous pouvons en garder ſans nous faire tort. Mais quant aux Lions, aux Loups & aux autres bêtes féroces, nous les détruiſons autant que nous le pouvons, parce qu'ils ne nous ſont d'aucune utilité.

XII. Ce fut elle que l'on conſulta, lorſqu'il fut queſtion de décider ce que l'on pouvoit manger ; car il y auroit de la folie à croire que les Légiſlateurs n'ayent

eu en vûe que le juſte & le beau. Les idées ont été fort différentes ſelon les divers pays ; & l'on en peut juger par les Coutumes toutes oppoſées au ſujet de la nourriture des Animaux. Si l'on avoit pu faire quelque convention avec eux, par laquelle on ſeroit demeuré d'accord de ne les pas tuer à condition qu'ils ne nous tueroient pas, il auroit été beau de porter juſques-là la juſtice ; chaque partie y auroit trouvé ſa ſûreté : mais n'étant pas poſſible que l'on faſſe des traités avec des êtres qui ne ſont pas ſuſceptibles de raiſon, il ne faut pas avoir plus d'attention pour eux, que pour ce qui eſt inanimé. Le ſeul moyen de procurer notre ſûreté, eſt d'uſer du pouvoir que nous avons de les tuer : ce ſont là les raiſonnemens des Epicuriens.

XIII. Il nous reſte à rapporter les preuves employées par le

vulgaire. Les Anciens, dit-on, s'abſtenoient à la vérité des Animaux, non point par aucun motif de piété, mais parce qu'ils ne connoiſſoient point l'uſage du feu. Ils ne l'ont pas plûtôt connu, qu'ils l'ont reſpecté comme quelque choſe de ſacré. Ils ſont venus enſuite à manger des Animaux; car quoiqu'il fût naturel de manger de la viande, il étoit contre la nature de la manger crue : c'eſt pourquoi les bêtes féroces ſont appellées manges crue ; & il eſt dit par forme d'injure : Tu mangerois Priam tout crud ; c'eſt ainſi que ſont caractériſés ceux, qui n'ont aucun principe de Religion. On ne mangeoit donc point d'Animaux dans l'origine des choſes, l'homme ayant de la répugnance pour la viande crue ; mais dès que l'uſage du feu eut été introduit, on s'en ſervit pour apprêter non ſeulement la viande,

mais auſſi pluſieurs autres alimens. Les nations qui ne mangent que du poiſſon, ſont une preuve que les hommes ont de l'averſion pour la viande crue; car elles font rôtir leur poiſſon ou ſur des pierres échauffées au ſoleil, ou elles l'expoſent au ſable brûlant : & ce qui fait voir que les hommes mangent naturellement de la viande, c'eſt que les Grecs & les Barbares ſans diſtinction ſont dans cet uſage.

XIV. Ceux qui ſoutiennent qu'il y a de l'injuſtice à manger des Animaux, ſont obligés de prétendre qu'il n'eſt pas permis de les tuer. Cependant nous ſommes indiſpenſablement obligés de faire la guerre aux bêtes ſauvages, & cette guerre eſt juſte; car il y en a qui nous attaquent : tels ſont les Loups & les Lions; d'autres nous mordent, lorſque nous marchons deſſus, comme les ſer-

pens : il y en a qui gâtent les fruits de la terre, c'eſt pourquoi nous tâchons de les détruire, pour prévenir les maux qu'ils peuvent nous faire. Quiconque voit un ſerpent, cherche à le tuer, non ſeulement afin de n'en être pas mordu, mais afin qu'il ne bleſſe perſonne ; car lorſque nous haïſſons les bêtes féroces, nous avons de l'amitié pour les hommes : mais s'il eſt juſte de détruire certains Animaux, il y en a d'autres qui ſont accoutumés de vivre avec nous, & pour leſquels nous n'avons point d'averſion ; c'eſt ce qui fait que les Grecs ne mangent ni chiens, ni chevaux, ni ânes, ni un grand nombre d'oiſeaux. Quoique le cochon ne ſoit bon qu'à manger, les Phéniciens & les Juifs s'en abſtiennent, parce qu'il n'y en a point dans leurs pays. On aſſûre qu'encore actuellement on ne voit point de ces

Animaux en Ethiopie. De même donc que les Grecs ne sacrifient point aux Dieux ni de chameau, ni d'eléphant, parce que ces Animaux ne naissent point en Grece: ainsi en Chypre, en Phénicie & en Egypte on ne sacrifie point de cochon, parce que ce n'est pas un animal de ces pays-là; & il n'est pas plus étonnant que quelques peuples s'abstiennent de manger du cochon, que de voir que nous ayons de la répugnance à manger du chameau.

XV. Mais pourquoi s'abstiendroit-on de manger des Animaux? Seroit-ce parce que cette nourriture nuit à l'ame ou au corps? Il est aisé de prouver le contraire; car les Animaux qui mangent de la chair, sont plus intelligens que les autres. Ils chassent avec art, & se procurent par-là une nourriture qui augmente leurs forces: tels sont les Lions & les

Loups. L'uſage de la viande ne fait donc aucun tort ni à l'ame, ni au corps ; c'eſt ce que l'on peut prouver par ce qui ſe paſſe chez les Athlétes. Ils n'en ſont que plus forts, parce qu'ils mangent de la viande ; & les Médecins l'ordonnent aux malades dont ils veulent rétablir les forces. Une preuve aſſez forte que Pythagore s'eſt éloigné de la vérité, c'eſt qu'aucun des anciens Sages n'a été de ſon ſentiment, ni les Sept par excellence, ni les Phyſiciens qui ont vêcu enſuite, ni Socrate, ni ſes diſciples.

XVI. Mais ſuppoſons un moment que tous les hommes embraſſent la Doctrine de Pythagore, qu'arrivera t'il de la fécondité des Animaux ? Perſonne n'ignore juſqu'où va celle des cochons & des liévres ; ajoutez-y celle des autres bêtes : y auroit-il de quoi les nourrir ? Que devien-

droient les Laboureurs, qui n'oſeroient même pas tuer les Animaux qui détruiroient leurs moiſſons ? La terre ne pourroit pas ſuffire à cette multitude. Ceux qui mourroient, produiroient une corruption dans l'air qui cauſeroit néceſſairement une peſte, à laquelle il n'y auroit point de remède : la mer, les riviéres, les étangs ſeroient remplis de poiſſons, l'air d'oiſeaux, & la terre de toute ſorte de réptiles.

XVII. De combien de remédes ſalutaires ſe priveroit-on, ſi on s'abſtenoit des Animaux ? Il y a eu pluſieurs perſonnes, qui ont recouvré l'uſage de la vie en mangeant des vipéres. Le Domeſtique du Medécin Craterus fut attaqué d'une maladie fort étrange ; les chairs ſe ſéparoient de ſes os ; tous les remédes qu'on lui faiſoit, ne lui procuroient aucun ſoulagement. On lui donna

de la vipére apprêtée en forme de poiſſon ; & il fut guéri. Pluſieurs autres Animaux, ou même quelques-unes de leurs parties, ſont des remédes ſpécifiques dans certaines maladies ; & ce ſeroit ſe priver de ces remédes, que de renonçer à l'uſage des Animaux.

XVIII. Si les plantes ont auſſi une ame, comme on le dit, à quoi ſeroient réduits les hommes, s'ils étoient obligés de s'abſtenir des plantes ainſi que des Animaux ? & s'il n'y a point d'impieté à faire uſage des plantes, il n'y en a pas non plus à tuer les bêtes.

XIX. On pourra objecter, qu'il n'eſt pas permis de tuer ce qui eſt de même eſpéce que nous : mais ſi les ames des Animaux ſont ſemblables aux nôtres, c'eſt leur rendre ſervice que de tuer leurs corps, puiſque c'eſt faciliter leur retour dans le corps humain ; &

on ne cauſe aucune douleur à leurs ames, en ſe nourriſſant de leurs corps, lorſqu'elles en ſont ſéparées. Autant les ames doivent s'attriſter de quitter les corps humains, autant doivent-elles avoir de joie de s'éloigner des corps des autres Animaux, puiſque l'homme domine ſur les bêtes, comme Dieu régne ſur les hommes. Une raiſon ſuffiſante pour tuer les Animaux, c'eſt qu'ils tuent eux-mêmes les hommes. Si les ames des bêtes ſont mortelles, nous ne leur faiſons point d'injuſtice en les tuant; & nous leur rendons ſervice, ſi elles ſont immortelles, puiſque nous les mettons à portée de retourner promptement dans les corps humains.

XX. Lorſque nous nous défendons contre les Animaux, nous ne commettons point d'injuſtice; nous ne faiſons que les punir,

nir. Il eſt vrai que nous tuons les ſerpens & les ſcorpions, lors même qu'ils ne nous attaquent pas: mais c'eſt afin qu'ils ne faſſent point de mal aux autres hommes; & quand nous tuons les bêtes qui gâtent les fruits de la terre, on ne peut pas dire que nous ayons tort.

XXI. Si quelqu'un s'imagine que notre conduite eſt injuſte, qu'il ne faſſe donc uſage ni du lait, ni de la laine, ni des œufs, ni du miel; car de même que l'on ne peut dépouiller un homme de ſon habit ſans injuſtice: c'eſt être injuſte à l'égard d'une brebis que de la tondre, puiſque ſa toiſon lui ſert d'habit, & de prendre ſon lait, puiſqu'il ne nous eſt pas deſtiné, mais à ſes petits. Le miel que vous enlevez à l'abeille pour votre plaiſir, avoit été amaſſé pour ſa nourriture. Je ne parle pas de l'opinion des Egyptiens,

que l'on ne peut toucher aux plantes ſans injuſtice. Mais ſi tout eſt fait pour l'homme, l'abeille travaille pour nous lorſqu'elle fait ſon miel, & la laine des brebis eſt deſtinée par la nature à nous échauffer, & à nous ſervir d'ornement.

XXII. Lorſque nous tuons des Animaux pour les ſacrifier, nous imitons les Dieux. Apollon eſt appellé tueur de loups, & Diane meurtriére des bêtes ſauvages. Les demi-Dieux & les Héros qui ſont bien ſupérieurs à nous par leur origine & par leur vertu, ont ſi bien approuvé l'uſage des Animaux, qu'ils en ont offert aux Dieux par douzaines & par centaines. Hercule eſt appellé mangeur de bœufs.

XXIII. Si quelqu'un ſoutenoit, que l'intention de Pythagore étoit de détourner ſes hommes de ſe manger les uns les au-

tres, il avanceroit une grande abſurdité ; car ſi les hommes du tems de ce Philoſophe ſe mangeoient, il auroit eu tort de les engager à s'abſtenir des Animaux pour les empêcher de ſe manger : il les y auroit plûtôt excités, en leur inſinuant qu'il n'y avoit point de différence entre manger un homme, ou un cochon & un bœuf. Si au contraire ils ne s'entremangeoient pas, à quoi étoit-il bon d'avancer cette opinion ? Si cette loi étoit établie pour ceux qui ſuivoient ſa Doctrine, rien n'eſt plus honteux, puiſque l'on en pourroit conclure, que ceux qui vivoient du tems de Pythagore étoient mangeurs d'hommes.

XXIV. Si nous nous abſtenions des Animaux, non ſeulement nous nous priverions de beaucoup d'avantages & de plaiſirs ; mais auſſi les terres nous de-

viendroient inutiles. Elles seroient ravagées par les bêtes sauvages; on ne verroit que des serpens & des oiseaux : il seroit très difficile de labourer ; les semences seroient mangées par les oiseaux, & s'il leur en échappoit, les bêtes à quatre pieds acheveroient de les détruire : les hommes réduits ainsi à la plus grande misére, se verroient contraints de se manger les uns les autres.

XXV. Les Dieux eux-mêmes ont ordonné qu'on leur sacrifiât les bêtes sauvages. L'Histoire est remplie de ces faits. Les Héraclides qui allerent à la guerre de Lacédemone avec Euristhènes & Proclès, n'ayant pas de vivres, mangerent des serpens que la terre leur donna pour nourriture. Une nuée de sauterelles sauva un jour en Lybie une armée qui manquoit de tout. Voici ce qui arriva près du détroit de Gades.

Mógus Roi des Mauritaniens, qui fut tué à Mothone par Agrippa, avoit aſſiégé le temple d'Hercule qui eſt très riche. C'étoit la coutume, que les Prêtres ſacrifiaſſent tous les jours des Victimes ſur l'Autel de ce Dieu. Le tems fit voir que ce n'étoit point une inſtitution humaine, mais que le Dieu lui-même l'avoit ordonné ; car il arriva que le Siége tirant en longueur, les Victimes manquerent. Le Prêtre fort embarraſſé eut un ſonge. Il lui ſembloit être au milieu des colonnes d'Hercule vis-à-vis l'Autel de ce Dieu ; il voyoit un oiſeau perché ſur l'Autel, & qui cherchoit à s'envôler : après avoir pris ſon vol, il tomba entre les mains du Prêtre, qui s'en ſaiſit & le ſacrifia. Dès qu'il ſe fut réveillé, il alla à la pointe du jour à l'Autel qui l'avoit occupé pendant ſon rêve : il apperçut l'oi-

ſeau qu'il avoit vû en ſonge ; il vint ſe remettre entre ſes mains : le Prêtre le prit, & le donna au grand Prêtre qui le ſacrifia. Ce qui arriva à Cyzique eſt encore plus remarquable. Mithridate faiſoit le ſiége de cette Ville. On étoit au jour de la fête de Proſerpine, où l'on doit ſacrifier un bœuf. Les troupeaux ſacrés parmi leſquels on prend la Victime, paiſſoient hors de la ville ; l'heure du ſacrifice étoit arrivée : le bœuf qui devoit être ſacrifié, mugit, & ayant traverſé le détroit, il vint ſe préſenter à la porte de la ville qui lui fut ouverte. Il courut à l'Autel où il fut ſacrifié. C'eſt donc avec raiſon, que l'on eſt perſuadé que les ſacrifices des Animaux ſont conformes à la piété, puiſqu'ils plaiſent aux Dieux.

XXVI. Que deviendroit un Etat, ſi tous les Citoyens avoient

cette averſion pour l'effuſion du ſang ? Comment pourroient-ils repouſſer les ennemis qui viendroient les attaquer, s'ils craignoient de les tuer ? Il ſeroit trop long de détailler les inconvéniens de cette Doctrine : l'exemple même de Pythagore nous apprend, qu'il n'eſt pas contraire à la piété de tuer & de manger des Animaux. On nourriſſoit autrefois les Athlétes de lait & de fromage trempé dans l'eau. On leur donna enſuite des figues ſéches. Pythagore changea ce régime, & voulut qu'on leur fit manger de la viande, pour les rendre plus forts. On rapporte que quelques Pythagoriciens ont ſacrifié eux-mêmes des Animaux. Voilà les argumens que l'on trouve dans Claude, dans Héraclide le Pontique, dans Hermaque l'Epicurien, chez les Stoïciens, & chez les Péripatéticiens. Nous

n'avons pas omis les difficultés que l'on nous a dit que vous faisiez ; & comme mon intention est de répondre à toutes ces objections, j'ai crû devoir d'abord les rapporter.

XXVII. Il faut premiérement savoir que je n'écris pas pour tout le monde. Je n'ai en vûe, ni ceux qui ne sont occupés que des Arts mécaniques, ni les athlétes, ni les soldats, ni les matelots, ni les Sophistes, ni ceux qui passent toute leur vie dans le tumulte des affaires ; je ne parle qu'aux hommes raisonnables, qui veulent savoir ce qu'ils sont, pourquoi ils sont sur la terre, & ce qu'ils doivent devenir. Pour les autres, je n'y pense pas ; car dans cette vie on doit agir différemment avec celui qui ne cherche qu'à dormir, ou avec celui qui voudroit éloigner le sommeil, pour être toujours éveillé. Il faut que

que le premier ſe livre à la bonne chére, qu'il habite une maiſon tranquille, qu'il ſe repoſe dans un lit bien grand & bien mollet, qu'il ne penſe à rien de ce qui pourroit trop l'occuper, que les odeurs, les parfums, & tout ce qu'il boit & mange, ne contribuent qu'à augmenter ſon indolence. Mais quant à celui qui ſe propoſe de peu dormir, il faut qu'il ſoit ſobre, qu'il renonce à l'uſage du vin, qu'il ne ſe nourriſſe que d'alimens légers & peu nourriſſans, que ſa maiſon ſoit éclairée, que l'air en ſoit ſubtil, qu'il ait des affaires & des embarras, & qu'il ſoit couché durement. De ſavoir pour lequel de ces deux différens genres de vie nous ſommes nés, ce ſeroit le ſujet d'une longue diſſertation.

XXVIII. Quant à ceux qui revenus des erreurs de ce mon-

de, ſont perſuadés que la nature les a deſtinés à veiller, nous leur conſeillons de mener un genre de vie convenable aux idées qu'ils ſe ſont faites, & d'abandonner à leurs lits délicieux ceux qui ne ſongent qu'à dormir. Prenons ſeulement garde, que comme ceux qui ont mal aux yeux le communiquent à ceux qui les regardent, & que ceux qui baillent donnent envie de bailler, il ne nous prenne envie de dormir, en habitant une région où tout porte au ſommeil, & en vivant avec des gens qui s'y livrent tout entiers. Si les Légiſlateurs n'euſſent travaillé que pour ceux, qui ſe propoſent la plus grande perfection, ce ſeroit une néceſſité de profiter de la permiſſion qu'ils nous ont donnée de manger de la viande : mais comme ils n'ont eu égard qu'à la vie commune, & n'ont travaillé que

pour le vulgaire, rien ne nous empêche de remonter juſqu'à la Loi Divine non écrite, qui eſt ſupérieure à toutes les loix humaines.

XXIX. Il ne faut pas croire que le bonheur conſiſte, ni dans la facilité de parler, ni dans la multitude des connoiſſances. Il n'y a point de ſcience qui puiſſe nous rendre heureux, ſi elle n'eſt accompagnée d'un genre de vie convenable à notre nature. Or la fin & la perfection de l'homme conſiſtent à mener une vie ſpirituelle. Les ſciences peuvent bien contribuer à la perfection de l'ame; mais elles ne ſuffiſent pas pour le bonheur. Et puiſqu'il faut être purs non ſeulement dans nos diſcours, mais auſſi dans nos actions, examinons ce qu'il faut que nous faſſions pour parvenir à cette pureté.

XXX. Il faut d'abord renoncer

à tout ce qui nous attache aux choſes ſenſibles, & à tout ce qui nourrit les paſſions, ne s'occuper que du ſpirituel; car nous reſſemblons à ceux qui quittent leur patrie, pour aller dans un pays étranger, où ils ſe familiariſent avec les loix & les coutumes des barbares. Lorſqu'ils doivent retourner chez eux, ils ſongent non ſeulement au voyage qu'ils ont à faire : mais pour y être mieux reçûs, ils cherchent à ſe défaire de toutes les maniéres étrangéres qu'ils ont pu contracter, & à ſe reſſouvenir de tout ce qu'il faut faire pour être vûs agréablement dans leur pays natal. De même nous qui ſommes deſtinés à retourner dans notre vraie Patrie, il faut que nous renoncions à tout ce que nous avons pris ici d'habitudes mauvaiſes ; & nous devons nous reſſouvenir que nous ſommes

des ſubſtances heureuſes & éternelles, deſtinées à retourner dans le pays des intelligences, où l'on ne trouve rien de ſenſible. Il nous faut donc être continuellement occupé de ces deux objets, de nous dépouiller de tout ce qui eſt matériel & mortel, & de nous mettre en état de retourner d'où nous ſommes venus, ſans que notre ame ait ſouffert de cette habitation terreſtre. Nous étions autrefois des ſubſtances intelligentes, dégagées de tout ce qui eſt ſenſible; nous avons été enſuite unis à des corps, parce qu'il étoit au deſſus de nos forces de converſer éternellement avec ce qui n'étoit qu'intellectuel. Les ſubſtances intelligentes ſe corrompent bientôt, dès qu'elles ſont unies à des choſes ſenſibles: comme l'on voit qu'une terre où l'on n'a ſemé que du froment, produit cependant de l'yvraie.

XXXI. Si nous voulons donc retourner dans notre premier état, il faut nous séparer de tout ce qui est sensible, renoncer à tout ce qui est contraire à la raison, nous dégager de toutes les passions, autant que la foiblesse humaine le permet ; il ne faut songer qu'à perfectionner l'ame, imposer silence aux passions, afin qu'autant qu'il est possible, nous menions une vie toute intellectuelle. C'est pourquoi il est nécessaire de se dépouiller de cette enveloppe terrestre ; car il faut être nud pour bien combattre : & notre attention doit aller non seulement jusqu'aux choses qui doivent nous servir de nourriture, mais aussi jusquà réprimer les désirs ; car à quoi serviroit-il de renoncer aux actions, si on en laissoit subsister les causes ?

XXXII. Pour parvenir à ce renoncement, il faut employer la

force, la perſuaſion, le raiſonnement & l'oubli. Ce dernier moyen eſt même le meilleur, puiſqu'il eſt le moins violent, & par conſéquent le moins douloureux. Il eſt difficile de ſéparer par force des choſes ſenſibles, ſans qu'il y paroiſſe quelque trace de la violence que l'on a employée : ayons donc une attention continuelle à ce qui peut fortifier en nous la partie ſpirituelle, & abſtenons-nous de ce qui réveille les paſſions. Il y a une ſorte d'alimens, qui n'eſt que trop capable de produire cet effet.

XXXIII. Il faut donc s'en priver. Nous remarquerons à ce ſujet qu'il y a deux ſources qui forment les liens de notre ame ; & lorſqu'elle eſt enivrée de ces poiſons mortels, elle oublie ſa nature. Ces deux ſources ſont le plaiſir & la douleur. C'eſt le ſentiment qui les prépare. L'imagi-

re & l'imagination étant échauffées par les ſens, mettent en mouvement une multitude de paſſions, la crainte, les déſirs, la colére, l'amour, le chagrin, la jalouſie & les inquiétudes.

XXXV. C'eſt pourquoi il faut beaucoup travailler, pour s'en garantir: il faut y penſer jour & nuit, à cauſe de cette liaiſon néceſſaire que nous avons avec les ſens. C'eſt ce qui doit nous engager à nous éloigner autant qu'il eſt poſſible, des lieux où nous avons ſujet de craindre, que nous ne rencontrions ces ennemis: craignons auſſi de riſquer une défaite, en hazardant un combat.

XXXVI. C'eſt pourquoi les Pythagoriciens & les anciens Sages alloient habiter les pays les plus déſerts. D'autres s'établiſſoient dans les temples & dans les bois ſacrés, où le peuple n'étoit pas reçû. Platon choiſit l'A-

cadémie pour ſa demeure, quoique ce lieu fût déſert, éloigné de la ville, & même, à ce qu'on dit, mal ſain. D'autres n'ont pas épargné leurs yeux, dans l'eſpérance de pouvoir méditer ſans diſtraction. Si quelqu'un s'imaginoit qu'en vivant avec les hommes, & en ſe livrant à ſes ſens, il pourroit être ſans paſſions, il ſe trompe lui-même, & ceux qui l'écoutent, parce qu'il ne fait pas attention que quiconque eſt fort lié avec les hommes, devient l'eſclave des paſſions. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un Philoſophe a dit, en parlant des Philoſophes (*a*) : ils n'ont point appris dans leur jeuneſſe le chemin de la place publique ; ils ne connoiſſent ni le Palais, ni l'Hôtel de Ville, ni les endroits où le Public s'aſ-

(*a*) Platon, *Théetete.*

ſemble. Ils n'ont aucune part ni aux loix, ni aux décrets, ni aux brigues, ni aux repas publics, où l'on admet de la muſique. Ils n'y penſent pas même dans leurs rêves ; ils ne ſavent pas plus ce qui ſe paſſe de bien ou de mal dans la ville, ou ce qui eſt arrivé de fâcheux à leurs ancêtres, qu'ils ſavent la quantité d'eau qu'il y a dans la Mer. Ce n'eſt point par vanité qu'ils ignorent ces détails. Leur corps eſt dans la ville, comme dans un pélérinage ; mais leur ame qui mépriſe ces petites choſes, ne cherche qu'à s'envôler, comme dit Pindare, & néglige tout ce qui l'environne

XXXVII. Un homme de cette trempe n'aura pas beaucoup de peine à s'accoutumer à l'abſtinence des viandes, lorſqu'il fera attention au danger qu'entraîne avec ſoi l'uſage de cette nour-

riture, & que le ſeul moyen d'être très-heureux, eſt de tâcher de reſſembler à la Divinité. Il cherchera donc à lui plaire, en menant une vie ſobre & dégagée, le plus qu'il eſt poſſible, des choſes mortelles.

XXXVIII. Ceux qui ſoutiennent qu'il eſt permis de faire uſage des viandes, prouvent ſuffiſamment qu'ils ſont les eſclaves de leurs paſſions. Ce n'eſt pas une choſe indifférente, que de renforcer ſes chaînes. Le Philoſophe n'accordera à la nature que ce qui lui eſt abſolument néceſſaire. Il n'aura recours qu'à des nourritures légeres ; il rejettera les autres, comme étant trop capables de porter à la volupté. Il approuve la maxime de celui qui a dit, que les ſens étoient les clous qui attachoient l'ame au corps, en réveillant les paſſions, & en inſpirant le déſir de

jouir des objets corporels. Si les sens ne retardoient pas les opérations de l'esprit, il seroit possible que l'ame se trouvât quelquefois à l'abri des passions, & indépendante des mouvemens du corps.

XXXIX. Mais comment pouvez-vous dire que l'ame ne dépend point de ce qui se passe dans le corps, puisque l'ame est où est le sentiment ? Il est différent de ne point donner son attention aux choses sensibles, d'en détourner même son intention, ou de s'imaginer qu'elles ne prennent rien sur l'ame. Ce seroit vouloir se tromper soi-même, que de croire que Platon ait été de cette dernière opinion. Celui qui se trouve à une grande table, ou au spectacle, ou aux assemblées, où l'on n'est occupé qu'à se divertir, en est sans doute affecté. S'il est distrait, il apprête matière à rire aux domestiques, &

à toute la compagnie, parce que ſon ton eſt différent de celui des autres.

X L. Ceux qui diſent que nous avons deux ames, n'oſent pas aſſûrer que nous ayons deux attentions. Ce ſeroit réunir deux êtres, dont les opérations ne ſe reſſembleroient pas, & pourroient même être oppoſées l'une à l'autre.

X L I. Mais à quoi bon réprimer nos paſſions, les anéantir même, & n'être occupé que de cette victoire en tout tems? S'il vous étoit aiſé au milieu des périls qui vous environnent, de mener une vie ſpirituelle, & ſi en vous livrant à la bonne chére & aux vins les plus exquis, vous pouviez donner votre attention à la contemplation des choſes intellectuelles, vous le pourriez donc auſſi, quand vous feriez même ce qu'il n'eſt pas honnête

de dire. Ceux qui ſe propoſent de mener une vie parfaite, doivent non-ſeulement renoncer aux plaiſirs de l'amour ; mais auſſi s'abſtenir d'une infinité de choſes. Ils doivent être très-ſobres, & n'accorder à la nature que ce qui lui eſt abſolument néceſſaire ; car les ſens ne ſont jamais ſatisfaits qu'au préjudice de la partie intellectuelle : & plus la partie dépourvûe de raiſon eſt agitée, plus la raiſon ſouffre, parce qu'il n'eſt pas poſſible pour lors que ſon attention ne ſoit partagée.

XLII. L'opinion que l'on pouvoit ſe livrer aux ſens, & cependant s'appliquer aux choſes intellectuelles, a été une occaſion de chute pour pluſieurs barbares, qui perſuadés de cette idée, s'adonnoient à tous les plaiſirs. J'en ai entendu quelques-uns, qui vouloient faire ainſi l'apologie de ce malheureux ſiſtême. Les viandes

viandes ne nous ſouillent pas plus, que les ordures des fleuves ne ſouillent la Mer. Elle les reçoit, parce qu'elle ne craint pas d'en être infectée. Nous ſerions les eſclaves d'une vaine terreur, ſi nous apportions trop de précautions ſur la nature des alimens dont nous faiſons uſage : quelques ordures qui ſe mêlent à une petite quantité d'eau la gâtent ; mais on ne s'en appercevroit pas, ſi elles étoient jettées dans la Mer. Ce n'eſt qu'aux petites ames à être précautionnées ſur les alimens ; les génies puiſſans n'ont rien à craindre : ils ne peuvent pas en être ſouillés. C'eſt ainſi que ces raiſonneurs ſe trompent, & que ſous le faux prétexte de l'indépendance de leur ame, ils ſe précipitent dans les abîmes du malheur. Ce ſont ces principes, qui ont engagé quelques Cyniques à s'abandonner à toutes les

fantaiſies les plus déréglées ; comme ſi tout étoit indifférent.

XLIII. L'homme prudent à qui les charmes de ce monde ſont ſuſpects, & qui connoît le cœur humain, ſçait que lorſque le corps eſt remué par les objets extérieurs, la paſſion ſe met auſſi-tôt en mouvement, ſoit que nous le voulions, ſoit que nous nous y oppoſions. Pour lors la partie de nous-mêmes qui eſt ſans raiſon, & qui eſt incapable de juger & de ſe contenir dans les bornes de la nature, s'agite avec violence : de même que ces chevaux fougueux, qui ne ſont point retenus par un ſage conducteur. Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe conduiſe convenablement quant aux objets extérieurs, ſi elle n'eſt dirigée par ce qui doit la gouverner & l'éclairer. Celui qui ôte à ſa partie raiſonnable le droit qu'elle a de gouverner la

partie deſtituée de raiſon, & qui permet à celle-ci de ſuivre ſes déſirs, ouvre la porte à tous les vices ; & celui qui ne conſultera que la raiſon, ne fera jamais rien que de ſage.

XLIV. La différence qu'il y a entre l'homme de bien & le vicieux, c'eſt que le premier a toujours les yeux ſur la raiſon, afin qu'elle le gouverne ; l'autre ne la conſulte pas. Delà vient que tant de gens s'égarent dans leurs diſcours, dans leurs actions, dans leurs déſirs, tandis que les gens vertueux ne font rien que de convenable, parce qu'ils ſe laiſſent conduire par la raiſon juſques dans l'uſage qu'ils font des alimens, & dans toutes les opérations corporelles. C'eſt-elle qui contient les ſens : l'homme eſt perdu, dès qu'elle ceſſe de le gouverner.

XLV. C'eſt pourquoi les

gens vertueux doivent s'abſtenir des viandes & des plaiſirs des ſens, parce que ceux qui s'y livrent ont bien de la peine à les concilier avec la raiſon. C'eſt ce que ne comprend point la partie de nous-mêmes qui n'eſt pas raiſonnable ; car elle n'eſt pas capable de réfléxion. Si nous pouvions nous délivrer de la ſervitude de manger, il nous ſeroit plus aiſé de parvenir à la perfection. La digeſtion, le ſommeil, le repos néceſſaire après avoir mangé, demandent une attention continuelle de la part de la raiſon, pour nous empêcher de nous livrer à des déſirs déréglés, ſuites ordinaires des nourritures trop fortes.

XLVI. La raiſon réduit à peu de choſes le néceſſaire. Elle ne cherche point à avoir un grand nombre de domeſtiques brillans, ni à ſe procurer beaucoup de

plaiſirs par le manger, parce qu'elle ſçait que lorſque l'eſtomac eſt trop plein, l'homme eſt incapable d'agir, & ne déſire que le ſommeil. Elle ſçait que lorſque le corps eſt trop gras, ſes chaînes en deviennent plus fortes, & qu'il en eſt moins capable de remplir ſes vrais devoirs. Que celui donc qui n'a d'autre intention que de mener une vie ſpirituelle, & de s'affranchir des paſſions, nous faſſe voir qu'il eſt plus aiſé de ſe nourrir de viandes, que de fruits ou de légumes; que l'apprêt en eſt plus ſimple; que la digeſtion en eſt plus facile; qu'elles excitent moins les paſſions, & qu'elles rendent le corps plus vigoureux.

XLVII. Si ni aucun Médecin, ni aucun Philoſophe, ni aucun Maître d'éxercice, ni enfin qui que ce ſoit n'a oſé avancer ce paradoxe, pourquoi ne

nous délivrons-nous pas volontairement d'un ſi grand fardeau ? Pourquoi ne nous affranchiſſons-nous pas d'une infinité de maux, en renonçant à l'uſage de la viande ? Les richeſſes nous ſeroient pour lors inutiles. Nous n'aurions pas beſoin d'un grand nombre de domeſtiques, & nous nous paſſerions d'une multitude de meubles & d'uſtenſiles. Nous ne ſerions point appéſantis par le ſommeil. Nous éviterions de grandes maladies, qui nous obligent d'avoir recours aux Médecins. Nous ſerions moins portés aux plaiſirs de l'amour. Nos chaînes en ſeroient moins fortes. Enfin nous ſerions garantis d'une infinité de maux. L'abſtinence des viandes remédie à tous ces inconvéniens. En ſe bornant aux choſes inanimées, il n'y a perſonne qui ne puiſſe avoir aiſément ce qui lui eſt néceſſaire ;

& l'on procure à l'ame une paix qui la met en ſûreté contre les paſſions. Ceux qui ne mangent que du pain d'orge, diſoit Diogène, n'ont deſſein, ni de nous voler, ni de nous faire la guerre. Les tyrans & les fourbes ſont tous mangeurs de viandes. En diminuant les beſoins, en retranchant une grande partie des alimens, nous ſoulagerons le travail de l'eſtomac ; l'eſprit ſera plus libre, n'ayant plus rien à craindre, ni des fumées des viandes, ni des mouvemens du corps.

XLVIII. L'évidence de ce ſiſtême n'a beſoin, ni de commentaires, ni de preuves. Non-ſeulement ceux qui ſe ſont propoſé de mener une vie ſpirituelle, ont regardé l'abſtinence des viandes, comme néceſſaire pour parvenir à leur fin : mais je crois auſſi que tout Philoſophe penſera de même, dès qu'il vou-

dra donner la préférence à une ſage économie ſur le luxe, & qu'il fera attention à l'avantage que ceux qui ſe contentent de peu, ont ſur ceux qui ont beaucoup de beſoins. Et ce qui paroîtra plus étonnant, quelques-uns d'entre les Philoſophes qui font conſiſter le bonheur dans le plaiſir, penſent de même. Je veux parler des Epicuriens, dont pluſieurs, entre leſquels étoit Epicure, ſe ſont contentés pour toute nourriture de pain d'orge, & de fruits, & ont fait voir dans leurs ouvrages qu'il falloit très-peu de choſe pour la nourriture de l'homme, & que des nourritures ſimples & faciles à ſe procurer, lui ſuffiſoient.

XLIX. Les beſoins de la nature ſont bornés, diſent-ils, & on peut aiſément les ſatisfaire; il n'en eſt pas de même de ce qui ne conſiſte que dans de vaines opinions.

opinions. Ils ne regardent comme néceſſaire, que ce dont la privation fait néceſſairement ſouffrir. Mais pour ce qui n'eſt que de luxe, & que l'on ne déſire pas néceſſairement, ils le regardent comme inutile, puiſqu'on pourroit s'en paſſer ſans douleur, que l'on peut ſubſiſter ſans cela, & que le prétendu beſoin qu'on en a, n'eſt dû qu'à de ridicules & fauſſes opinions. Celui qui ſe nourrit de viandes, ne peut pas ſe paſſer de choſes inanimées pour ſa nourriture : celui qui borne ſon manger aux choſes inanimées, a la moitié moins de beſoins, & il peut ſe les procurer aiſément, & ſans grands frais.

L. Ils ajoutent, qu'il faut que celui qui ne peut pas avoir ce qui lui eſt néceſſaire, ait recours aux conſolations de la Philoſophie, & ſupporte avec courage les maux qui lui ſurviennent. Il

eſt vrai que nous ſerions mal conſeillés, ſi nous ne conſultions pas la Philoſophie, lorſqu'il s'agit des beſoins de la nature. Que ce ſoit donc elle qui nous dirige : pour lors nous ne chercherons pas à accumuler des richeſſes, & nous réduirons nos alimens à très-peu de choſes. Nous n'aurons pas de peine à comprendre qu'il eſt beaucoup plus heureux d'avoir peu de beſoins, & que c'eſt un moyen très-sûr d'éviter de grands inconvéniens.

LI. Tels ſont la peſanteur du corps, les embarras attachés à une vie voluptueuſe, la difficulté de conſerver toujours la préſence d'eſprit & la raiſon, & enfin pluſieurs autres, qui doivent nous engager à donner la préférence à la vie frugale, puiſqu'il n'y a point de compenſation qui puiſſe tenir lieu de tous ces déſavantages. Un Philoſophe doit

être convaincu, que rien ne lui manquera dans cette vie-ci. Il aura d'autant plus facilement cette perſuaſion, qu'il ne recherchera que des choſes qu'il eſt aiſé de ſe procurer ; car il ſeroit bien-tôt détrompé, s'il donnoit dans le luxe. La plûpart des gens riches ſont toujours dans la peine, comme ſi tout devoit leur manquer. Un motif pour ſe contenter de peu de choſes, & de celles qu'on trouve aiſément, eſt de faire attention, que toutes les richeſſes du monde ne ſont pas capables de guérir les troubles de l'ame, que les choſes communes ſuffiſent pour le beſoin, que ſi elles manquent, elles cauſent peu de chagrin à celui qui n'eſt occupé qu'à mourir, & que ſi l'on n'eſt ſéduit par de vaines opinions, il eſt bien plus aiſé à ceux qui ſont accoutumés à la frugalité de trouver des remé-

des à leurs maux, qu'à ceux qui vivent dans l'abondance. La diverſité des mets, non-ſeulement ne remédie pas aux troubles de l'ame ; elle n'augmente pas même le plaiſir des ſens. Car il n'y a plus de plaiſir, lorſque la faim eſt appaiſée. L'uſage de la chair ne contribue point à la conſervation de la vie. On l'a introduit pour varier les plaiſirs. On peut le comparer aux plaiſirs de l'amour, & aux vins étrangers dont on peut fort bien ſe paſſer ; mais ce qui eſt néceſſaire à l'homme, ſe réduit à peu de choſe, eſt aiſé à trouver, & on peut en faire uſage, ſans que la juſtice & la tranquillité de l'ame en ſouffrent.

LII. L'uſage de la viande, loin de contribuer à la ſanté, lui eſt contraire. Car les mêmes choſes qui rétabliſſent la ſanté, ſont celles qui la conſervent. Or on la recouvre par un régime

très-frugal, d'où la viande eſt exclue. Si la nourriture des choſes inanimées n'eſt pas capable de procurer autant de forces qu'en avoit Milon, & ne contribue pas à la vigueur du corps, qu'importe à un Philoſophe qui ſe deſtine à la vie contemplative, & qui renonce aux exercices violens & à la débauche? Il n'eſt pas étonnant que le vulgaire s'imagine que l'uſage de la viande ſoit utile pour la ſanté, puiſqu'il croit que les plaiſirs de l'amour y contribuent, quoique loin d'être ſains, c'eſt beaucoup quand ils n'incommodent point. Mais il faut faire peu d'attention à ce que penſent ces ſortes de gens; car de même que le plus grand nombre n'eſt pas capable d'une amitié parfaite & conſtante: auſſi n'eſt-il pas fait pour la ſageſſe. Il ne ſçait ni ce qui convient au particulier, ni ce qui eſt

utile au public : il ne diſtingue pas le bien du mal ; l'intempérance, & le libertinage, ont pour lui des attraits : ainſi il n'y a pas ſujet de craindre, qu'il ne ſe trouve pas aſſez de gens pour manger les animaux.

LIII. Si tout le monde penſoit ſainement, on n'auroit beſoin ni d'oiſeleurs, ni de pêcheurs, ni de chaſſeurs, ni de porchers. Les animaux ſe détruiroient les uns les autres, de même qu'il arrive à toutes ces eſpéces dont les hommes ne mangent point.

Il n'eſt pas douteux qu'il faille conſerver la ſanté : mais ce n'eſt point par la crainte de mourir ; c'eſt afin de ne point trouver d'obſtacles dans la contemplation de la vérité. Le meilleur moyen d'entretenir la ſanté, eſt de maintenir l'ame dans un état tranquille, & dans une grande attention pour la vérité, ainſi qu'on

peut le prouver par l'expérience de pluſieurs de nos amis. On en a vû (*a*) qui après avoir été tellement tourmentés pendant huit ans de la goute aux pieds & aux mains, qu'il falloit les porter, en ont été guéris dès qu'ils ſe ſont défaits de leurs richeſſes, & qu'ils n'ont point eu d'autre objet que celui de s'occuper de la Divinité.

La ſituation de l'ame influe ſur la ſanté, de même que la diette; & comme diſoit Epicure, il faut craindre les nourritures que nous déſirons beaucoup, mais dont nous ſommes fâchés d'avoir fait uſage. Tels ſont les mets ſucculens que l'on achéte fort cher, & dont l'effet eſt de cauſer des réplétions, des maladies, & de mettre hors d'état de s'appliquer.

(*a*) Porphyre parle ici de Rogatien, dont il fait mention dans la Vie de Plotin c. 7.

LIV. Il faut même avoir attention, à ne pas trop se rassasier des nourritures simples ; & l'on doit agir toujours avec modération. En suivant ces conseils, l'on ne s'attachera pas trop à la vie ; l'amour des richesses, & la crainte de la mort ne feront pas trop d'impression sur nous. Le plaisir que donnent les repas somptueux, n'approche pas de celui que produit la sobriété, comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. Rien n'est plus agréable, que de s'appercevoir que nos besoins se réduisent presque à rien. Supprimez la magnificence de la table, la passion pour les femmes, l'ambition, l'argent nous seroit plus à charge qu'utile. Un homme délivré de ces passions a aisément tout ce qu'il lui faut, & goute une joye pure d'avoir ce qui lui est nécessaire avec tant de facilité. Nous ne sçau-

rions trop en prendre l'habitude, parce qu'en bornant nos beſoins, nous reſſemblons aux Dieux. Nous ne ſouhaiterons pas de vivre toujours, afin d'augmenter nos richeſſes : nous ſerons vraiment riches, parce que nous meſurerons nos richeſſes ſur le beſoin, & non pas ſur les vaines opinions. Nous ne ſerons pas ſans ceſſe dans l'eſpérance des plaiſirs vifs qui ſont rares, & toujours accompagnés de troubles; mais contens du préſent, le déſir d'une longue vie nous occupera peu.

LV. N'eſt-il pas abſurde que celui qui eſt dans une ſituation fâcheuſe, ſoit qu'il ſouffre, ſoit qu'il ſoit en priſon, ne s'embarraſſe en aucune façon de ſa nourriture, refuſe même quelquefois de manger, tandis que celui qui eſt vraiment dans les liens, & tourmenté par mille paſſions fâcheuſes, s'occupe de ſe procurer

diverſes ſortes de mets, qui ne peuvent que rendre ſes chaînes plus peſantes ? N'eſt-ce pas ignorer ſon état, & aimer ſa miſére ? Ce n'eſt pas ainſi qu'en agiſſent ceux qui ſont renfermés dans les priſons : peu ſenſibles au préſent & remplis de troubles, ils ne ſongent qu'à l'avenir. Quiconque voudra parvenir à la tranquillité, ne recherchera ni une table magnifique, ni des meubles ſuperbes, ni des parfums exquis, ni d'excellens cuiſiniers, ni des habits ſuperflus ; on ne déſire ces prétendus biens, que parce que l'on n'a point les vraies idées des choſes. Ils ſont toujours accompagnés de troubles infinis ; mais c'eſt à quoi les hommes ne font point d'attention : peu contens de ce qu'ils ont, ils ne déſirent que ce qu'ils n'ont pas.

LVI. Celui qui aime la vie contemplative, ſera frugal : il

ſçait ce que c'eſt que les chaînes de l'ame ; il s'abſtiendra des viandes, parce que les alimens inanimés lui ſuffiſent. Je demanderois volontiers à un Philoſophe, s'il ne s'expoſeroit pas à quelque douleur pour être parfaitement heureux. Lorſqu'il nous ſurvient quelque grande incommodité ; pour en être guéris, ne ſouffrons-nous pas qu'on employe le fer & le feu ? Nous prenons des remédes déſagréables ; encore récompenſons-nous généreuſement ceux qui nous traitent ainſi : & lorſqu'il s'agit des maladies de l'ame, & de combattre pour parvenir à l'immortalité, pour nous réunir à Dieu malgré les obſtacles du corps, n'eſt-il pas convenable de braver la douleur ? Mais nous ne traitons point ici du mépris de la douleur : il n'eſt queſtion préſentement, que de ſe priver des plaiſirs qui ne ſont

pas nécessaires. Je crois que ceux qui voudroient encore s'opiniâtrer pour la défense de l'intempérance, n'ont rien à répliquer.

LVII. Si nous voulons parler avec vérité, nous serons obligés de convenir que le seul moyen de parvenir à la fin à laquelle nous sommes destinés, est de ne nous occuper que de Dieu, & de nous détacher du corps, c'est-à-dire, des plaisirs des sens. Notre salut viendra de nos œuvres, & non pas des discours que nous nous serons contentés d'écouter. Il n'est pas possible de s'unir à un Dieu subalterne, & à plus forte raison à celui qui domine sur tout, même sur les natures incorporelles, si l'on ne renonce pas à l'usage de la viande. Ce ne peut-être que par la pureté du corps & de l'ame, que nous pouvons avoir quelque accès auprès de lui. Pour y parvenir, il

faut donc vivre purement, & ſaintement ; de ſorte que comme ce pere commun eſt très-ſimple, très-pur, ſuffiſant à lui-même, & dégagé de toute matiére, quiconque veut s'approcher de lui, doit travailler d'abord à la pureté de ſon corps, & enſuite à celle de toutes les parties de ſon ame. Je ne crois pas que perſonne veuille me contredire ; mais on ſera peut-être ſurpris que nous regardions l'abſtinence des Animaux, comme une choſe eſſentielle à la ſainteté, tandis que nous croyons que le ſacrifice des moutons & des bœufs eſt une action ſainte, & agréable aux Dieux : cette matiére étant ſuſceptible d'une longue diſcuſſion, nous allons commencer par traiter des ſacrifices.

# TRAITÉ DE PORPHYRE.

## LIVRE SECOND.

I. APrès avoir traité de la fragilité, & des moyens d'arriver à la perfection, nous sommes parvenus à la question des sacrifices, qui n'est pas sans grande difficulté, & qui demande une longue discussion, si nous voulons ne rien avancer qui ne puisse plaire aux Dieux. Nous allons exposer les réflexions nécessaires pour l'intelligence de cette matiére, après avoir relevé

quelques erreurs qui ont rapport à ce ſujet.

I I. Premiérement nous nions que ce ſoit une conſéquence, que de ce que la néceſſité oblige de tuer les Animaux, il ſoit permis de les manger. Les loix veulent bien qu'on repouſſe les ennemis qui nous attaquent ; mais il n'a pas encore été permis de les manger. Secondement, quoiqu'il convienne de ſacrifier des êtres animés aux démons, aux Dieux & à quelques Puiſſances par des raiſons ou connues, ou inconnues aux hommes, il ne s'enſuit pas que l'on puiſſe ſe nourrir des Animaux ; car on fera voir qu'on en a ſacrifié, dont on n'auroit pas oſé manger. Et quand on en pourroit tuer quelques-uns, ce n'eſt pas une preuve qu'on puiſſe les tuer tous : comme on ne doit point conclure qu'il ſeroit permis de tuer les hommes, parce qu'on

auroit droit de tuer les Animaux.

III. L'abſtinence des Animaux, ainſi que nous l'avons remarqué dans notre premier Livre, n'eſt pas recommandée à tous les hommes : elle ne l'eſt qu'aux Philoſophes, & ſur tout à ceux qui font conſiſter leur bonheur à imiter Dieu. Les Légiſlateurs n'ont pas fait les mêmes Réglemens pour les particuliers, & pour les Prêtres. Ils ont permis au peuple l'uſage de pluſieurs alimens, & de diverſes autres choſes qu'ils ont interdites aux Prêtres ſous de groſſes punitions, & même ſous peine de la mort.

IV. En ne confondant point ces objets, & en les diſtinguant, comme il convient, on trouvera la ſolution de la plûpart des difficultés qu'on nous oppoſe. On prétend qu'on eſt en droit de tuer les Animaux à cauſe des torts qu'ils

qu'ils nous font. De-là on conclut qu'il eſt permis de les manger. Parce qu'on les ſacrifie, on ſoutient qu'on peut s'en nourrir; & parce qu'on a droit d'exterminer les bêtes féroces, on juge qu'il eſt permis de tuer les Animaux domeſtiques : comme l'on infére que parce que les Athletes, les ſoldats & ceux qui font de violents exercices, peuvent manger de la viande, les Philoſophes, en un mot tous les hommes ont ce droit là. Toutes ces conſéquences ſont défectueuſes, comme il eſt aiſé de le faire voir, & comme nous le prouverons dans la ſuite : mais pour le préſent nous allons traiter des ſacrifices. Nous expliquerons leur origine; nous dirons ce que l'on ſacrifia d'abord, les changemens qui arrivérent dans ces cérémonies : nous examinerons ſi le Philoſophe peut tout offrir en ſacri-

fice, & à qui il faut sacrifier des Animaux ; nous dirons sur ce sujet ce que nous avons découvert nous-mêmes, & ce que les Anciens nous ont appris.

V. Il paroît qu'il y a un tems infini, que la nation que Théophraste appelle la plus éclairée, & qui habite les bords sacrés du Nil, a commencé à sacrifier aux Dieux célestes dans les maisons particulières, non pas à la vérité des prémices de Myrthe, ou de canelle, ou d'encens mêlé avec du safran ; car ces choses n'ont été employées que dans la suite des tems, lorsque les hommes s'occupant d'ouvrages pénibles, en offroient une partie aux Dieux : ce n'est pas là ce qu'on sacrifioit dans l'origine ; on se contentoit de présenter aux Dieux de l'herbe que l'on arrachoit de ses mains, & que l'on regardoit comme les prémices de la Nature. La terre

produiſit des arbres, avant qu'il y eût des Animaux ; & avant les arbres, il y avoit des plantes, dont on coupoit tous les ans les feuilles, les racines, & les bourgeons, pour les jetter au feu, & ſe rendre par-là propices les Dieux céleſtes. C'étoit par le feu que les Egyptiens rendoient aux Dieux ces honneurs. Ils gardoient dans leurs temples (*a*) un feu éternel, parce que le feu a beaucoup de reſſemblance avec les Dieux. Les Anciens avoient une ſi grande attention à ne point s'éloigner de ces anciennes coûtumes, qu'ils faiſoient des imprécations contre ceux qui innoveroient. Il ſera facile de reconnoître l'ancienneté de ces ſacrifices, ſi l'on veut faire attention qu'il y a encore un grand nombre de gens, qui ſacri-

(*a*) Euſebe, *Prep. Evang.* l. I. p. 29.

fient de petits morceaux de bois odoriferant. La terre ayant produit des arbres, les premiers hommes mangérent des glands : ils en offrirent peu aux Dieux, parce qu'ils les réservoient pour leur nourriture ; mais ils leur sacrifioient beaucoup de feuilles. Les mœurs s'étant polies, on changea de nourriture : on offrit aux Dieux des noix. Ce changement donna lieu au proverbe, voilà assez de gland.

VI. Après les légumes, le premier fruit de Cérès que l'on vit, ce fut l'Orge. Les hommes l'offrirent d'abord en grain aux Dieux : ayant ensuite trouvé le secret de le réduire en farine & de s'en nourrir, ils cachérent les instrumens dont ils se servoient pour ce travail ; & persuadés que c'étoit un secours que le ciel leur envoyoit pour le soulagement de leur vie, ils les respectérent com-

me ſacrés. Ils offrirent aux Dieux les prémices de cette farine, en la jettant dans le feu ; & encore aujourd'hui à la fin des ſacrifices, on fait uſage de farine pétrie d'huile & de vin : c'eſt pour rendre témoignage à l'origine des ſacrifices, ce qui eſt ignoré de preſque tout le monde. Les fruits & les bleds étant devenus très-communs, on offrit aux Dieux des gâteaux, & les prémices de tous les fruits : on choiſiſſoit ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleure odeur ; on en couronnoit une partie, & l'on jettoit l'autre dans le feu. L'uſage du vin, du miel & de l'huile ayant été enſuite trouvé, les hommes offrirent les prémices de ces fruits aux Dieux, qu'ils regardoient comme les auteurs de ces biens.

VII. On voit encore la preuve de ce que nous diſons, dans la proceſſion qui ſe fait à Athènes

en l'honneur du Soleil & des Heures. On y porte de l'herbe sur des noyaux d'olive, avec des légumes, du gland, des pommes sauvages, de l'orge, du froment, des pâtes de figues, des gâteaux de froment, d'orge, de fromage & de fleur de farine, avec une marmite toute droite. Ces premiers sacrifices furent suivis d'autres remplis d'injustice & de cruauté; de sorte que l'on peut dire que les imprécations que l'on faisoit autrefois, ont eu leur accomplissement. Depuis que les hommes ont souillé les Autels du sang des Animaux, ils ont éprouvé les horreurs de la famine & des guerres, & ils se sont familiarisés avec le sang. La Divinité, pour me servir des expressions de Théophraste, leur a par-là infligé la punition qu'ils méritoient; & comme il y a des Athées & des gens qui pensent mal de la Divi-

nité, en croyant que les Dieux ſont méchans, ou du moins qu'ils ne ſont pas plus parfaits que nous : auſſi voit-on des hommes qui ne font aucun ſacrifice aux Dieux, & ne leur offrent point de prémices, & d'autres qui leur ſacrifient ce qui ne devroit pas être ſacrifié.

VIII. Les Thoès qui habitoient ſur les confins de la Thrace, n'offroient aux Dieux, ni prémices, ni ſacrifices : auſſi furent-ils enlevés de ce monde ; de ſorte qu'il ne fut poſſible de trouver ni aucun d'eux, ni aucun veſtige de leur demeure. Ils uſoient de violence envers les hommes : ils n'honoroient point les Dieux, & ne vouloient pas leur ſacrifier malgré l'uſage reçû par tout. C'eſt pourquoi Jupiter fâché de ce qu'ils n'honoroient point les Dieux, & ne leur offroient point de prémices, ainſi que la raiſon l'éxige, les anéantit. Les

Baſſariens ſacrifiérent d'abord des taureaux, enſuite des hommes. Ils firent après cela leur nourriture de ceux-ci, comme à préſent on mange le reſte des Animaux dont on a ſacrifié une partie. Mais qui eſt-ce qui n'a pas oui dire que devenant furieux, ils ſe jettérent les uns ſur les autres, juſqu'à ce que cette race qui avoit introduit pour la premiére fois des ſacrifices humains, fut détruite.

IX. On ne ſacrifia donc des Animaux, qu'après les fruits. La raiſon qui obligea d'y avoir recours, étoit fort fâcheuſe; c'étoit ou la famine, ou quelque autre malheur. Les Athéniens ne les firent mourir d'abord, que par ignorance, ou par colére, ou par crainte. Ils attribuent le meurtre des cochons à Climéne, qui en tua un, ſans en avoir le deſſein. Son mari appréhendant qu'elle n'eût commis un crime, conſulta l'Oracle

ta l'Oracle d'Apollon : le Dieu ne l'ayant pas repris de ce qui étoit arrivé, on en conclut que l'action étoit indifférente. On prétend que l'inſpecteur des ſacrifices qui étoit de la famille des Prêtres, voulant ſacrifier une brebis, conſulta l'Oracle, qui lui conſeilla d'agir avec beaucoup de circonſpection. Voici les propres termes de la réponſe : il ne t'eſt pas permis d'uſer de violence contre les brebis, deſcendant des Prêtres ; mais ſi elles y conſentent, je déclare que tu peus juſtement mêler leur ſang avec de l'eau pure.

X. Ce fut ſur l'Icare dans l'Attique, que l'on fit mourir pour la premiére fois une chèvre, parce qu'elle avoit brouté la vigne. Diome, Prêtre de Jupiter conſervateur d'Athènes, égorgea le premier un bœuf, parce qu'à la fête de ce Dieu, lorſqu'on préparoit les

fruits selon l'ancien usage, un bœuf survint, & mangea le sacré gâteau ; Diome aidé de tous ceux qui étoient avec lui, tua ce bœuf. Voilà en partie les occasions, qui ont engagé les Athéniens à tuer les Animaux. Il y en a eû de différentes chez les autres peuples : elles sont toutes destituées de bonnes raisons. Le plus grand nombre croit, que c'est la faim qui a causé cette injustice. Les hommes ayant mangé des Animaux, les ont ensuite sacrifiés : jusques-là ils n'avoient point fait usage de cet aliment. Puis donc que dans l'origine les Animaux ne servoient ni aux sacrifices, ni à la nourriture des hommes, on pourroit fort bien s'en passer ; & ce n'est pas une conséquence que ce soit une chose pieuse de les manger, parce qu'autrefois on en mangeoit & on en sacrifioit, puisqu'il est démontré que l'origine

de ces ſacrifices n'a rien de pieux.

XI. Ce qui prouve encore que c'eſt l'injuſtice qui a introduit le meurtre des Animaux, c'eſt que l'on ne ſacrifie, ni l'on ne mange les mêmes chez toutes les nations. Elles ſe ſont toutes conformées en cela à leurs beſoins. Les Egyptiens & les Phéniciens mangeroient plûtôt de la chair humaine, que de la vache. La raiſon eſt que cet Animal qui eſt fort utile, eſt rare chez eux. Ils mangeoient des taureaux & les ſacrifioient : mais ils épargnoient les vaches pour avoir des veaux ; & ils déclarerent que c'étoit une impiété de les tuer. Leur beſoin leur fit décider que l'on pouvoit manger les taureaux, & qu'il étoit impie de tuer les vaches.

Théophraſte ſe ſert encore d'autres raiſons, pour interdire à ceux qui veulent vivre pieuſement, le ſacrifice des Animaux.

XII. Premiérement c'eſt que comme nous l'avons déja obſervé, on n'y a eu recours que dans la plus grande extrémité. Les famines & les guerres ont enſuite obligé les hommes de manger les Animaux. Puiſque la terre nous fournit des fruits, pourquoi recourir à des ſacrifices qui n'avoient été introduits, que parce que les fruits manquoient ? S'il faut que la reconnoiſſance ſoit proportionnée aux bienfaits, nous devons faire de grands préſens à ceux qui nous ont comblés de biens ; & il convient que nous leur offrions ce que nous avons de plus précieux, ſur tout ſi c'eſt d'eux-mêmes, que nous tenons ces avantages. Or les fruits de la terre ſont le plus beau & le plus digne préſent, que les Dieux nous ayent fait ; car ils nous conſervent la vie, & nous mettent en état de vivre raiſonnablement,

C'eſt donc par l'offrande de ces fruits, qu'il faut honorer les Dieux. On ne devroit leur offrir, que ce qu'on peut ſacrifier ſans commettre de violence. Car le ſacrifice ne doit faire tort à qui que ce ſoit. Si quelqu'un diſoit, que Dieu a fait pour notre uſage les Animaux, ainſi que les fruits, nous répondrions qu'il ne faut cependant pas les ſacrifier, puiſque cela n'eſt pas poſſible ſans les priver de la vie, & par conſéquent ſans leur faire mal. Le ſacrifice eſt quelque choſe de ſacré, ainſi que ſon Etymologie le fait voir. Or il eſt injuſte de rendre graces aux dépens des autres. Il ne ſeroit pas permis de prendre des fruits ou des plantes pour les ſacrifier, malgré celui à qui elles appartiendroient : à plus forte raiſon ſeroit-il défendu d'uſurper des choſes encore plus précieuſes, que les fruits & les

plantes, même pour les offrir aux Dieux. Or l'ame des bêtes eſt plus précieuſe que les fruits de la terre ; il n'eſt donc pas raiſonnable de tuer les Animaux, pour les ſacrifier.

XIII. On dira peut-être que nous faiſons violence aux plantes, lorſque nous les ſacrifions. Mais il y a beaucoup de différence. Nous n'en faiſons pas uſage malgré elles ; & quand même nous n'y toucherions pas, leurs fruits tomberoient. D'ailleurs en cueillant le fruit, nous ne faiſons pas mourir la plante. Quant au travail des abeilles, il eſt juſte que nous en partagions le profit, puiſque c'eſt à nos ſoins qu'elles ſont redevables d'une partie de leurs ouvrages. C'eſt des plantes qu'elles tirent le miel, & ce ſont les hommes qui cultivent les plantes ; on peut donc entrer en partage avec elles, mais de façon

qu'on ne leur faſſe point de tort, & que ce qui leur eſt inutile, devienne la récompenſe de ce que nous avons fait pour elles. Abſtenons-nous donc des Animaux dans les ſacrifices ; ils appartiennent aux Dieux : mais quant aux plantes, il ſemble qu'elles ſoient de notre domaine. Nous les ſemons, nous les plantons, nous les entretenons par nos ſoins ; nous pouvons ſacrifier ce qui nous appartient : mais nous n'avons aucun droit ſur ce qui n'eſt pas à nous. D'ailleurs ce qui coûte peu, ce que l'on peut avoir aiſément, eſt une offrande plus agréable aux Dieux & plus juſte, que ce que l'on trouve difficilement. Ce que les Sacrificateurs peuvent ſe procurer ſans peine, eſt plus convenable à ceux qui ſont dans l'exercice continuel de la piété. Enfin il ne faut ſacrifier, que ce que la juſtice permet de ſacrifier ; &

il n'eſt point permis d'avoir recours à des offrandes magnifiques, qu'on eſt même à portée de trouver aiſément, ſi l'on ne peut les offrir ſans violer la ſainteté.

XIV. Que l'on faſſe attention ſur le plus grand nombre des pays: l'on verra qu'il ne faut pas mettre les Animaux entre les choſes que l'on peut aiſément ſe procurer, & qui ne coûtent pas cher. Car quoiqu'il y ait des particuliers qui poſſédent de nombreux troupeaux de brebis & de bœufs, premiérement il ya des nations entiéres, qui n'ont point chez elles des Animaux que l'on puiſſe ſacrifier; car il n'eſt pas queſtion ici des bêtes, qui ſont l'objet du mépris général. Secondement le plus grand nombre des habitans des villes n'a point de ces Animaux. Si l'on dit que les fruits agréables ſont rares chez eux; on conviendra qu'ils ont du moins

des productions de la terre. Il eſt plus aiſé de trouver des fruits que des Animaux ; & cette facilité eſt un grand bonheur pour les gens de bien.

XV. L'expérience nous apprend, que les choſes ſimples offertes aux Dieux leur plaiſent davantage, que les ſacrifices ſomptueux. La Pythie prononça, que ce Theſſalien qui avoit fait dorer les cornes de ſes bœufs, & qui offroit des Hécatombes à Apollon, lui plaiſoit moins qu'Hermionée, qui ſe contentoit de ſacrifier de la farine pétrie, autant qu'il en pouvoit tirer de ſon ſac avec ſes trois doigts ; & comme le Theſſalien après cette déciſion fit brûler ſur l'Autel tout ce qui lui reſtoit, la Prêtreſſe déclara, qu'il étoit depuis ce dernier ſacrifice deux fois moins agréable aux Dieux, qu'il ne l'étoit auparavant. Ce qui prouve que ce

n'eſt point par les offrandes chéres que l'on plaît aux Dieux, & qu'ils ont plus d'égard à la diſpoſition de ceux qui ſacrifient, qu'à la quantité des Victimes.

XVI. On trouve des hiſtoires ſemblables dans Théopompe. Il rapporte qu'un Aſiatique de Magnéſie, fort riche, & qui poſſédoit pluſieurs troupeaux, alla à Delphes. Il étoit dans l'uſage de faire tous les ans de magnifiques ſacrifices, non ſeulement parce qu'il étoit fort riche, mais auſſi parce qu'il étoit pieux, & que par là il vouloit plaire aux Dieux. Ce fut dans ces diſpoſitions qu'il alla à Delphes, menant avec lui une Hécatombe qu'il vouloit offrir à Apollon à qui il aimoit à faire des offrandes ſuperbes. Il alla conſulter l'Oracle, pour ſavoir quel étoit le mortel qui plaiſoit davantage aux Dieux, & qui leur offroit les ſacrifices les plus agréables. Il s'i-

maginoit être de tous les hommes celui qui ſervoit le mieux les Dieux ; & il ne doutoit pas que la réponſe de la Pythie ne fût en ſa faveur. Mais la Prêtreſſe répondit, que Cléarque habitant de Méthydrie en Arcadie étoit celui, dont le culte étoit le plus agréable à la Divinité. Le Magnéſien étonné ſouhaita faire connoiſſance avec Cléarque. Il alla le chercher, pour apprendre de lui comment il faiſoit ſes ſacrifices : il ſe preſſa donc de ſe rendre à Méthydrie. Il trouva que c'étoit un fort petit endroit : il commença par le mépriſer, perſuadé qu'aucun particulier de cette bourgade, même que la ville entiére n'étoit pas en état de faire des offrandes aux Dieux aùſſi magnifiques que les ſiennes. Il aborda enſuite Cléarque, pour lui demander comment il honoroit les Dieux. L'Arcadien lui ré-

pondit, qu'il obſervoit de faire les ſacrifices dans les tems ordonnés ; que tous les mois, & à chaque nouvelle lune, il donnoit des couronnes à Mercure, à Hécate & à toutes les Divinités, que ſes ancêtres lui avoient appris à reſpecter ; qu'il les honoroit en leur offrant de l'encens & des gâteaux ; qu'il ne laiſſoit paſſer aucune fête ſans faire un ſacrifice public ; qu'il n'immoloit ni bœuf, ni autre victime, mais qu'il offroit ce que l'on trouve aiſément, comme les fruits de la terre, & les prémices de chaque ſaiſon, dont il brûloit une partie ſur l'Autel. Il finit par conſeiller au Magnéſien de ſuivre ſon exemple, & de ceſſer de ſacrifier des bœufs.

XVII. Quelques Ecrivains rapportent qu'après la défaite des Carthaginois, les Tyrans de Sicile offrirent avec beaucoup d'émulation des Hécatombes à Apol-

lon ; & que l'ayant conſulté pour ſavoir qui étoit celui dont l'offrande lui étoit le plus agréable, il avoit répondu à leur grande ſurpriſe, qu'il donnoit la préférence aux gâteaux de Docimus. C'étoit un homme du pays de Delphes, qui cultivoit un terrain difficile & pierreux : il étoit deſcendu de ſa bourgade ce jour là, & avoit offert au Dieu quelques poignées de farine, qu'il avoit tirés de ſon havre-ſac, ce qui avoit fait plus de plaiſir à Apollon, que les ſacrifices les plus magnifiques. C'eſt à quoi un Poëte ſemble faire alluſion, parce que le fait étoit public. Antiphanes dit dans ſa myſtique : les Dieux acceptent avec plaiſir les offrandes de peu de dépenſe. La preuve en eſt, qu'après qu'on leur a ſacrifié des Hécatombes, on finit par leur offrir de l'encens ; ce qui fait voir que ce qui leur a

été préſenté juſques là, n'eſt qu'une dépenſe inutile, & que les choſes les plus ſimples ſont celles qui leur plaiſent le plus. Ce qui a fait dire à Menandre dans ſon Fâcheux: l'encens & le gâteau ſont agréables aux Dieux ; ils les reçoivent avec plaiſir, lorſqu'ils ont été purifiés par le feu.

XVIII. C'eſt pourquoi on ſe ſervoit autrefois, ſur tout dans les ſacrifices publics, de vaſes de terre, de bois, d'oſier, dans l'idée que les Dieux les aimoient mieux que les autres ; & c'eſt par cette raiſon, que les plus anciens vaſes qui ſont de terre ou de bois, ſont plus reſpectés, tant à cauſe de la matiére, que de la ſimplicité de l'Art. On dit que les freres d'Eſchyle le priant de faire un hymne en l'honneur d'Apollon, ce Poëte leur répondit (*a*), que Tin-

(*a*) Fabricius Bib. Græc. l. II, c. 16. n. 9. T. I.

nichus avoit très-bien travaillé ſur ce ſujet. On compara les ouvrages de ces deux Auteurs : on trouva qu'il y avoit la même différence, qu'entre les anciennes ſtatues des Dieux & les modernes. Les anciennes, quoique faites ſimplement, inſpirent plus de reſpect : les autres à la vérité ſont mieux travaillées, mais elles laiſſent une moindre idée de la Divinité. C'eſt en conſéquence de cette eſtime pour les mœurs anciennes, qu'Héſiode a fait l'éloge des anciens ſacrifices, & a dit : ſuivez les Coutumes de votre ville. L'ancien uſage eſt le meilleur.

XIX. Ceux qui ont écrit ſur les cérémonies des ſacrifices, & ſur les Victimes, recommandent

---

p. 615. Il faut lire Tinnichus, & non Phrinicus : comme on le voit dans les éditions ordinaires de Porphyre.

une grande attention dans l'oblation des gâteaux, comme étant plus agréables aux Dieux que le sacrifice des Animaux. Sophocle faisant la description d'un sacrifice agréable aux Dieux, dit dans une de ses tragédies : il y avoit une toison, des libations de vin, des raisins en abondance, de toute sorte de fruits, de l'huile & de la cire. On voyoit autrefois à Délos des monumens respectables, qui représentoient des Hyperboréens qui offroient des épics. Il faut donc qu'après avoir purifié nos ames, nous consacrions aux Dieux des Victimes qui leur plaisent. Ce ne sont pas celles qui sont d'un grand prix. On ne croit pas qu'il convienne à la sainteté du sacrifice, que le Sacrificateur ait un habit propre, tandis que son corps est impur ; & comment osera-t-on sacrifier avec un habit propre, & avec un corps pur, si

on

on a l'ame ſouillée par les vices? C'eſt la bonne diſpoſition de ce qui eſt divin en nous, qui plaît à Dieu plus que toute choſe, par la reſſemblance que nous avons par-là avec lui. On voyoit écrit ces vers ſur la porte du Temple d'Epidaure : quiconque entre dans le temple doit être pur. La pureté conſiſte à penſer ſainement.

XX. On peut prouver par ce qui nous arrive tous les jours en nous mettant à table, que ce n'eſt point l'abondance des oblations qui plaît à Dieu, & qu'il ſe contente des choſes les plus communes. Avant que de manger, nous offrons les prémices de nos viandes, en petite quantité à la vérité, mais ce peu honore beaucoup la Divinité. Théophraſte qui a traité des ſacrifices de chaque pays, a fait voir qu'autrefois on n'offroit aux Dieux que

des fruits, & de l'herbe avant les fruits. Il fait enſuite l'hiſtoire des libations : les plus anciennes, dit-il, n'étoient que de l'eau ; on offrit enſuite du miel, après cela de l'huile, & en dernier lieu du vin.

XXI. C'eſt ce qui eſt prouvé par les colonnes qui ſe conſervent à Cyrte en Crete, où ſont décrites exactement les cérémonies des Corybantes. Empédocle rend auſſi témoignage à cette vérité, lorſque parlant des ſacrifices & de la Théogonie, il dit : Mars n'étoit pas leur Dieu. Ils n'aiment point la guerre. Jupiter, Saturne, ni Neptune n'étoient pas leur Roi : ils reconnoiſſent pour Reine Vénus, c'eſt-à-dire l'amitié. Ils tâchoient de ſe la rendre favorable, en lui offrant deſſatues, des figures d'Animaux, des parfums d'une excellente odeur, des ſacrifices de Myrthe & d'en-

cens, & en faiſant des libations de miel que l'on répandoit à terre : c'eſt ce qui ſe pratique encore aujourd'hui chez certaines nations, & ce qui doit être regardé comme des veſtiges des anciens uſages. Pour lors les Autels n'étoient point arroſés du ſang des Taureaux

XXII. Je crois que tant que les hommes ont reſpecté l'amitié, & ont eu quelque ſentiment pour ce qui avoit du rapport avec eux, ils ne tuoient pas même les Animaux ; parce qu'ils les regardoient comme étant à peu près de même nature qu'eux : mais depuis que la guerre, les troubles, les combats ſe ſont introduits dans le monde, perſonne n'a épargné ſon ſemblable ; c'eſt ſur quoi il faut faire des refléxions. Quelque liaiſon que nous ayons avec les autres hommes, dès qu'ils ſe livrent à leur méchanceté, pour

faire tort aux autres, nous croyons être en droit de les châtier, & même de les exterminer. Il eſt auſſi raiſonnable de ſe défaire des Animaux malfaiſans, qui par leur nature ne cherchent qu'à nous détruire. Mais quant à ceux qui ne font aucun mal, & dont le naturel eſt doux, c'eſt une injuſtice de les tuer, comme il eſt injuſte de tuer les hommes qui ne font aucun tort aux autres. Il me paroît qu'il ſuit delà, que nous n'avons pas droit de tuer tous les Animaux, parce qu'il y en a quelques-uns qui ſont naturellement méchans : de même que le pouvoir que nous avons de tuer les hommes malfaiſans, ne nous donne pas droit ſur la vie des honnêtes gens.

XXIII. Mais ne pourra-t-on pas ſacrifier les Animaux que l'on peut tuer ? Il eſt ici queſtion de ceux qui ſont naturellement mau-

vais ; & il ne convient pas plus de les ſacrifier, que ceux qui ſont mutilés : ce ſeroit offrir de mauvaiſes prémices, ce ne ſeroit pas honorer les Dieux. S'il étoit donc permis de ſacrifier des Animaux, ce ne pourroit être que ceux qui ne nous font point de mal ; mais comme on a été obligé d'avouer qu'il n'eſt pas permis de faire mourir ceux-ci, il ne peut donc pas être permis de les ſacrifier. Si on ne doit pas les ſacrifier non plus que les malfaiſans, c'eſt une conſéquence, qu'on n'en doit ſacrifier aucun.

XXIV. On ſacrifie aux Dieux pour trois raiſons ; pour les honorer, pour les remercier, ou enfin pour leur demander les biens qui nous ſont néceſſaires. Il eſt juſte de leur offrir les prémices de nos biens, puiſque nous les donnons aux honnêtes gens. Nous honorons les Dieux, afin qu'ils

éloignent de nous les maux que nous craignons, ou pour les prier de nous accorder les biens que nous ſouhaitons, ou pour les remercier de leurs bienfaits, & en demander la continuation, ou enfin pour rendre hommage à leurs perfections. S'il eſt permis d'offrir aux Dieux les prémices des Animaux, c'eſt pour quelqu'une de ces raiſons ; car nous n'en avons point d'autres qui nous obligent de ſacrifier : mais Dieu ſe croira-t-il honoré par des prémices qu'on ne peut lui offrir, ſans commettre d'injuſtice ? Ou plûtôt ne penſera-t-il pas qu'on le déshonore, en faiſant mourir ce qui ne nous a fait aucun tort, puiſque nous convenons nous mêmes que c'eſt une injuſtice ? On n'honore donc point les Dieux, en ſacrifiant les Animaux : ce n'eſt pas auſſi par cette eſpéce de ſacrifices, qu'il faut rendre graces

aux Dieux de leurs bienfaits ; car la reconnoiſſance aux dépens d'un tiers à qui l'on feroit tort, ne ſeroit pas raiſonnable, & celui qui prendroit le bien de ſon voiſin pour le donner à quelqu'un, dont il auroit reçû un plaiſir, ne ſeroit pas cenſé reconnoiſſant. Ce n'eſt pas auſſi dans l'eſpérance d'obtenir des biens, qu'il faut ſacrifier les Animaux aux Dieux ; car quiconque veut obtenir une grace par une injuſtice, donne lieu de croire qu'il ne l'aura pas plûtôt reçûe, qu'il deviendra ingrat. On peut bien ſe cacher aux hommes ; mais il n'eſt pas poſſible de tromper Dieu. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'il n'y a aucune bonne raiſon pour ſacrifier les Animaux.

XXV. Le plaiſir que nous prenons à ces ſacrifices, nous empêche de faire attention à la vérité ; mais ſi nous nous trompons

nous mêmes, nous ne trompons pas Dieu. Nous ne sacrifions aucun de ces vils Animaux, qui ne sont d'aucune utilité aux hommes; car qui est-ce qui s'est jamais avisé d'offrir aux Dieux des serpens, des scorpions, des singes, & des Animaux de pareille espéce ? Mais quant à ceux qui nous sont utiles, nous n'en épargnons aucun : nous les tuons, & nous les écorchons dans l'idée de mériter par-là la protection des Dieux. C'est ainsi que nous traitons les bœufs, les brebis, les cerfs, les oiseaux, & même les cochons gras. Malgré leur impureté, on les sacrifie aux Dieux. De ces Animaux, les uns travaillent pour nous procurer les besoins de la vie ; les autres nous servent de nourriture, ou à d'autres usages ; quelques-uns qui ne sont d'aucune utilité ; mais simplement agréables, sont employés aux sacrifices. On ne sacrifie

ſacrifie ni les ânes, ni les éléphans, ni aucun de ceux que nous faiſons travailler, & qui d'ailleurs ne contribuent pas à nos plaiſirs : on les tue à la vérité, non pas pour les ſacrifier, mais pour en tirer quelque uſage. Quant aux animaux que nous deſtinons aux ſacrifices, nous choiſiſſons moins en cela ceux qui ſeroient les plus agréables aux Dieux, que ceux qui ſervent à contenter nos déſirs ; & nous faiſons voir par-là, que dans nos ſacrifices nous avons plus en vûe nos plaiſirs que les Dieux mêmes.

XXVI. Les Juifs de Syrie, ainſi que le remarque Theophraſte, conſervent encore dans les ſacrifices les uſages qu'ils ont reçûs de leurs peres. Si on nous ordonnoit de les imiter, nous ſerions bien-tôt rebutés des ſacrifices. Ils ne mangent point de ce qui a été ſacrifié ; ils brûlent la

victime toute la nuit : ils verſent deſſus du miel & du vin ; ils la conſument toute entiére, afin que le Soleil qui voit tout, ne ſoit point témoin de leurs myſtéres. Ils jeûnent de deux jours l'un ; & pendant tout ce tems, comme ils ſont naturellement Philoſophes, ils ne s'entretiennent que de la Divinité : ils éxaminent les Aſtres toute la nuit, & recourent à Dieu par leurs priéres. Ce furent eux qui les premiers offrirent les prémices des animaux, & même des hommes, ce qu'ils firent plûtôt par néceſſité, que par aucune autre raiſon. Que l'on jette les yeux ſur les Egyptiens qui ſont les plus ſages de tous les hommes, & l'on verra que bien loin de tuer les animaux, ils ſe repréſentoient les Dieux ſous leurs figures ; de ſorte qu'ils regardoient les animaux, comme ayant beaucoup de

rapport avec les Dieux & les hommes.

XXVII. Dans l'origine des tems, on ne ſacrifioit que des fruits. Enſuite les mœurs s'étant corrompues, les fruits étant devenus rares, les hommes porterent la fureur juſqu'à ſe manger les uns les autres ; ils offrirent aux Dieux les prémices de ce qu'ils avoient de plus beau, & enfin des hommes même. Encore aujourd'hui en Arcadie aux Fêtes des Lupercales, & à Carthage, on ſacrifie des hommes en certain tems de l'année, quoique par les Loix des ſacrifices, ceux qui ſont coupables de meurtre, ſoient déclarés indignes d'aſſiſter aux myſtéres. Après cela, ils ont ſubſtitué les animaux ; & raſſaſiés de la nourriture permiſe, ils ont porté l'oubli de la piété dans leurs goûts, juſqu'à manger de tout ce qui exiſtoit,

ſans avoir aucune attention aux Loix de la tempérance. Ils étoient dans l'uſage de goûter de ce qu'ils offroient aux Dieux ; & ils continuerent, lorſqu'après les fruits ils ſacrifierent les animaux. Dans l'origine, les hommes contens d'une nourriture frugale, ne chagrinoient point les bêtes. Le ſang des taureaux ne couloit point ſur l'Autel, & l'on regardoit comme un très-grand crime de priver quelque être de la vie.

XXVIII. C'eſt ce que l'on peut prouver par un Autel que l'on conſerve encore à Délos, & que l'on ſurnomme l'Autel des pieux, parce que l'on ne ſacrifie jamais deſſus aucun animal : ce nom de pieux fut donné également à ceux qui conſtruiſirent l'Autel, comme à ceux qui y ſacrifioient. Les Pythagoriciens approuverent cet uſage, & s'abſtenoient pendant toute leur vie de

manger de la viande. Seulement lorſqu'ils offroient les prémices de quelques animaux aux Dieux, ils en goûtoient ; & nous nous en rempliſſons : mais il n'auroit jamais fallu répandre le ſang ſur les Autels des Dieux, & les hommes auroient dû s'interdire la nourriture des animaux, ainſi que celle de leurs ſemblabes. Il ſeroit à propos de ne jamais oublier une coutume qu'on obſerve encore à Athènes, & qui devroit nous tenir lieu de Loi.

XXIX. Autrefois lorſqu'on n'offroit aux Dieux que des fruits, comme nous l'avons déja remarqué, & que les animaux ne ſervoient pas encore de nourriture aux hommes, on dit qu'au moment qu'on préparoit un ſacrifice public à Athènes, un bœuf qui revenoit de la charue, mangea le gâteau, & une partie de la farine que l'on avoit expoſée ſur

une table pour la sacrifier, renversa l'autre, & la foula aux pieds, ce qui avoit mis en colére à un tel point Diome ou Sopatre, Laboureur de l'Attique, & Etranger, qu'ayant pris sa hache, il avoit frappé le bœuf qui en étoit mort. Le premier mouvement de colére étant passé, Sopatre fit réflexion sur l'action qu'il venoit de faire; il enterra le bœuf, & il se condamna à un exil volontaire, comme s'il avoit fait une impiété : il s'enfuit en Créte. Une sécheresse suivie d'une famine étant survenue, on consulta Apollon : la Pythie répondit que le fugitif qui étoit en Créte, appaiseroit la colére des Dieux; qu'il falloit punir le meurtrier, & ressusciter le mort. Cette réponse ayant donné lieu à des informations, on découvrit ce qu'avoit fait Sopatre. Celui-ci qui se sentoit coupable, s'i-

magina qu'il détourneroit l'orage qui le menaçoit, s'il engageoit les Crétois à faire la même choſe qu'il avoit faite. Il dit à chacun de ceux qui le vinrent voir, que pour ſe rendre le Ciel favorable, il falloit que la Ville ſacrifiât un bœuf. On étoit dans l'embarras de ſçavoir, qui eſt-ce qui pourroit ſe réſoudre à tuer cet animal. Sopatre s'y offrit, à condition qu'il ſeroit fait Citoyen, & que les habitans conſentiroient à être complices du meurtre. Cela lui fut accordé. On retourna dans la Ville, & on régla les cérémonies telles qu'elles ſubſiſtent encore aujourd'hui.

XXX. On choiſit des Vierges pour porter l'eau ; & cette eau ſert à aiguiſer la hache & le glaive. Quand cela eſt fait, on donne la hache à quelqu'un qui frappe le bœuf ; un autre l'égorge ; les autres l'écorchent. Enſuite

tout le monde en mange. On coût après cela le cuir du bœuf ; on le remplit de foin ; on le met ſur ſes jambes, comme s'il étoit vivant ; on l'attache à la charue, comme s'il alloit labourer ; on informe enſuite ſur le meurtre ; on aſſigne tous ceux qui y ont eu part. Les porteuſes d'eau rejettent le crime ſur ceux qui ont aiguiſé la hache & le glaive ; ceux-ci accuſent celui qui a donné la hache. Ce dernier s'en prend à celui qui a égorgé ; & enfin celui-ci accuſe le glaive, qui ne pouvant ſe défendre, eſt condamné comme coupable du meurtre. Depuis ce tems juſqu'à préſent, dans la Citadelle d'Athènes, à la Fête de Jupiter Conſervateur de la Ville, on ſacrifie ainſi un bœuf. On expoſe ſur une table d'airain un gâteau, de la farine. On conduit des bœufs vers cette table ; & celui qui mange de ce

qui eſt deſſus, eſt égorgé. Les familles de ceux à qui ces fonctions appartiennent, ſubſiſtent encore. On appelle boutyres les deſcendans de Sopatre. Ceux qui viennent de celui qui chaſſoit les bœufs, ſont nommés centriades, & on appelle daitres les petits fils de celui qui égorgea le bœuf: ce nom lui fut donné à cauſe de la diſtribution qui ſe faiſoit de la chair de cet animal, après qu'on l'avoit tué; on finit enſuite par jetter le glaive dans la mer.

XXXI. Il n'étoit donc pas permis dans l'Antiquité de tuer les animaux qui travaillent pour nous. On devroit encore s'en abſtenir, & ſe perſuader qu'il n'eſt pas convenable d'en faire uſage pour notre nourriture. Nous trouverions même notre ſureté dans cette abſtinence; car il n'y a que trop ſujet de craindre que ceux qui mangent des

animaux, ne se portent à la fureur de manger leurs semblables. Ceux qui auroient assez de sentiment pour craindre de manger des animaux, ne seroient point capables de faire tort aux hommes. Cherchons donc à expier les fautes que nous avons commises par le manger, & ayons devant les yeux ces vers d'Empédocle : Pourquoi ne suis-je pas mort, avant que d'avoir approché de mes lévres une nourriture défendue ? Le repentir est le remède que nous pouvons opposer à nos fautes. Sacrifions aux Dieux des Hosties pures, afin de parvenir à la sainteté, & d'obtenir la protection du Ciel.

XXXII. Les fruits sont un des grands avantages, que nous recevions des Dieux. Il faut leur en offrir les prémices, & à la terre qui nous les donne. C'est elle qui est la demeure commune

des Dieux & des hommes. Il faut que nous la regardions comme notre nourrice & notre mere, que nous chantions ſes louanges, & que nous l'aimions comme lui ayant obligation de la vie. C'eſt par-là qu'à la fin de nos jours nous ſerons trouvés dignes d'être admis dans le Ciel, à la compagnie des Dieux : mais il ne faut pas s'imaginer qu'il faille leur offrir des ſacrifices de tout ce qui exiſte, & que tout ce qu'on leur ſacrifie leur ſoit également agréable.

Voilà l'abrégé des principales raiſons dont ſe ſert Théophraſte, pour prouver qu'il ne faut pas ſacrifier les animaux ; nous en avons ſupprimé quelques-unes de fabuleuſes, & nous avons ajouté quelques autres preuves.

XXXIII. Je n'ai point deſſein d'entrer dans le détail de tous les ſacrifices uſités chez les diverſes Nations ; & je ne pré-

tends pas faire un traité du Gouvernement. Mais les Loix du pays dans lequel nous vivons, nous permettant d'offrir aux Dieux des choſes ſimples & inanimées, nous devons donner la préférence à celles-ci dans nos ſacrifices, en ſuivant néanmoins la coutume de la Ville où nous ſommes établis. Tâchons d'être purs en approchant des Dieux, & préſentons leur des ſacrifices convenables. Enfin ſi les premiers ſacrifices plaiſoient aux Dieux, & leur témoignoient ſuffiſamment la reconnoiſſance des bienfaits que nous recevons d'eux, n'auroit-il pas été abſurde de leur offrir les prémices des animaux, tandis que nous nous abſtenions de les manger ? Car enfin les Dieux ne ſont pas pires que nous : ils peuvent bien ſe paſſer de ce qui ne nous eſt pas néceſſaire ; & il ne ſeroit pas raiſonnable de leur don-

ner les prémices de ce que nous croyons ne pas devoir manger. Nous ſçavons que lorſqu'on ne mangeoit point les animaux, on ne les ſacrifioit pas ; & dès qu'on a commencé à en manger, on les a ſacrifiés : il ſeroit donc très-convenable que celui qui s'abſtient des animaux, n'offrît aux Dieux que les alimens dont il fait uſage.

XXXIV. Il faut ſans doute ſacrifier aux Dieux ; mais les ſacrifices doivent être différens, ſuivant les diverſes Puiſſances auxquelles ils ſont offerts. On ne doit rien préſenter au Dieu ſuprême, ainſi que l'a dit un Sage ; car ce qui eſt matériel, eſt indigne d'un Etre qui eſt dégagé de la matiére. C'eſt pourquoi il eſt inutile de s'adreſſer à lui, ou en lui parlant, ou même intérieurement. (*a*) Si l'ame eſt ſouillée par

(*a*) On ſent aſſez combien ces principes ſont faux. Nos vœux ſont un hommage que la nature pure nous apprend à rendre à Dieu,

quelque passion, c'est par un silence pur, & par de chastes pensées que nous l'honorons: il faut donc qu'en nous unissant avec lui, & en lui ressemblant, nous devenions une sainte Hostie qui lui serve de louange, & que par-là nous opérions notre salut. La perfection du sacrifice consiste à dégager son ame des passions, & à se livrer à la contemplation de la Divinité. Quant aux Dieux qui ont pour principe ce premier Etre, il faut chanter des Cantiques de louange en leur honneur, & sacrifier à chacun les prémices des biens qu'ils nous donnent, soit pour nous servir de nourriture, soit pour l'employer à des sacrifices; & si le Laboureur offre les prémices de ses fruits; offrons leur de bonnes pensées, & remercions les de ce qu'ils nous ont donné le pouvoir de les contempler, de ce que cette contem-

plation eſt la vraie nourriture de l'ame, & de ce que converſant avec nous, & nous favoriſant de leurs apparitions, ils nous éclairent pour nous ſauver.

XXXV. Ce n'eſt cependant pas de cette façon qu'en agiſſent même pluſieurs de ceux qui s'appliquent à la Philoſophie. Ils cherchent plus à ſe conformer aux préjugés, qu'à honorer Dieu. Ils ne ſongent qu'aux ſtatues, & ne ſe propoſent point d'apprendre des Sages quel eſt le véritable culte. Nous ne diſputerons pas avec eux. Notre but eſt d'arriver à la vérité, de prendre pour modéles les gens vertueux de l'Antiquité, de profiter des inſtructions qu'ils nous ont données, & qui ne peuvent qu'être très-utiles pour arriver à la perfection.

XXXVI. Les Pythagoriciens qui s'appliquoient beaucoup aux nombres & aux lignes, en of-

froient ſouvent les prémices aux Dieux. Ils donnoient le nom d'un nombre à Minerve, à Diane, à Apollon, à la Juſtice, à la Tempérance. Ils faiſoient la même choſe à l'égard des lignes; & ils plûrent tellement aux Dieux par cette eſpéce de ſacrifices, qu'ils en recevoient le don de Prophétie, lorſqu'ils les invoquoient, & qu'ils en étoient favoriſés dans les recherches, où ils avoient beſoin de leur ſecours. Quant aux Dieux du Ciel, ſoit les planétes, ſoit les étoiles fixes, parmi leſquelles le Soleil doit avoir le premier rang, & la Lune le ſecond, nous les honorerons par le feu qui eſt de même nature qu'eux, ainſi que le remarque le Théologien. Il ajoute qu'il ne ſacrifie rien d'animé, mais ſeulement du miel, des fruits, & des fleurs, & que ſon Autel n'eſt jamais ſouillé par le ſang; mais il eſt inutile

le d'en tranſcrire d'avantage. Il faut que celui qui s'applique à la piété, ne ſacrifie aux Dieux rien d'animé, mais ſeulement aux Démons, ſoit bons, ſoit mauvais : il connoît quels ſont les ſacrifices qu'il faut leur offrir, & qui ſont ceux qui doivent leur ſacrifier. Je n'en dirai pas davantage. Quant aux Platoniciens, puiſque quelques-uns d'eux ont publié leur doctrine, je vais expoſer leurs ſentimens : voici donc ce qu'ils penſent.

XXXVII. Le Dieu ſuprême eſt incorporel, immobile & indiviſible. Il n'eſt borné en aucun endroit ; il n'a beſoin de rien qui ſoit hors de lui. L'ame du monde a ces trois propriétés : elle a le pouvoir de ſe remuer elle-même, & de communiquer un mouvement régulier au corps du monde ; & quoiqu'incorporelle, & non ſujette aux paſſions, elle s'eſt

revêtue d'un corps. Quant aux autres Dieux, le monde, les étoiles fixes, les planétes, & les Dieux composés de corps & d'ame, & qui sont visibles, il ne faut leur sacrifier que des choses inanimées. Il y a outre cela une infinité d'êtres invisibles, que Platon appelle Démons sans distinction ; quelques-uns de ceux-là à qui les hommes ont donné des noms particuliers, reçoivent d'eux les mêmes honneurs que l'on rend aux Dieux. Ils ont leur culte : il y en a plusieurs autres qui n'ont point de nom, & que l'on honore d'un culte assez obscur, dans quelque ville ou dans quelque bourgade. Le reste de cette multitude d'êtres intelligens est appellé Démon. L'opinion commune est, que si nous n'avions aucune attention pour eux, & que nous négligeassions leur culte, ils en seroient indignés, &

nous feroient du mal, & qu'au-contraire ils nous font du bien, lorſque nous tâchons de nous les rendre favorables par des priéres, par des ſacrifices, & par les autres cérémonies uſitées.

XXXVIII. Puiſqu'il y a beaucoup de confuſion dans tout ce que l'on penſe de ces intelligences, & qu'on n'épargne point la calomnie à leur égard, il eſt néceſſaire d'entrer dans un plus grand détail de leurs différentes natures. Remontons juſqu'à l'origine de l'erreur, & faiſons les diſtinctions ſuivantes. Toutes les ames qui ont pour principe l'ame de l'Univers, gouvernent les grands pays qui ſont ſitués ſous la Lune. Leur adminiſtration eſt conforme à la raiſon. Il faut être perſuadé que ce ſont de bons Démons, qui n'agiſſent que pour l'utilité de ceux ſur leſquels ils préſident, ſoit qu'ils ſoient chargés

du ſoin de quelques animaux ; ſoit qu'ils veillent ſur les fruits, ſoit que ce ſoient eux qui procurent la pluie, des vents modérés, le beau tems, & tout ce qui contribue à rendre les ſaiſons favorables. Nous leur avons l'obligation de la Muſique, de la Médecine, de la Gymnaſtique, & enfin de tous les Arts. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que nous ayant procuré de ſi grands avantages, ils cherchent à nous nuire. Il faut mettre au rang des bons démons ceux qui, comme dit Platon, ſont chargés de porter aux Dieux les priéres des hommes, & qui rapportent aux hommes les avertiſſemens, les exhortations & les oracles des Dieux : mais toutes les ames qui au lieu de dominer l'eſprit qui leur eſt uni, s'en laiſſent gouverner juſqu'à être tranſportées par la colére & par les paſſions, ſont avec raiſon appel-

lées des démons mal-faiſans.

XXXIX. Ils ſont inviſibles, & échappent aux ſens des hommes ; ils n'ont point un corps ſolide, & ils ont des figures différentes : les formes qui enveloppent leur eſprit, ſe font quelquefois appercevoir, & quelquefois on ne peut pas les enviſager. Ces méchans eſprits changent de figure. Leur eſprit, en ce qu'il eſt corporel, eſt ſujet aux paſſions, & eſt corruptible ; & quoiqu'il ſoit joint à leur ame pour être uni avec elle un très-long temps, il n'eſt pas éternel ; car il y a apparence qu'il en ſort des écoulemens ; & qu'il ſe nourrit. Il y a une proportion réguliére entre l'eſprit & l'ame des bons génies. On s'en apperçoit lorſqu'ils apparoiſſent corporellement ; mais il n'y en a aucune entre l'eſprit & l'ame des mauvais génies. Ceux-ci habitent les

eſpaces qui ſont autour de la terre. Il n'y a ſorte de maux qu'ils n'entreprennent de faire avec leur caractére violent & fournois, lorſqu'ils ne ſont point obſervés par un bon génie plus puiſſant qu'eux; ils uſent de violence, & font de fréquentes attaques, quelquefois en ſe cachant, d'autres fois ouvertement : ainſi ils cauſent aux hommes de grands maux ; & les remédes que les bons génies procurent, ſont lents à venir. Car le bien va toujours d'un pas réglé, & avec ordre. Dès que vous ſerez perſuadé de la vérité de ce que je dis, vous ſerez bien éloigné de tomber dans cette abſurdité, que les bons génies ſoient auteurs des maux, ou que les mauvais nous procurent des biens.

XL. Une des choſes les plus fâcheuſes que nous ayons à craindre des mauvais génies, c'eſt que quoiqu'ils ſoient cauſe de tous

les malheurs que nous éprouvons dans cette vie, des peſtes, des ſtérilités, des tremblemens de terre, des ſechereſſes, & autres ſemblables fléaux, ils voudroient nous perſuader que ce ſont eux qui nous procurent les biens contraires à ces maux, c'eſt-à-dire, la fertilité. Ils voudroient nous nuire, ſans que nous le ſçuſſions; ils cherchent à nous engager à des priéres, & à des ſacrifices, pour appaiſer les bons génies, comme s'ils étoient fâchés contre nous. Leur intention eſt de nous empêcher d'avoir des opinions ſaines des Dieux, & de nous attirer à eux-mêmes. L'erreur & la confuſion leur plaiſent. Jouant ainſi le perſonnage des autres Dieux, ils profitent de nos extravagances, ayant pour eux le plus grand nombre des hommes, à qui ils inſpirent un amour violent des richeſſes, des honneurs, des plai-

firs, de la vaine gloire, source des diviſions, des guerres, & des malheurs qui affligent la terre : mais ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'ils nous donnent ces mêmes idées des plus grands Dieux, & que dans leurs calomnies ils n'épargnent pas même le meilleur de tous les êtres, qu'ils accuſent d'avoir tout confondu. Ils inſpirent ces opinions, non-ſeulement au peuple, mais auſſi à pluſieurs Philoſophes ; & le peuple voyant ces ſentimens ſoutenus par ceux que l'on met au rang des Sages, ſe confirme par-là davantage dans ſes erreurs.

XLI. La Poëſie a auſſi contribué à corrompre les opinions des hommes. Son ſtyle enchanteur n'a pour but, que de faire croire les choſes les plus impoſſibles : mais il faut croire très-fermement que ce qui eſt bon ne fait point de mal, & que ce qui

eſt

eſt mauvais ne fait point de bien; & comme dit Platon, ainſi que la chaleur ne refroidit pas, & que le froid n'échauffe pas; ce qui eſt juſte ne peut pas faire de tort. Or Dieu eſt par ſa nature ce qu'il y a de plus juſte, autrement il ne ſeroit pas Dieu. Il faut donc ſuppoſer que les bons génies n'ont pas le pouvoir de mal-faire. Une Puiſſance qui ſeroit mal-faiſante par ſa nature, & qui voudroit faire du mal, ſeroit toute différente d'une Puiſſance bien-faiſante. Les contraires ne peuvent pas ſe réunir dans le même ſujet. Les mauvais génies font aux hommes tous les maux qu'ils peuvent: les bons au contraire avertiſſent les hommes des dangers, dont ils ſont menacés par les génies mal-faiſans; & ils donnent ces avis ou par des ſonges, ou par des inſpirations, ou enfin par d'autres moyens. Si quelqu'un avoit le

talent de discerner ces divers avertissemens, il se mettroit facilement en garde contre tous les maux, que les mauvais génies sont capables de nous faire. Les bons génies donnent des avis à tous les hommes; mais tous les hommes ne les entendent pas: comme il n'y a que ceux qui ont appris à lire, qui puissent lire. Toute la magie n'est qu'un effet des opérations des mauvais génies; & ceux qui font du mal aux hommes par des enchantemens, rendent de grands honneurs aux mauvais génies, & sur tout à leur chef.

XLII. Ces esprits ne sont occupés qu'à tromper par toute sorte d'illusions & de prodiges. Les filtres amoureux sont de leur invention: l'intempérance, le désir des richesses, l'ambition viennent d'eux, & principalement l'art de tromper; car le mensonge leur est très-familier. Leur ambition

eſt de paſſer pour Dieux ; & leur chef voudroit qu'on le crût le grand Dieu. Ils prennent plaiſir aux ſacrifices enſanglantés (*a*) : ce qu'il y a en eux de corporel s'en engraiſſe ; car ils vivent de vapeurs & d'exhalaiſons, & ſe fortifient par les fumées du ſang & des chairs.

XLIII. C'eſt pourquoi un homme prudent & ſage ſe gardera bien de faire de ces ſacrifices, qui attireroient ces génies. Il ne cherchera qu'à purifier entiérement ſon ame, qu'ils n'attaqueront point, parce qu'il n'y a aucune ſympathie entre une ame pûre & eux. Nous n'examinons point ſi c'eſt une néceſſité aux Villes de les appaiſer. On y regarde les richeſſes & les choſes extérieures & corporelles, comme de vrais biens, & le contrai-

(*a*) Euſebe Prep. Ev. l. 4. p. 173.

re comme des maux. On y eſt fort peu occupé du ſoin de l'ame. Pour nous, autant qu'il ſera poſſible, n'ayons pas beſoin des faveurs de ces génies, mais faiſons tout ce qui dépendra de nous, pour tâcher de nous rendre ſemblables à Dieu & aux bons génies; & nous y parviendrons, ſi en nous guériſſant des paſſions, nous tournons toutes nos penſées vers les vrais êtres, afin qu'ils nous ſervent continuellement de modele, & que nous évitions de reſſembler aux méchans hommes & aux mauvais génies, en un mot à tout ce qui ſe complaît dans les choſes mortelles & matérielles: de ſorte que, comme l'a dit Théophraſte, nous ne ſacrifierons que ce ſur quoi les Théologiens ſont d'accord, très-perſuadés que moins nous aurons de ſoin de nous dégager de nos paſſions, plus nous dépendrons

des mauvaiſes Puiſſances, & plus il ſera néceſſaire de leur ſacrifier pour les appaiſer. Car comme diſent les Théologiens, c'eſt une néceſſité pour ceux qui ſont dominés par les choſes extérieures, & qui ne maîtriſent pas leurs paſſions, de fléchir les mauvais eſprits; autrement ils ne ceſſeront de les tourmenter.

XLIV. Tout ce que nous venons de dire ne regarde que les ſacrifices. Revenons à ce que nous avons dit au commencement de cet Ouvrage, que quoiqu'on ſacrifie des Animaux, il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe les manger. Nous allons préſentement faire voir, que quand il ſeroit néceſſaire de les offrir en ſacrifice, on devroit cependant s'abſtenir de les manger. Tous les Théologiens conviennent, que l'on ne doit point manger des viandes qui ont ſervi aux ſacrifices offerts pour détourner

les maux : il ne faut avoir recours pour lors qu'aux expiations. Que perſonne, diſent-ils, n'aille ni à la Ville, ni dans ſa propre maiſon, avant qu'il ait purifié ſes habits & ſon corps dans la riviére ou dans la fontaine. Ils ont ordonné à ceux à qui ils ont permis de ſacrifier, de s'abſtenir de ce qui avoit été ſacrifié, de ſe préparer en ſe ſanctifiant par des jeûnes, & ſur tout par l'abſtinence des Animaux ; ce pieux régime étant comme la ſauve-garde de l'innocence, & comme le ſymbole ou le ſceau Divin, qui empêche les mauvais effets des génies que l'on veut appaiſer. Car on n'a rien à craindre d'eux, lorſqu'on n'eſt pas dans les mêmes diſpoſitions ; & lorſque le corps & l'eſprit purifiés, ont la piété pour bouclier.

XLV. Il n'eſt pas juſqu'aux Enchanteurs, qui n'ayent eu re-

cours à ces précautions; ils les ont regardées comme néceſſaires: mais elles ne ſont pas toujours efficaces; car ils ne s'adreſſent aux mauvais génies que pour de vilaines actions. La pureté n'eſt pas faite pour eux; c'eſt la vertu des hommes Divins & des Sages: elle leur ſert de ſauve-garde, & les introduit chez les Dieux. Si les Enchanteurs ſe faiſoient une habitude de la pureté, bientôt ils renonceroient à leur profeſſion, parce qu'ils ceſſeroient de déſirer ce qui les porte à l'impiété. Remplis de paſſions & n'aimant que le déſordre, ils ne s'abſtiennent que pour un tems des nourritures impures, & ils ſont punis de leurs déréglemens, non ſeulement par les mauvais génies qu'ils mettent en mouvement; mais auſſi par cette ſuprême juſtice, qui voit toutes les actions des hommes & pénetre juſqu'à leurs penſées. La

pureté intérieure & extérieure n'eſt donc que pour les hommes Divins, qui travaillent à délivrer leurs ames des paſſions, & qui renoncent aux alimens qui mettent les paſſions en mouvement. Ils ne reſpirent que la ſageſſe, & n'ont ſur Dieu que des idées ſaines: ils ſe ſanctifient par un ſacrifice ſpirituel; & ils s'approchent de Dieu avec un habit blanc & pur, c'eſt-à-dire avec une ame dégagée de paſſions, & avec un corps léger, qui n'eſt point appeſanti par des ſucs étrangers qui ne lui étoient pas deſtinés.

XLVI. Si dans les ſacrifices inſtitués par les hommes en l'honneur des Dieux, la chauſſure que l'on porte doit être pure & ſans tache, ne convient-il pas que notre peau qui eſt notre derniére robbe ſoit pure, & que nous vivions purement dans le Temple de notre Pere, c'eſt-à-dire, dans

ce monde ? S'il ne s'agiſſoit que de la pureté du corps, il n'y auroit peut-être pas ſi grand danger à la négliger : mais tout corps ſenſible recevant quelques écoulemens des génies groſſiers, on aura trop de reſſemblance avec eux, ſi l'on ne ſe met en garde contre l'impureté qu'il y a à craindre de l'uſage de la chair & du ſang.

XLVII. C'eſt pourquoi les Théologiens ont obſervé avec grande attention l'abſtinence de la viande. L'Egyptien nous en a découvert la raiſon, que l'expérience lui avoit appriſe. Lorſque l'ame d'un Animal eſt ſéparée de ſon corps par violence, elle ne s'en éloigne pas, & ſe tient près de lui. Il en eſt de même des ames des hommes qu'une mort violente a fait périr ; elles reſtent près du corps : c'eſt une raiſon qui doit empêcher de ſe donner la mort.

Lors donc qu'on tuë les Animaux, leurs ames ſe plaiſent auprès des corps qu'on les a forcés de quitter, rien ne peut les en éloigner : elles y ſont retenues par ſympathie ; on en a vû pluſieurs qui ſoupiroient près de leurs corps. Les ames de ceux dont les corps ne ſont point en terre, reſtent près de leurs cadavres : c'eſt de celles là que les Magiciens abuſent pour leurs opérations, en les forçant de leur obéïr, lorſqu'ils ſont les maîtres du corps mort, ou même d'une partie. Les Théologiens qui ſont inſtruits de ces myſtéres, & qui ſavent quelle eſt la ſympathie de l'ame des bêtes pour les corps dont elles ont été ſéparées, & avec quel plaiſir elles s'en approchent, ont avec raiſon défendu l'uſage des viandes, afin que nous ne ſoyons pas tourmentés par des ames étrangéres, qui cherchent à ſe réunir à leurs corps, & que

nous ne trouvions point d'obſtacles de la part des mauvais génies en voulant nous aprocher de Dieu.

XLVIII. Une expérience fréquente leur a appris, que dans le corps il y a une vertu ſecrete qui y attire l'ame qui l'a autrefois habité. C'eſt pourquoi ceux qui veulent recevoir les ames des Animaux qui ſavent l'avenir, en mangent les principales parties, comme le cœur des corbeaux, des taupes, des éperviers. L'ame de ces bêtes entre chez eux en même tems qu'ils font uſage de ces nourritures, & leur fait rendre des oracles comme des Divinités.

XLIX. C'eſt donc avec raiſon que le Philoſophe qui eſt en même tems le Prêtre du Dieu ſuprême, s'abſtient dans ſes alimens de tout ce qui a été animé; il ne cherche qu'à s'approcher de Dieu tout ſeul, en prévenant les

persécutions des génies importuns. Il étudie la nature; & en qualité de vrai Philosophe, il s'applique aux signes, & comprend les diverses opérations de la nature. Il est intelligent, modeste, moderé, toujours occupé de son salut; & de même que le Prêtre d'un Dieu particulier s'applique à placer convenablement ses statues, & à se rendre habile dans les mystéres, dans les cérémonies, dans les expiations, en un mot dans tout ce qui a rapport au culte de son Dieu: aussi le Prêtre du Dieu suprême étudie avec attention les expiations, & tout ce qui peut l'unir à Dieu.

L. Si les Prêtres des Dieux subalternes & les devins ordonnent de s'éloigner des tombeaux, d'éviter la fréquentation des méchans, de n'avoir aucun commerce avec les femmes qui ont leurs régles, de ne point se trouver à aucun

ſpectacle indécent ou lugubre ; de ne pas s'expoſer à rien entendre qui puiſſe mettre les paſſions en mouvement, parce que l'on s'apperçoit ſouvent que la préſence des gens impurs trouble le devin, & qu'il y a plus de danger que d'utilité à ſacrifier indiſcrettement ; le Prêtre du Dieu ſuprême, qui eſt le pere de la nature, pourra-t'il ſe réſoudre à devenir lui-même le tombeau des corps morts ? Lorſqu'il ſera rempli d'impuretés, comment cherchera-t'il à s'unir avec le plus parfait de tous les êtres ? C'eſt bien aſſez que pour vivre nous ayons recours aux fruits, quoique ce ſoit proprement recevoir les parties de la mort : mais il n'eſt pas encore tems de nous expliquer ſur ce ſujet ; il faut encore traiter des ſacrifices.

LI. Quelqu'un dira peut-être que nous anéantiſſons une grande

partie de la divination, celle qui se fait par l'inspection des entrailles, si nous nous abstenons de tuer les Animaux : mais celui qui fait cette objection, n'a qu'à tuer les hommes aussi ; car on dit que l'on voit encore mieux l'avenir dans leurs entrailles ; & c'est ainsi que plusieurs Barbares consultent ce qui doit arriver. Mais comme il n'y a que l'injustice & la cupidité qui pourroient nous engager à tuer un de nos semblables, pour apprendre l'avenir, aussi est-il injuste de faire mourir les Animaux par ce motif de curiosité. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner, si ce sont les Dieux ou les Démons qui nous découvrent les signes des évenemens futurs, ou si c'est l'ame de l'Animal séparée de son corps ; qui répond aux questions qu'on lui fait par ses entrailles.

LII. Quant à ceux qui ne sont occupés que des choses extérieu-

res, puiſqu'ils ſe manquent à eux mêmes, permis à eux de ſe laiſſer emporter par l'uſage : mais pour le vrai Philoſophe qui eſt délivré de l'eſclavage des choſes extérieures, nous prétendons avec raiſon qu'il n'importunera pas les démons, & ne recourera ni aux oracles, ni aux entrailles des Animaux. Il ne cherche qu'à ſe détacher des choſes qui font recourir aux devins. Il renonce au mariage : pourquoi iroit-il conſulter un oracle au ſujet d'une femme ? Il ne l'importunera pas non plus ni ſur le commerce, ni ſur ſes domeſtiques, ni ſur ſon avancement, ni ſur les autres vanités humaines. Ce qu'il ſouhaite de ſçavoir, ni aucun devin, ni les entrailles des Animaux ne le lui découvriront pas. Il ſe recueillera en lui même ; c'eſt-là que Dieu réſide : il en recevra des conſeils propres à le conduire à la vie

éternelle ; & tout occupé de ce grand objet, il ne cherchera point à être devin, mais il se proposera d'être l'ami du grand Dieu.

LIII. S'il se trouve réduit dans quelque extrémité fâcheuse, les bons génies accoureront à son secours & lui découvriront l'avenir, soit par des rêves, soit par des préssentimens; ils lui apprendront ce qu'il doit éviter. Il faut seulement qu'il s'éloigne de ce qui est mauvais, qu'il connoisse ce qu'il y a de meilleur dans la nature. Mais la méchanceté des hommes & l'ignorance dans laquelle ils sont des choses divines, les portent à mépriser ce qu'ils ignorent, & à en mal parler ; d'autant plus que ce n'est point par des voix sensibles, que ces natures s'expriment. Comme elles sont spirituelles, ce n'est que par l'esprit qu'elles se communiquent à ceux qui les respectent. Quoique l'on

sacrifie

ſacrifie des Animaux pour connoître l'avenir, il ne s'enſuit pas qu'il faille les manger : comme ce n'eſt pas une conſéquence qu'il ſoit permis de manger de la chair, parce que l'on en ſacrifie aux Dieux & aux démons. Car les hiſtoires rapportées par Théophraſte & par pluſieurs autres font mention d'hommes ſacrifiés ; il n'eſt cependant pas permis de manger les hommes.

LIV. Les Hiſtoires ſont remplies de ces faits : nous en rapporterons quelques uns, qui ſuffiſent pour prouver ce que nous avons avancé. On ſacrifioit à Rhodes un homme à Saturne le 6 du mois Metagectmon (a), & cette coutume après avoir ſubſiſté long-tems, fut enfin changée. On conſervoit en priſon juſqu'à la fête de Saturne un de ceux qui avoient été condamnés à mort ; & le jour de

(a) Il répond au mois de Juillet.

la fête on menoit cet homme hors des Portes vis-à-vis l'Hôtel du bon Conseil, & après lui avoir fait boire du vin, on l'égorgeoit. Dans (*a*) Salamine qu'on nommoit autrefois Coronis, pendant le mois appellé par les Cypriens Aphrodisium, on sacrifioit un homme à Agraule fille de Cécrops & de la Nymphe Agraulis. Cette coutume dura jusqu'au tems de Diomede, où elle fut changée. On sacrifia un homme à Diomede. Le temple de Minerve, d'Agraule & de Diomede étoit enfermé par une même muraille. Celui qui devoit être sacrifié étoit mené par de jeunes gens: il faisoit trois tours autour de l'Hôtel en courant; le Prêtre ensuite le frappoit d'un coup de lance dans l'estomac, & le brûloit après cela tout entier sur un Bucher.

(*a*) Eusebe Prep. Evang. l. 4. p. 155.

LV. Ce ſacrifice fut aboli par Diphile Roi de Cypre vers le tems de Seleucus le Théologien: il changea cet uſage en celui de ſacrifier un bœuf; & le démon agréa ce bœuf à la place de l'homme. Amoſis ſupprima le ſacrifice des hommes à Héliopole d'Egypte, comme le témoigne Manethon dans ſon livre de l'Antiquité & de la Piété. On les ſacrifioit à Junon: on les examinoit pour ſçavoir s'ils étoient ſans imperfection, de même qu'on auroit fait un Veau, & on les ſcelloit. On en immoloit trois. Amoſis ordonna qu'on leur ſubſtitueroit trois figures d'hommes faites de cire. Dans l'Iſle de Chio & à Ténédos on ſacrifioit un homme à Bacchus le cruel, & on le mettoit en piéces, comme le dit Evelpis de Caryſte. Apollodore rapporte auſſi, que les Lacédémoniens ſacrifioient un homme au Dieu Mars.

LVI. Les Phéniciens dans les grandes calamités soit de guerre, soit de sécheresse, soit de famine, sacrifioient ce qu'ils avoient de plus cher à Saturne; & ce sacrifice se faisoit en conséquence d'une déliberation publique. L'Histoire Phénicienne est pleine de ces sacrifices. Sanchoniathon l'a écrite en langue Phénicienne, & Philon de Biblos l'a traduite en Grec en huit Livres. Istre dans le recueil qu'il a fait des sacrifices de Crete rapporte, qu'autrefois les Curetes sacrifioient des enfans à Saturne. Pallas qui de tous les Auteurs est celui qui a le mieux écrit sur les mystéres de Mythra, prétend que les sacrifices humains ont été presque abolis par tout sous l'Empire d'Adrien. On sacrifioit autrefois à Laodicée de Syrie une vierge à Pallas: présentement on lui sacrifie une biche. Les Carthaginois

qui habitent l'Afrique ſacrifioient auſſi des hoſties humaines : ce fut Iphicrate qui les abolit. Les Dumatiens, peuples de l'Arabie, ſacrifioient tous les ans un enfant, & l'enterroient ſous l'Autel qui leur ſervoit de repréſentation de la Divinité. Philarque rapporte que tous les Grecs, avant que d'aller à la guerre, ſacrifioient des hommes. Je ne dis rien ni des Thraces, ni des Scithes, ni comment les Athéniens ont fait mourir la fille d'Erichthée & de Praxithée. Qui ne ſçait que préſentement à Rome même, à la fête de Jupiter Latialis, on immole un homme? Ce n'eſt pas à dire pour cela que l'on puiſſe manger de la chair humaine. Quoique dans quelques néceſſités l'on ſe ſoit crû obligé de ſacrifier des hommes, & que quelques aſſiegés preſſés par une extrême famine ayent crû pouvoir manger des hommes, ils n'en ont pas

moins été regardés comme exécrables, & leur conduite a été traitée d'impie.

LVII. Après la première guerre des Romains en Sicile contre les Carthaginois, les Phéniciens qui étoient à la solde de ceux-ci, s'étant révoltés, & voulant engager les Africains dans leur rebellion, Amilcar surnommé Barcas leur fit la guerre, & les réduisit à une si grande famine, qu'ils mangerent d'abord ceux qui avoient été tués en combattant, & lorsqu'ils les eurent mangés tous, ils mangerent ensuite leurs prisonniers, & enfin leurs domestiques. Ils finirent par se manger les uns les autres, après avoir tiré sur qui le sort tomberoit. Amilcar ayant pris ceux qui restoient à discrétion, les fit fouler aux pieds par ses éléphans, comme si ç'eût été une impiété de laisser ces misérables en société

avec les autres hommes. Il ne voulut jamais malgré cet exemple ſe ſoumettre à l'uſage de manger les hommes ; ni Annibal ſon fils à qui quelqu'un donna le conſeil d'accoutumer ſon armée qui étoit en Italie à cette nourriture, afin qu'elle ne manquât jamais de vivres. Ce ſont les guerres & les famines qui ont introduit l'uſage de la viande ; il ne falloit donc pas s'accoutumer à cette nourriture par le ſeul motif du plaiſir, comme il ne conviendroit pas de manger des hommes par cette raiſon. Et par ce qu'on ſacrifie des Animaux à quelques Puiſſances, il n'eſt pas pour cela permis d'en manger. Ceux qui ſacrifioient des hommes, ne croyoient pas pour cela être en droit de s'en ſervir pour alimens. Il eſt donc démontré par ce que nous venons de dire, que de l'uſage de ſacrifier les Animaux, la

permission de les manger ne s'enfuit pas.

LVIII. C'est une chose avérée chez les Théologiens, que l'on offroit des sacrifices ensanglantés, non aux Dieux, mais aux démons ; & ceux qui les offroient connoissoient la nature de ces Puissances. Il y a des génies malfaisans ; il y en a de bien-faisans, qui ne nous tourmentent point, lorsque nous leur donnons les prémices seulement des choses que nous mangeons, & dont nous nourrissons ou notre corps, ou notre ame: voilà ce qui n'étoit pas ignoré de ces Théologiens. Mais il est tems de finir ce Livre, après avoir ajoûté quelque chose pour faire voir que plusieurs ont eû de saines idées de la Divinité : quelques Poëtes raisonnables se sont expliqués ainsi :

Qui est l'homme assez fol, assez imbécille, ou assez crédule, pour s'imaginer

s'imaginer que les Dieux prennent plaiſir à des os ſans chair, à la bile cuite dont à peine les chiens qui ont faim veulent manger, & qu'ils reçoivent ces mets comme un préſent ? Un autre Poëte a dit : je n'offrirai que des gâteaux & de l'encens ; car je ſacrifie aux Dieux, & non à mes amis.

LIX. Quand Apollon nous ordonne de ſacrifier ſuivant l'uſage du pays, c'eſt à-dire conformément à l'uſage de nos peres ; il nous rappelle aux anciennes coutumes. Or nous avons prouvé, que dans les anciens tems on n'offroit aux Dieux que des gâteaux & des fruits (*a*).

LX. Ceux qui les premiers ont fait de grandes dépenſes en

(*a*) On omet ici quelques étymologies Grecques, qui outre qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de traduction, ne ſont rien à ce que l'Auteur veut prouver.

ſacrifices, ne ſavoient pas quel eſſain de maux ils introduiſoient dans le monde, la ſuperſtition, le luxe, l'opinion que l'on pouvoit corrompre les Dieux, & s'aſſûrer l'impunité du crime par les ſacrifices. C'eſt dans cette vûe que quelques-uns ont ſacrifié trois victimes avec des cornes dorées, d'autres des hécatombes. Olympias mere d'Alexandre ſacrifia cinq mille victimes en une ſeule fois; c'eſt ainſi que l'on fait ſervir la magnificence à la ſuperſtition. Lorſqu'un jeune homme s'eſt perſuadé que les Dieux aiment la dépenſe des ſacrifices, & ſe réjouiſſent, ainſi qu'on le dit, aux repas des bœufs & des autres Animaux, comment pourra t'il garder de la moderation? Et lorſqu'il s'imaginera que la multitude des victimes eſt agréable aux Dieux, il aura moins de répugnance à commettre des injuſtices,

parce qu'il croira pouvoir racheter ſes péchés par des ſacrifices. Mais s'il ſe perſuade que les Dieux n'en ont pas beſoin, qu'ils ne regardent qu'aux diſpoſitions de ceux qui approchent d'eux, & que l'Hoſtie qui leur eſt la plus agréable, eſt d'avoir des idées exactes de leur nature & de leurs opérations, il travaillera à devenir ſage, ſaint & juſte.

LXI. Les meilleures prémices que l'on puiſſe offrir aux Dieux, ce ſont un eſprit pur & une ame dégagée de paſſions. Si on leur offre quelque autre choſe, il faut que ce ſoit avec recuëillement & zéle. Le motif qui nous fait honorer les Dieux doit être le même, que celui qui nous porte à reſpecter les gens de bien, à leur céder la premiére place, à nous lever lorſque nous les voyons, à leur parler avec égard. Ce n'eſt pas comme s'il s'agiſſoit

de payer un impôt. Car on ne doit pas dire aux Dieux : (*a*) » Si vous » vous ressouvenez de mes bien-» faits, Philinus, & que vous » m'aimiez, j'en suis content; c'é-» toit là mon intention » Dieu n'est pas content de ces dispositions. C'est ce qui a fait assûrer à Platon, qu'un homme de bien doit toujours sacrifier aux Dieux, & continuellement s'approcher d'eux par des priéres, par des offrandes, par des sacrifices, en un mot par tout le culte que l'on doit à la Divinité. Quant au méchant, le tems qu'il employe à honorer les Dieux, est un tems perdu. L'homme de bien sçait ce qu'il faut employer en sacrifices, en offrandes, en prémices, & ce dont il faut s'abstenir : mais le vicieux qui ne consulte que son humeur, honore les Dieux sui-

(*a*) Vers d'un Ancien.

vant ſes caprices ; ſon culte approche plus de l'impiété que de la piété. C'eſt pourquoi Platon croit, que le Philoſophe ne doit point ſuivre les mauvais uſages, parce que cela n'eſt ni agréable aux Dieux, ni utile aux hommes; qu'il doit chercher à en ſubſtituer de meilleurs ; que s'il ne peut pas y réuſſir, il faut du moins qu'il ne prenne aucune part à ce qui eſt mauvais ; & que lorſqu'il eſt dans le bon chemin, il doit toujours continuer ſa route, ſans craindre les dangers ni les mauvais diſcours. Il ſeroit effectivement honteux, que tandis que les Syriens s'abſtiennent de poiſſons, les Hébreux de cochons, un grand nombre de Phéniciens & d'Egyptiens de vaches, & que ces peuples ont été ſi attachés à ces uſages, qu'en vain pluſieurs Rois ont tenté de les faire changer, & qu'ils ont mieux aimé ſouffrir la mort

que de violer leurs Loix ; nous transgressions les Loix de la nature, les préceptes Divins, par la crainte des hommes & de leurs mauvais propos. Certes l'assemblée des Dieux & des hommes Divins auroit sujet de nous regarder avec mépris, s'ils voyoient que nous qui ne sommes continuellement occupés qu'à mourir aux choses extérieures, soyons devenus les esclaves des vaines opinions, & que nous appréhendions les dangers qu'il y a à ne nous y pas conformer.

# TRAITE DE PORPHYRE.

## LIVRE TROISIE'ME.

I. NOUS avons démontré dans les deux premiers Livres, que l'uſage de la viande eſt contraire à la tempérance, à la frugalité & à la piété, qui nous conduiſent à la vie contemplative. La perfection de la juſtice eſt renfermée dans la piété envers les Dieux; & l'abſtinence des viandes contribuant beaucoup à la piété, il n'y a pas

ſujet de craindre, que tant que nous conſerverons la piété à l'égard des Dieux, nous violions la juſtice que nous devons aux hommes. Socrate diſoit un jour à ceux qui diſputoient ſi le plaiſir devoit être la fin de l'homme, que quand tous les cochons & les boucs en conviendroient, il n'avoueroit jamais, tant qu'il auroit l'uſage de ſon eſprit, que la vraie félicité conſiſtât dans les plaiſirs des ſens. Pour nous, quand tous les loups & tous les vautours du monde approuveroient l'uſage de la viande, nous ne conviendrions pas que ce fût une choſe juſte; parce que l'homme ne doit point faire de mal, & doit s'abſtenir de ſe procurer du plaiſir par tout ce qui peut faire tort aux autres. Mais puiſque nous en ſommes ſur la juſtice, que nos adverſaires prétendent ne nous obliger qu'à l'égard de nos

ſemblables, & nullement à l'égard des Animaux, nous allons faire voir que les Pythagoriciens ont raiſon, de ſoutenir que toute ame qui eſt capable de ſentiment & ſuſceptible de mémoire, eſt en même tems raiſonnable : ceci étant une fois démontré, il ſuit que les loix de la juſtice nous obligent à l'égard de tous les Animaux. Nous n'expoſerons qu'en abrégé ce qui a été dit à ce ſujet par les Anciens.

II. Il y a deux ſortes de raiſons ſelon les Stoïciens, l'une intérieure & l'autre extérieure. Celle-ci ſe communique au dehors. Il y en a une droite ; il y en a une défectueuſe. Il faut examiner de laquelle les Animaux ſont privés. Eſt-ce de la droite raiſon ? Eſt-ce de la raiſon en général ? Eſt-ce de la raiſon intérieure ? Eſt-ce de la raiſon extérieure ? Il ſemble qu'on veuille leur ôter

non seulement l'usage de la droite raison, mais aussi quelque raison que ce soit, parce qu'autrement ils ressembleroient aux hommes, chez lesquels à peine y a-t-il un Sage ou deux, sur qui la raison domine toujours. Les autres sont vicieux, quoiqu'ils ayent la raison en partage. Mais les hommes portant l'amour propre trop loin, ont décidé que les Animaux étoient privés de toute raison. S'il faut cependant dire la vérité, non seulement tous les Animaux ont de la raison; mais aussi il y en a quelques-uns qui la portent jusqu'au plus haut degré de perfection.

III. Puisqu'il y a deux raisons, l'une qu'on montre au dehors, & l'autre intérieure, commençons à parler de celle qui se fait connoître par les sons. C'est la voix qui s'exprime par l'organe de la langue, qui fait connoître

ce qui ſe paſſe au dedans de nous & les paſſions de notre ame. C'eſt de quoi tout le monde ſera obligé de convenir. Peut-on dire que cette voix manque aux Animaux ? N'expriment-ils point ce qu'ils ſentent ; & ne penſent-ils point avant que de s'expliquer ? Car j'entends par la penſée ce qui ſe paſſe intérieurement dans l'ame, avant qu'on l'exprime par la voix. De quelque façon enſuite que l'on parle, ſoit comme les Barbares, ſoit comme les Grecs, ſoit comme les chiens, ſoit comme les bœufs, c'eſt la raiſon qui s'exprime ; & les Animaux en ſont capables. Les hommes converſent entr'eux ſuivant les régles qu'ils ont établies ; & les Animaux ne conſultent dans leur façon de s'exprimer, que les loix qu'ils ont reçues de Dieu & de la Nature. Si nous ne les entendons pas, cela ne prouve rien. Car les Grecs

n'entendent point le langage des Indiens; & ceux qui ſont élevés dans l'Attique, ne comprennent rien à la Langue des Scithes, des Thraces, & des Syriens. C'eſt la même choſe pour eux que le cri des grues. Cependant ils écrivent & articulent leur Langue, comme nous écrivons, & comme nous articulons la nôtre; & nous ne pouvons ni articuler, ni lire la Langue des Syriens & des Perſes non plus que celle des Animaux. Nous entendons ſeulement du bruit & des ſons, ſans rien comprendre. Lorſque les Scithes parlent entr'eux, il nous ſemble qu'ils ne font que gaſouiller, tantôt hauſſant, tantôt baiſſant la voix; c'eſt un langage abſolument inintelligible pour nous. Cependant ils s'entendent auſſi bien entr'eux, que nous nous entendons nous-mêmes. Il en eſt de même des Animaux. Chaque eſ-

pèce entend le langage de la ſienne; & ce langage ne nous paroît qu'un ſimple ſon qui ne ſignifie rien, que parce qu'il ne s'eſt encore trouvé aucun homme, qui ait pû nous apprendre la Langue des Animaux, & nous ſervir d'interprête. Cependant s'il en faut croire les Anciens, & quelques-uns de ceux qui ont vêcu du tems de nos peres & même du nôtre, il y a eu des gens qui ont entendu & compris le langage des Animaux. On compte parmi les Anciens Melampe & Tireſias avec quelques autres, & parmi les Modernes Apollonius de Tyanes. On aſſûre de ce dernier qu'étant avec ſes amis, & entendant une hirondelle qui gaſouilloit, il dit qu'elle avertiſſoit ſes compagnes qu'un âne chargé de bled étoit tombé près de la ville, & que le bled étoit répandu par terre. Un de nos amis nous a raconté, qu'il avoit

eu un jeune domeſtique qui entendoit le langage des oiſeaux. Il aſſûroit qu'il étoit prophéte, & qu'il annonçoit ce qui étoit près d'arriver ; que cette faculté lui avoit été ôtée par ſa mere, qui appréhendant que l'on n'envoyât ce jeune homme à l'Empereur en préſent, avoit uriné dans ſon oreille loſqu'il étoit endormi.

IV. Mais laiſſons ces faits à part, à cauſe de l'incrédulité qui n'eſt que trop naturelle. Perſonne, je crois, n'ignore qu'il y a pluſieurs nations, qui ont encore une grande facilité pour entendre la voix de quelques Animaux. Les Arabes entendent le langage des Corbeaux, les Tyrrhéniens celui des aigles ; & peut-être que tous tant que nous ſommes d'hommes, nous entendrions tout ce que diſent les Animaux, ſi un dragon léchoit nos oreilles. La variété & la différence de leurs ſons prouvent

aſſez qu'ils ſignifient quelque choſe. Ils s'expriment différemment, lorſqu'ils ont peur, lorſqu'ils s'appellent, lorſqu'ils avertiſſent leurs petits de venir manger, lorſqu'ils ſe careſſent, ou lorſqu'ils ſe défient au combat; & cette différence eſt ſi difficile à obſerver à cauſe de la multitude des diverſes inflexions, que ceux même qui ont paſſé leur vie à les étudier, y ſont fort embarraſſés. Les Augures qui examinent le croaſſement de la corneille & du corbeau, en ont bien remarqué un très-grand nombre de différens; mais ils n'ont pas pû les obſerver tous, parce que cela n'eſt pas poſſible aux hommes. Quand les Animaux parlent entr'eux, les ſons dont ils ſe ſervent ſont très-ſignificatifs, quoique nous ne les entendions pas. Mais s'ils paroiſſent nous imiter, apprendre la langue Grecque, & entendre ceux qui les gouvernent, qui eſt celui

qui peut avoir assez peu de bonne foi pour nier qu'ils soient raisonbles, parce qu'il ne les entend pas ? Les corbeaux, les piés, les bouvreuils, les perroquets imitent le langage des hommes, se souviennent de ce qu'ils ont entendu, & apprennent ce qu'on leur dit. Ils obéissent à leurs maîtres. Plusieurs d'entr'eux ont découvert le mal qui s'étoit fait dans la maison où on les élevoit. L'hyéne des Indes, appellée par les gens du pays Crocotale, imite si parfaitement la voix humaine, sans avoir été instruite, que lorsqu'elle approche des maisons, elle appelle ceux qu'elle croit pouvoir aisément enlever, en contrefaisant la voix de leurs amis, à qui elle sait bien qu'ils obéiront ; & quoique les Indiens soient instruits de cette ruse, ils sont cependant souvent attrapés par la ressemblance de la voix. Ils sortent de chez

eux

eux, & périſſent ainſi. S'il y a des Animaux qui ne peuvent ni imiter notre langage, ni l'apprendre, cela ne prouve rien ; n'y-a-t-il pas des hommes qui ne peuvent ni imiter, ni apprendre, je ne dis pas les cris des Animaux, mais même les cinq différentes dialectes ? Il y a des Animaux qui ne parlent pas ; mais peut-être eſt-ce pour n'avoir point été inſtruits, ou pour n'avoir pas les organes de la voix ? Nous-mêmes étant près de Carthage, nous avons nourri une perdrix qui avoit volé droit à nous. Elle a été long-tems chez nous ; & elle étoit devenue ſi familiére qu'elle nous carreſſoit, badinoit avec nous, & répondoit à notre voix, autrement que les perdrix ne s'appellent entr'elles.

V. On rapporte que parmi les Animaux qui ſont ſans voix, il y en a d'auſſi obéiſſans à leurs maî-

tres, qu'aucun domeſtique pourroit l'être. Tel étoit le poiſſon de Craſſus, appellé par les Romains Murene. Il étoit ſi familier avec ſon maître, & ſon maître l'aimoit à un tel point, que lui qui avoit ſupporté avec conſtance la mort de trois de ſes enfans, pleura ſa Murene, lorſqu'elle mourut. On prétend qu'il y a des anguilles dans l'Aréthuſe, & des Coracins dans le Méandre, qui obéiſſent à la voix de ceux qui les appellent. On voit par-là, que les Animaux qui ne font point uſage de leur langue pour exprimer ce qu'ils penſent, ſont cependant affectés des mêmes ſentimens que ceux qui parlent. Ce ſeroit donc une choſe fort déraiſonnable de dire, qu'il n'y a de la raiſon que dans le diſcours de l'homme, parce que nous le comprenons; & qu'il n'y en a point dans le langage des Animaux,

parce qu'il nous eſt inintelligible. C'eſt comme ſi les corbeaux ſoutenoient, que leur croaſſement eſt le ſeul langage raiſonnable, & que nous ſommes ſans raiſon, parce qu'ils n'entendent pas ce que nous diſons ; ou comme ſi les habitans de l'Attique prétendoient qu'il n'y a de Langue que la leur, & que tous ceux qui ne la parlent point, ſont privés de raiſon. Cependant un habitant de l'Attique entendroit plûtôt le croaſſement du corbeau, que la Langue des Syriens ou des Perſes. Ce ſeroit donc une abſurdité de décider, qu'une telle eſpéce eſt raiſonnable ou non, parce qu'on entend ce qu'elle dit, ou qu'on ne l'entend point, ou parce qu'elle parle, ou parce qu'elle garde le ſilence. On pourroit par la même raiſon aſſûrer, que l'Etre ſuprême & les autres Dieux ſont dépourvûs de raiſon,

puiſqu'ils ne parlent point ; mais les Dieux même en ſe taiſant, indiquent ce qu'ils penſent. Les oiſeaux les entendent plûtôt que les hommes ; & après les avoir entendus, ils rendent aux hommes les volontés des Dieux, autant qu'ils le peuvent : car ce ſont les oiſeaux qui ſervent d'interprêtes aux Dieux. L'aigle l'eſt de Jupiter, l'épervier & le corbeau le ſont d'Apollon, la cicogne l'eſt de Junon, l'aigrette & la chouette le ſont de Minerve, la grue l'eſt de Cérès ; d'autres oiſeaux le ſont des autres Dieux. Ceux parmi nous qui étudient les Animaux & qui les nourriſſent, entendent leur langage. Le Chaſſeur comprend à l'aboyement du chien, s'il cherche le liévre, s'il l'a trouvé ; ſi après l'avoir trouvé, il le pourſuit ; s'il l'a pris & s'il s'eſt échappé. Ceux qui conduiſent les vaches, ſavent quand

elles ont faim, quand elles ont ſoif, quand elles ſont fatiguées, quand elles ſont en colére, quand elles cherchent leur veau : le lion par ſon rugiſſement fait entendre qu'il menace ; le loup par ſon hurlement nous indique qu'il eſt malade, & le berger connoît au bélement de la brebis ce qui lui manque.

VI. Ces Animaux entendent auſſi la voix des hommes, ſoit qu'ils ſoient en colére, ſoit qu'ils les carreſſent, ſoit qu'ils les appellent, ſoit qu'ils les chaſſent ; en un mot ils obéiſſent à tout ce qu'on leur ordonne, ce qui leur ſeroit impoſſible, s'ils ne reſſembloient pas à l'homme par l'intelligence. La muſique adoucit certains Animaux, & de ſauvages les rend doux : tels ſont les cerfs, les taureaux & pluſieurs autres. Ceux même qui prétendent que les Animaux n'ont point de

raiſon, conviennent que les chiens ſuivent les régles de la Dialectique, & font dans quelques occaſions des Syllogiſmes. Lorſqu'ils pourſuivent une bête, & qu'ils ſont arrivés à un carrefour qui ſe termine à trois chemins, ils raiſonnent ainſi : Elle n'a pû paſſer que par l'une de ces trois routes : or elle n'a paſſé ni par celle-là, ni par celle-ci ; donc c'eſt par cette troiſiéme-ci qu'il faut la pourſuivre. On répondra ſans doute, que c'eſt par un inſtinct naturel que les Animaux agiſſent ainſi, puiſqu'ils n'ont point été inſtruits. Mais ne recevons-nous pas de la nature notre raiſon ? Et, s'il faut croire Ariſtote, il y a des Animaux qui apprennent à leurs petits à faire pluſieurs choſes, & même à former leur voix ; tel eſt le roſſignol. Il ajoute que pluſieurs Animaux apprennent diverſes choſes les uns des autres

& des hommes : ce qui eſt confirmé par tous les écuyers, par tous les palfreniers, par les cochers, par les chaſſeurs, par ceux qui ont ſoin des éléphans, des bœufs, des bêtes ſauvages & des oiſeaux. Tout homme raiſonnable conviendra, que ces faits prouvent que les Animaux ont de l'intelligence. L'inſenſé & l'ignorant le nieront, parce que la gourmandiſe les empêche de raiſonner. Il ne faut point être étonné de voir tenir de mauvais diſcours à cette eſpéce d'hommes, lorſqu'on les voit mettre en piéces les Animaux avec la même inſenſibilité que ſi c'étoient des pierres. Mais Ariſtote, Platon, Empédocle, Pythagore, Démocrite, & tous ceux qui ont recherché la vérité, ont reconnu que les Animaux avoient de la raiſon.

VII. Il faut préſentement faire voir, que les Animaux ont la raiſon

intérieure. Elle différe de la nôtre, ſuivant Ariſtote, non point par ſa nature, mais ſeulement du plus au moins : de même que, ſelon pluſieurs, la nôtre différe de celle des Dieux, ſeulement en ce que celle des Dieux eſt plus parfaite. Tout le monde convient que les Animaux ont les ſens, les organes & le corps à peu près ſemblables à nous. Ils nous reſſemblent non ſeulement par les paſſions, par les mouvemens de l'ame, mais auſſi par les maladies extraordinaires. Aucun homme ſenſé n'oſera dire, qu'ils ſont privés de raiſon à cauſe de l'inégalité de leurs divers tempéramens, puiſque chez les hommes même on remarque tant de différence dans les familles & dans les nations, & que cette différence ne détruit pas la raiſon. L'âne eſt ſujet au cathare, ainſi que l'homme, & meurt de même, lorſque

lorſque ce mal tombe ſur les poulmons. Le cheval de même que l'homme crache ſes poulmons & devient étique : il eſt ſujet au torticolis, à la goutte, à la fiévre à la rage ; & l'on dit que pour lors il baiſſe les yeux vers la terre. Lorſqu'une jument eſt pleine, ſi elle ſent l'odeur d'une lampe qui s'éteint, elle avorte de même qu'une femme. Le bœuf & le chameau ont la fiévre ; & entrent en fureur. La corneille eſt ſujette à la galle & à la lépre, de même que le chien : celui-ci a la goutte, & devient enragé. Le cochon s'enrhume. Le chien eſt encore plus ſujet au rhume : le rhume même des hommes a tiré ſon nom Grec (*a*) du chien. Nous connoiſſons les maladies de ces animaux, parce qu'ils vivent avec nous : nous ignorons celles

(*a*) Κυνάγχη.

des autres, parce qu'ils ne nous ſont pas familiers. Les animaux que l'on coupe, perdent leurs forces. Les chapons ne chantent plus : leur voix reſſemble à celle de la poule. Il en eſt de même des Eunuques, dont la voix reſſemble à celle des femmes. Il n'eſt pas poſſible de diſtinguer le mugiſſement & les cornes d'un bœuf coupé, d'avec ceux d'une vache. Les cerfs coupés ne jettent plus leurs bois ; ils les gardent toujours, comme les Eunuques conſervent leur poil. Si on coupe un cerf avant qu'il ait ſon bois, il ne lui en vient point : de même que ſi l'on fait Eunuque quelqu'un avant qu'il ait de la barbe, il ne lui en croît point. On voit par-là que les corps de preſque tous les animaux ſont diſpoſés comme les nôtres.

VIII. Voyons après cela s'ils ne nous reſſemblent pas quant aux

paſſions de l'ame. Parlons d'abord des ſens. Les animaux les partagent avec l'homme ; car ce n'eſt pas lui ſeul qui goute les ſaveurs, qui voit les couleurs, qui ſent les odeurs, qui entend le bruit, qui eſt ſenſible au chaud, au froid & à ce qui eſt l'objet de l'attouchement. Les animaux ont ces mêmes ſenſations ; & s'ils les ont, quoiqu'ils ne ſoient pas hommes, pourquoi leur ôteroit-on la raiſon, parce qu'ils ne ſont pas hommes ? On pourroit dire de même que les Dieux ne ſont pas raiſonnables, puiſqu'ils ne ſont pas hommes. On pourroit nous dépouiller nous-mêmes de la raiſon, puiſque les Dieux ſont raiſonnables, & que nous ne ſommes pas Dieux. Les animaux ont les ſens bien plus parfaits que les hommes. Je ne veux point parler de Lyncée. Il n'eſt (*a*) ſi fameux que

(*a*) Lyncée étoit un Argonaute, qui avoit

dans la fable. Y a-t-il un homme qui ait la vûe auſſi bonne que le dragon? D'où vient que les Poëtes ont employé ſon nom, pour exprimer l'action de voir. Quelque élevée dans les airs que ſoit une aigle, le liévre ne peut pas échapper à ſa vûe. Qui a l'ouïe auſſi fine que les grues, qui entendent d'auſſi loin qu'aucun homme peut appercevoir ? Preſque tous les Animaux ont l'odorat beaucoup plus excellent que nous ; de ſorte qu'ils ſentent ce qui nous échappe, & connoiſſent chaque choſe à la piſte : auſſi les hommes ſe laiſſent-ils conduire par les chiens,

---

la vûe ſi excellente, qu'elle pénétroit les choſes les plus ſolides. Ce Lyncée a quelquefois été confondu par les Traducteurs avec le Linx. Dalechamp s'y eſt trompé dans ſa verſion d'Athénée, & Fougerolles dans celle de Porphyre : voyez les obſervations de Menage ſur le ſecond Livre de Malherbe, p. 128.

lorſqu'ils vont à la chaſſe du ſanglier & du cerf. Les animaux ſentent bien plûtôt que nous les influences de l'air. La connoiſſance qu'ils en ont, contribue à nous découvrir le tems qu'il fera dans la ſuite. Les plus habiles Médecins ne diſtinguent pas auſſi exactement les ſaveurs, ne ſavent ni ce qui eſt nuiſible, ni ce qui eſt ſain, ni ce qui peut ſervir de contre-poiſon, auſſi bien que les animaux. Ariſtote prétend que ceux d'entr'eux qui ont les ſens les plus parfaits, ſont ceux qui ont le plus d'eſprit. La différence des corps peut les rendre à la vérité plus ou moins ſenſibles, plus ou moins vifs : mais elle ne peut point changer l'eſſence de l'ame ; & comme dans les mêmes eſpéces il y a des corps plus ſains les uns que les autres, des maladies fort différentes, & des diſpoſitions fort oppoſées :

auſſi il y a de bonnes & de mauvaiſes ames, & il y a divers dégrés de bonté & de méchanceté. Socrate, Ariſtote & Platon n'ont pas été également bons. Cette égalité de bonté ne ſe trouve pas même dans ceux qui ont les mêmes ſentimens. Si nous avons plus d'intelligence que les animaux, ce n'eſt pas une raiſon pour ſoutenir qu'ils n'en ont point: comme on auroit tort de dire que les perdrix ne vôlent pas, parce que les éperviers vôlent mieux qu'elles, ou que ceux-ci ne ſavent pas vôler, parce qu'il y en a une eſpéce qui vôle beaucoup mieux que toutes les autres. Il faut bien convenir que l'ame dépend des diſpoſitions du corps; cependant il ne change point ſa nature: elle agira différemment, ſelon les diverſes organiſations du corps dans lequel elle ſe trouve; & avec un corps dif-

férent du nôtre, elle fera des choſes que nous ne pourrions pas faire : mais ſa nature ne changera point pour cela.

IX. Non ſeulement les animaux raiſonnent ; il faut faire voir auſſi qu'ils ont de la prudence. Premiérement ils ſavent ce qu'il y a de foible en eux, & ce qu'il y a de fort. Ils précautionnent leurs parties foibles, & ſe ſervent des fortes. La panthére attaque ou ſe défend avec ſes dents, le lion avec ſes dents & ſes ongles, le cheval avec ſon pied, le bœuf avec ſes cornes, le coq avec ſon éperon, le ſcorpion avec ſon éguillon, les ſerpens d'Egypte avec leur crachat, d'où le nom leur en eſt reſté ; ils aveuglent en crachant, ceux qui les attaquent. Les autres animaux ont recours à d'autres défenſes pour leur conſervation. Il y en a qui ſe tiennent éloignés des

hommes, & ce ſont ceux qui ſont forts : ceux qui ſont foibles, s'éloignent des bêtes féroces, & s'approchent des hommes ; les uns plus loin, comme les moineaux & les hirondelles qui font leurs nids dans les toits ; d'autres ſont plus privés, comme les chiens : il y en a qui changent de demeure ſuivant les ſaiſons ; enfin chacun d'eux connoît ce qui lui eſt avantageux. On peut remarquer les mêmes raiſonnemens dans les poiſſons & dans les oiſeaux ; ce qui a été en grande partie recueilli dans les livres, que les Anciens ont écrits ſur la prudence des animaux, parmi leſquels Ariſtote qui a traité cette queſtion avec beaucoup d'exactitude, aſſûre que tous les animaux ſe conſtruiſent une demeure, où ils vivent en ſûreté.

X. Ceux qui diſent que les animaux font toutes ces choſes naturellement, ne prennent pas gar-

de qu'ils conviennent par-là qu'ils ſont naturellement raiſonnables, ou que la raiſon n'eſt pas naturellement en nous, & n'eſt ſuſceptible d'augmentation que ſuivant que la nature nous a formés. La Divinité eſt raiſonnable, ſans avoir appris à le devenir. Il n'y a point eu de tems où elle ait été ſans raiſon. Elle a été raiſonnable dès ſon éxiſtence; & l'on ne peut pas dire qu'elle ne ſoit pas raiſonnable, parce qu'elle n'a pas appris à l'être. La Nature a enſeigné pluſieurs choſes aux animaux & aux hommes. L'inſtruction leur en a appris d'autres. Les animaux apprennent pluſieurs choſes les uns des autres. Ils en apprennent auſſi quelques-unes des hommes, comme nous l'avons dit. Ils ont de la mémoire, qui eſt la choſe la plus eſſentielle pour perfectionner le raiſonnement & la prudence. On trouve chez

eux de la méchanceté & de l'envie, quoiqu'en moindre dégré que chez les hommes. Un Architecte ne poſe point les fondemens d'une maiſon, qu'il ne ſoit de ſang-froid. On ne conſtruit point de vaiſſeau, qu'on ne ſoit en ſanté. Un vigneron ne travaille point à la vigne, quand il ne ſe trouve pas capable de l'attention néceſſaire pour bien faire ſon ouvrage; & preſque tous les hommes travaillent ivres à la propagation de l'eſpéce. Les animaux s'approchent les uns des autres, pour avoir des petits, & la plûpart ne regardent plus leurs femelles lorſqu'elles ſont pleines; elles ne le ſouffriroient même pas. L'incontinence des hommes n'eſt que trop connue. Parmi les animaux le mâle prend part aux douleurs de la femelle, lorſqu'elle met bas; tels ſont les coqs: il y a des mâles qui couvent; les pigeons ſont

de ce nombre. Ils examinent l'endroit favorable où la femelle pourra pondre : ils nétoyent leurs petits, dès qu'ils ſont nés. Si l'on y fait attention, l'on remarquera que tout ſe fait avec ordre chez les Animaux ; qu'ils vont au-devant de ceux qui les nourriſſent, pour les carreſſer ; qu'ils reconnoiſſent chacun leur maître, & que lorſqu'on veut le mal-traiter, ils le lui font entendre.

XI. Qui eſt-ce qui ignore que les Animaux qui vivent enſemble, obſervent entr'eux la juſtice ? C'eſt ce que l'on peut voir dans les fourmis, dans les abeilles, & dans les autres animaux de pareille eſpéce. Qui ne ſçait juſqu'où va la chaſteté des Palumbes à l'égard de leurs mâles ? S'il arrive qu'elles ayent été ſurpriſes par un autre mâle, elles ne manquent pas de le tuer, ſi elles en peuvent trouver l'occaſion. Tout le mon-

de a ouï parler de la piété des Cicognes à l'égard de ceux qui leur ont donné le jour. Chaque eſpéce d'Animaux a une vertu éminente & particuliére, que la nature lui a donnée. Il ne faut pas leur ôter la raiſon, parce que c'eſt la nature qui leur donne cette qualité, & qu'ils ne ſe démentent pas. Si nous ne comprenons pas comment cela ſe fait, c'eſt que nous ne pouvons pas entrer dans leurs penſées: mais ce n'eſt pas une raiſon d'attaquer leur raiſon; car nous ne pouvons pas entrer auſſi dans les raiſons de Dieu; mais nous jugeons par ſes ouvrages qu'il eſt intelligent & raiſonnable.

XII. Ceux qui conviennent que la juſtice nous lie envers tout ce qui eſt raiſonnable, mais que les Animaux ſauvages ne méritent point notre compaſſion, parce qu'ils ſont injuſtes, & n'ont au-

cune communication avec nous, ne ſont pas mieux diſpoſés à l'égard des Animaux qui vivent avec nous, même à l'égard de ceux qui ne peuvent vivre ſans le ſecours des hommes. Les oiſeaux, les chiens, pluſieurs autres animaux à quatre pieds, comme les chevres, les chevaux, les brebis, les ânes, les mulets, s'ils ſont éloignés de la ſocieté des hommes, ſont dans la néceſſité de périr. La nature, qui en les créant les a rendus utiles aux hommes, a arrangé les choſes de façon que nous avons beſoin d'eux, & qu'il y a une juſtice d'eux à nous & de nous à eux. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il y en ait de ſauvages à l'égard des hommes. Car ce que dit Ariſtote eſt vrai : ſi les animaux avoient des vivres en abondance, ils ne ſeroient ſauvages, ni entr'eux, ni avec les hommes. C'eſt la néceſſité de la vie, qui les

porte à des actions cruelles ; comme auſſi c'eſt en les nourriſſant, que l'on acquiert leur amitié. Si les hommes ſe trouvoient réduits dans les mêmes extrémités que les animaux, ils ſeroient encore plus féroces que ceux qui nous paroiſſent ſauvages. C'eſt ce que l'on peut prouver par les guerres & par les famines, pendant leſquelles ils ſe mangent les uns les autres ; & même ſans guerre & ſans famine, ils ne craignent pas de manger les animaux familiers qui vivent avec eux.

XIII. On dira peut-être que l'on avoue que les animaux ſont raiſonnables, mais qu'ils n'ont point de convention avec nous. C'eſt parce qu'on les ſuppoſe ſans raiſon, qu'on nie cette convention. On a d'abord décidé qu'ils n'avoient point de raiſon : enſuite les hommes ſont entrés en ſociété avec eux à cauſe du beſoin

qu'ils en avoient, mais ſans faire attention s'ils ſont raiſonnables. Voyons s'il n'y a point de convention entr'eux ; & remarquons auparavant, qu'on auroit tort de nier la raiſon à un homme, parce que nous ne ſerions pas en traité avec lui, puiſque nous n'avons fait aucune convention avec la plûpart des hommes. Pluſieurs animaux ſe ſont rendus eſclaves des hommes ; & comme a fort bien dit quelqu'un, tout ingrats que ſont les hommes, les animaux par leur ſageſſe & par leur juſtice ont obligé leurs maîtres de les ſervir, & d'avoir ſoin d'eux. La méchanceté des animaux même prouve qu'ils ont de la raiſon. Les mâles ſont jaloux de leurs femelles, & les femelles de leurs mâles. Il ne leur manque qu'une ſeule méchanceté ; d'attaquer ceux qui leur font du bien. Ils ont tant d'amitié & tant de confiance pour leurs bien-

faicteurs, qu'ils les ſuivent même lorſqu'on les méne à la mort où à un péril manifeſte. Et quoique les hommes les nourriſſent pour leur propre utilité, ils les aiment. Les hommes au contraire ne ſont jamais ſi mal intentionnés, que contre ceux qui les nourriſſent, & ne ſouhaitent rien tant que leur mort.

XIV. Les animaux ſont ſi raiſonnables dans leur façon d'agir, que lorſque la gourmandiſe ou la faim les engage à s'approcher du manger où l'on a mis des hameçons, ils y viennent avec réfléxion; les uns tâchent de ſéparer la nourriture d'avec ce qui leur pourroit faire mal; il arrive ſouvent qu'ils ſe retirent ſans avoir mangé, parce que la raiſon l'emporte ſur l'appétit: les autres s'en vangent ſur les appas qu'on leur a tendus, en les ſaliſſant de leur urine. Il y en a qui ſont ſi gourmands

mands, que quoi qu'ils ſachent qu'ils ſeront pris, ils ne craignent pas de manger ce qui doit les faire mourir; ſemblables en cela aux compagnons d'Uliſſe. Quelques animaux ont prouvé par les endroits qu'ils ont choiſis pour leur demeure, qu'ils l'emportoient ſur nous du côté de la prudence. Les êtres qui font leur réſidence dans les régions éthérées, ſont raiſonnables : ceux qui habitent dans l'air participent auſſi à la raiſon. Les animaux aquatiques en ont moins. Les terreſtres ne viennent qu'après. Nous ſommes du nombre de ces derniers, nous qui réſidons dans la partie la plus baſſe du monde; & ſi nous jugeons de l'excellence des Dieux par les endroits qu'ils habitent, nous devons porter le même jugement des êtres mortels.

XV. Lorſqu'on voit que les Animaux ſont capables de ſe ren-

dre habiles dans les arts en uſage chez les hommes, qu'ils peuvent apprendre à danſer, à mener un char, à ſe battre ſeul à ſeul, à marcher ſur des échaſſes, à écrire, à lire, à jouer de la flûte & de la guitarre, à tirer de l'arc, à monter à cheval, peut-on douter qu'ils n'ayent de la raiſon, puiſque ce n'eſt que par la raiſon que l'on s'exerce dans les arts? Notre voix ne produit pas ſeulement un ſon dans leurs oreilles, mais ils comprennent la différence des ſignes; ce qui ne peut venir que de l'entendement & de la raiſon. Mais, dit-on, ils font mal les actions humaines. Les hommes les font-ils tous bien? On ne peut pas le dire; car ſi cela étoit, il n'y auroit dans un combat ni vainqueurs ni vaincus. Ils n'ont, dit-on, ni conſeil, ni aſſemblée, ni ne rendent point de Jugement. Dites-moi comment les

hommes agiſſent, n'y en a t'il pas pluſieurs qui ſe déterminent avant que d'examiner ? Et comment pourra-t'on prouver que les Animaux ne délibérent point ? Perſonne n'en peut donner la preuve ; & ceux qui ont écrit l'Hiſtoire particuliére des Animaux, ont démontré le contraire. Les autres objections qu'on fait contre la raiſon des Animaux, ſont toutes auſſi frivoles. On dit qu'ils n'ont point de villes. Les Scithes qui n'ont d'autres demeures que leurs chars, n'ont point de villes, non plus que les Dieux. Si les Animaux n'ont point de loix écrites, les hommes n'en ont point eû tant qu'ils ont été heureux. On dit qu'Apis fut le premier qui donna des Loix aux Grecs, quand ils commencerent à en avoir beſoin.

XVI. C'eſt la gourmandiſe qui a perſuadé aux hommes, que les

Animaux n'avoient point de raiſon. Cependant les Dieux & les Sages ont eu pour les Animaux la même conſidération, que pour les ſuppliants. Apollon répondant à Ariſtodique de Cume, lui dit que les moineaux étoient les ſupplians. Socrate juroit par les Animaux; & avant lui Rhadamante. Les Egyptiens les ont crû des Divinités; ſoit qu'effectivement ils ayent été perſuadés qu'ils étoient des Dieux; ſoit que de deſſein formé ils ayent repréſenté les Dieux ſous les figures des bœufs, des oiſeaux & des autres Animaux, afin que les hommes s'abſtinſſent de manger ces animaux, ainſi que leurs ſemblables. Peut-être ont-ils eu encore quelques autres raiſons ſecrettes. Les Grecs attachoient les cornes d'un belier à la ſtatue de Jupiter, celles d'un taureau à la ſtatue de Bacchus. Ils ont

compoſé Pan d'un homme & d'une chevre. Ils ont donné des aîles aux Muſes & aux Sirenes, de même qu'à la Victoire, à Iris, à l'Amour & à Mercure. Pindare dans ſes hymnes a fait reſſembler tous les Dieux pourſuivis par Tiphon, non aux hommes, mais aux animaux. Lorſque Jupiter devint amoureux de Paſiphaé, il ſe changea en taureau: il a pris une autre fois la figure d'une aigle & celle d'un cigne. C'eſt pourquoi les Anciens rendoient de ſi grands honneurs aux animaux; ils les honoroient encore davantage, lorſqu'ils diſoient que Jupiter avoit été nourri par une chevre. C'étoit une Loi chez les Crétois, introduite par Rhadamante, de jurer par tous les animaux; & quand Socrate juroit par le chien & par l'oie, ce n'étoit point une plaiſanterie: il ſuivoit les Loix du juſte fils de Ju-

piter. Il ne badinoit point non-plus, lorſqu'il appelloit les cignes ſes camarades. La fable nous ſignifie auſſi que les animaux ont une ame pareille à la nôtre, lorſqu'elle rapporte que la colére des Dieux a changé des hommes en animaux, dont ils ont enſuite eu compaſſion, & qu'ils ont aimés dans ce dernier état. C'eſt ce qu'on dit des dauphins, des alcions, des roſſignols & des hirondelles.

XVII. Ceux des Anciens qui ont eu le bonheur d'être nourris par des animaux, en ont autant tiré de vanité que de leurs peres. L'un s'eſt vanté d'avoir été nourri par une louve, d'autres par une biche, ou par une chevre, ou par des abeilles. Sémiramis a eu des colombes pour nourrices, Cirus un chien, le chantre de Thrace un cigne dont le nom lui eſt reſté. Les ſurnoms que l'on a don-

nés à Bacchus, à Apollon, à Neptune, à Minerve, à Hécate, ſont tirés des animaux pour leſquels ces Divinités avoient de l'inclination; celui de Bacchus vient du belier; ceux d'Apollon du loup & du dauphin; ceux de Neptune & de Minerve du cheval; & ſi l'on donne à Hécate les noms de vache, de chienne, de lionne, on en eſt plus facilement exaucé. Que ſi ceux qui après avoir ſacrifié les Animaux les mangent, ſoutiennent pour ſe juſtifier, qu'ils ſont ſans raiſon, il faut donc auſſi qu'ils diſent, que lorſque les Scithes mangent leurs peres, ils prétendent qu'ils n'ont point de raiſon.

XVIII. Il eſt clair par ce que nous avons dit juſqu'à préſent, & par ce que nous dirons encore dans la ſuite en parcourant les ſentimens des Anciens, que les animaux ſont raiſonnables, &

que quoique plusieurs d'entr'eux n'ayent qu'une raison imparfaite, ils n'en sont cependant pas absolument privés. S'il doit y avoir un commerce de justice entre tout ce qui est raisonnable, comme en conviennent ceux contre lesquels nous disputons, pourquoi n'observerions-nous pas les Loix de la Justice avec les animaux? Nous ne prétendons pas que l'on doive étendre ce principe jusqu'aux plantes, parce qu'il n'est pas facile de concevoir qu'elles ayent de la raison. Nous mangeons les fruits; nous ne détruisons pas pour cela la tige. Quant aux cadavres des animaux, si on excepte les poissons, nous ne mangeons que ceux que nous avons tués; & nous commettons à cet égard beaucoup d'injustice. Car comme remarque Plutarque, parce que nous avons besoin de diverses choses, & que nous en faisons

ſons uſage, ce n'eſt pas une raiſon d'être injuſte à l'égard de tout ce qui exiſte. La nature nous permet de faire quelque tort, lorſqu'il s'agit de nous procurer le néceſſaire, ſi toutefois on peut appeller tort ce qu'on enleve aux plantes, en leur laiſſant la vie: mais de détruire ou de gâter le reſte pour ſatisfaire les plaiſirs, cela eſt aſſûrément cruel & injuſte, puiſque l'abſtinence de ces choſes ne nous empêcheroit ni de vivre, ni d'être heureux. Si le meurtre des animaux & leur chair nous étoient auſſi néceſſaires pour vivre, que l'air, l'eau, les plantes & les fruits ſans leſquels nous ne pouvons pas vivre, la nature nous auroit mis dans la néceſſité de commettre cette injuſtice: mais ſi pluſieurs Prêtres des Dieux, pluſieurs Rois barbares qui menoient une vie pieuſe, & une infinité d'animaux

ne font point uſage de cette nourriture, & cependant vivent conformément à l'intention de la nature, n'eſt-il pas déraiſonnable, quand bien même nous ſerions obligés de faire la guerre à quelques animaux, de ne point vivre en paix avec ceux qui ne nous font point de tort, de n'obſerver la juſtice à l'égard d'aucun, & d'uſer de violence envers tous? Lorſque les hommes pour leur conſervation, ou pour celle de leurs enfans & de leur patrie, enlevent le bien des autres, ravagent les pays & les villes, la néceſſité leur ſert d'excuſe pour pallier leur injuſtice; mais quiconque fait ces mêmes violences, ou pour s'enrichir, ou pour ſatisfaire à ſes plaiſirs, ou pour ſe procurer des choſes qui ne ſont pas néceſſaires, paſſe pour cruel, brutal & méchant. Quant à ceux qui ſe contentent d'endommager

les plantes, de faire uſage du feu & de l'eau, de tondre les brebis, d'en prendre le lait, d'apprivoiſer les bœufs, de les faire travailler pour ſe procurer ce qui eſt néceſſaire à la vie, Dieu ſans doute leur pardonne: mais de tuer les animaux pour ſon plaiſir & par gourmandiſe, cela eſt abſolument injuſte & cruel. Ne devroit-il pas ſuffire que nous nous en ſerviſſions pour les travaux auſquels ils nous ſont néceſſaires?

XIX. Celui qui penſe que nous ne devrions point nous nourrir de la chair des bœufs, ni ôter la vie aux animaux, pour ſatisfaire notre gourmandiſe, & pour parer nos tables, ne nous ôte rien de ce qui eſt néceſſaire pour la vie, ou utile pour la vertu. Ce ſeroit outrer les choſes, que de comparer les plantes aux animaux; car ceux-ci ont du ſentiment. Ils ſont ſuſceptibles de douleur, de crainte:

on peut leur faire tort, & par conſéquent commettre de l'injuſtice, à leur égard. Quant aux plantes, elles ne ſentent point : ainſi on ne peut leur faire ni mal, ni tort, ni injuſtice. On ne peut avoir ni amitié, ni haine pour ce qui n'a point de ſentiment. Les diſciples de Zénon prétendent, que la Juſtice eſt fondée ſur la reſſemblance qu'il y a entre les êtres. N'eſt-il pas abſurde de ſe croire obligé d'obſerver les Loix de la Juſtice avec une infinité d'hommes, qui n'ayant que le ſentiment, ſont dépourvus d'eſprit & de raiſon, ſurpaſſent en cruauté, en colére & en avidité les plus cruels animaux, n'épargnant ni la vie de leurs enfans, ni celle de leurs peres, tyrans ou miniſtres de tyrans ; tandis que l'on ne ſe croit obligé à rien à l'égard du bœuf qui laboure, du chien avec lequel on vit, des animaux qui nourriſ-

ſent l'homme de leur lait, & l'habillent de leur toiſon ? En vérité cette contradiction eſt trop ridicule.

XX. Mais y auroit-il de la vraiſemblance dans ce qu'a prétendu Chryſippe, que les Dieux nous avoient fait pour eux & pour nous, & que les animaux avoient été faits pour les hommes ; les chevaux pour combattre avec eux, les chiens pour les aider à chaſſer, les panthéres, les ours & les lions pour leur donner occaſion d'exercer leurs forces ? Le cochon ſuivant ce ſyſtême n'a été fait que pour être tué ; & ce que l'on doit regarder comme une grande faveur des Dieux, ils n'ont eu d'autre intention en le produiſant, que de nous procurer un manger agréable, & afin que nous ayons des jus & des entremets en abondance. Ils ont fait diverſes ſortes d'huitres, & pluſieurs eſpéces différentes d'oi-

ſeaux, imitant en cela les nourrices, & même les ſurpaſſant en bonté. Ils n'ont cherché qu'à nous rendre la vie délicieuſe, & à remplir la terre de plaiſirs & de jouiſſances. Ceux à qui ces principes plairoient, & qui croiroient qu'ils ne ſeroient pas indignes de la Divinité, peuvent examiner les objections qu'a fait à ce ſujet Carneade. Tout ce qui exiſte dans la nature a quelque utilité, lorſqu'on en fait l'uſage pour lequel il eſt deſtiné : par exemple, ſi le cochon eſt fait pour être tué & pour être mangé, lorſqu'on le tue & qu'on le mange, il a rempli ſa deſtinée, & eſt utile : mais ſi Dieu a fait les animaux pour l'uſage de l'homme, quel uſage faiſons nous des mouches, des coufins, des chauve-ſouris, des ſcarabées, des ſcorpions, des vipéres? Quelques uns de ces animaux ſont d'un aſpect déſagréable : il y en

a parmi eux que l'on ne peut toucher ſans danger ; l'odeur de quelques autres eſt inſupportable : les cris de quelques-uns ſont déplaiſans & affreux ; enfin il y en a dont la rencontre eſt mortelle à ceux qui les trouvent en leur chemin. Pourquoi l'Auteur de la nature ne nous a-t-il point appris de quelle utilité pouvoient être les baleines & les autres monſtres marins, que la venteuſe Amphitrite nourrit dans ſon ſein? Si, pour parler ſuivant le langage d'Homére, l'on dit que tout n'a pas été fait pour nous, cette diſtinction ſera un grand ſujet de confuſion & d'obſcurité, & nous aurons bien de la peine à ne pas pécher contre la juſtice, lorſque nous voudrons faire violence à des êtres, qui n'ont peut-être pas été faits pour nous, mais comme nous, pour ſervir aux intentions de la nature. Je ne veux pas dire que ſi l'on décidoit

de la juſtice des choſes par l'utilité que l'on en retire, nous ſerions obligés de convenir, que nous avons été faits pour des animaux très-pernicieux, c'eſt-à-dire pour les crocodiles, pour les baleines & pour les dragons; car nous n'en tirons aucun profit: au lieu qu'eux, lorſqu'ils ſaiſiſſent un homme, ils le mangent; en quoi ils ne ſont pas plus méchans que nous. C'eſt la néceſſité & la faim qui les portent à cette injuſtice: au lieu que nous, nous tuons la plûpart des animaux pour nous amuſer; ce qu'il eſt aiſé de prouver par ce qui ſe paſſe dans les amphythéâtres & à la chaſſe; ce qui fortifie le penchant que nous avons à la cruauté. Ceux qui les premiers ſe ſont portés à ces excès, ont preſque détruit chez les hommes la compaſſion & l'humanité; & les Pythagoriciens, par leur douceur à l'égard des bêtes,

ont travaillé à rendre les hommes plus humains & plus compatiſſans, & ils y ont beaucoup plus réuſſi, que ceux qui penſent différemment d'eux, parce qu'ils accoutumoient les hommes à avoir de l'horreur pour le ſang, & que l'habitude a un grand empire ſur les paſſions.

XXI. (*a*) La Nature que l'on convient agir toujours ſagement, a donné aux animaux le ſentiment; afin qu'ils cherchaſſent ce qui leur eſt utile, & qu'ils évitaſſent ce qui leur eſt contraire; ce qu'ils ne peuvent faire que par le ſentiment. Or la faculté de choiſir ce qui eſt avantageux, & de rejetter ce qui eſt pernicieux, ne peut réſider que dans un ſu-

(*a*) On a paſſé ici quelques raiſonnemens fort obſcurs & peu concluans, copiés d'après Plutarque dans ſon traité : Quels ſont les animaux qui ont le plus d'eſprit ?

jet capable de raiſonner, de juger, & d'avoir de la mémoire. Ceux à qui vous ôteriez le preſſentiment de l'avenir, la mémoire, les préparatifs, l'eſpérance, la crainte, le déſir, le chagrin, n'ont plus beſoin d'yeux, ni d'oreilles, ni de ſentiment, ni d'imagination. Ces facultés ne pouvant plus leur ſervir, il auroit beaucoup mieux valu en être privé, que d'être dans les peines, dans les chagrins, dans la douleur, & ne pouvoir pas y remédier. Nous avons un diſcours du Phyſicien Straton, pour prouver que le ſentiment ſuppoſe néceſſairement de l'intelligence. Il arrive ſouvent que nous parcourons des yeux quelque écrit, ou que nous ne faiſons pas attention à quelque choſe que l'on nous dit, parce que notre eſprit eſt ailleurs, & que revenant à ce qui a été ou lû ou dit, nous y donnons

notre application. C'eſt ce qui a fait dire, que c'étoit l'eſprit qui voyoit & qui écoutoit, que le reſte étoit aveugle & ſourd; car les yeux & les oreilles ſont inſenſibles, ſi l'eſprit n'eſt pas affecté. C'eſt pourquoi le Roi Cléomenes étant un jour dans un repas, où l'on chantoit une chanſon qui étoit fort applaudie, quelqu'un lui ayant demandé s'il la trouvoit à ſon gré, il répondit que c'étoit aux autres à en dire leur ſentiment, parce que ſon eſprit étoit pour lors dans le Péloponèſe. C'eſt donc une conſéquence néceſſaire, que dès qu'on a du ſentiment, on a de l'intelligence.

XXII. Mais ſuppoſons que le ſentiment puiſſe faire ſes fonctions ſans l'intelligence. Quand il a rempli ſon objet, qui conſiſte à diſcerner ce qui convient ou ce qui eſt contraire, qui eſt-ce qui s'en reſſouvient? Qui eſt-ce qui

craint ce qui afflige ? Qui eſt-ce qui déſire les choſes utiles ? Qui eſt ce qui ſonge à ſe les procurer, lorſqu'elles ſont éloignées ? Qui eſt-ce qui ſe prépare des lieux de ſûreté, des retraites ? Qui eſt-ce qui tend des embûches ? Qui eſt-ce qui cherche à échapper à des filets, lorſqu'il eſt pris ? C'eſt ce que les Philoſophes ne manquent pas d'examiner juſqu'à l'ennui dans leurs introductions, lorſqu'ils parlent de la réſolution, qui eſt le deſſein de venir à bout d'une choſe, de l'entrepriſe, des préparatifs ; de la mémoire qui n'eſt autre choſe que l'attention à quelque choſe qui eſt paſſée, & que le ſentiment nous a rendu autrefois préſente. Or tout cela ſuppoſe le raiſonnement ; & tout cela ſe trouve dans les animaux. Il eſt étonnant qu'on ne faſſe point réflexion à leurs actions, à leurs mouvemens, dont pluſieurs ont pour

principe la colére, la crainte, l'envie & la jalouſie; ce qui fait que ceux même qui ne penſent pas comme nous, puniſſent leurs chiens & leurs chevaux, lorſqu'ils font quelque faute: en quoi ils ont raiſon, puiſque par-là ils les perfectionnent, en leur donnant par la douleur ce ſentiment que nous appellons repentir. Les animaux ſont ſenſibles aux plaiſirs que l'on goûte par les oreilles & par les yeux. Les cerfs & les chevaux ſont flattés par les ſons des flutes & des hautbois. Le chalumeau fait ſortir le cancre de ſon trou, comme par une eſpéce de violence. On dit que l'aloſe vient ſur l'eau pour entendre chanter. Quant à ceux qui ſont aſſez déraiſonnables, pour ſoutenir que les animaux ne ſe réjouiſſent, ni ne ſe fâchent, ni ne craignent, ni n'uſent de précautions, ni n'ont point de mémoire, mais qu'il ſem-

ble ſeulement que l'abeille ſe reſſouvienne, que l'hirondelle faſſe des proviſions, que le lion ſe mette en colére, que le cerf ait peur, je ne ſçais pas ce qu'ils répondroient à ceux qui leur ſoutiendroient que les animaux ne voient ni n'entendent, mais qu'ils ſemblent ſeulement voir & entendre, qu'ils n'ont point de voix, mais qu'ils paroiſſent en avoir, en un mot qu'ils ne vivent pas, mais qu'ils paroiſſent vivre ; car tout homme ſenſé s'appercevra, que ces deux ſuppoſitions ſont également contraires à l'évidence. Mais, dira-t-on, lorſqu'on compare les procédés des hommes avec ceux des animaux, on remarque dans ceux-ci beaucoup d'imperfection, peu de déſir de la vertu, nulle envie de ſe perfectionner, & l'impoſſibilité de parvenir à la fin pour laquelle la nature les a faits, & dont elle leur

a donné les premiéres notions. Mais cela n'eſt point regardé par ces Philoſophes (*a*) comme une inconſéquence. Ils enſeignent que l'amour paternel eſt le principe de la ſocieté, & le fondement de la juſtice ; & quoiqu'ils ne puiſſent pas douter que les animaux aient une paſſion très-vive pour leurs petits, ils prétendent cependant que nous ne ſommes pas obligés de garder la juſtice avec eux : ils ſe ſervent de l'exemple des mulets, à qui il ne manque rien des parties génitales, qui les employent avec plaiſir, & qui cependant ne peuvent point parvenir à la génération. Voyez s'il n'eſt pas ridicule que ceux qui accuſent les Socrates, les Platons, les Zenons, d'être auſſi mé-

(*a*) C'eſt-à-dire les Stoïciens. Voyez le traité de Plutarque.

chans, auſſi fols, auſſi injuſtes que les derniers des hommes, ſe plaignent de la méchanceté des bêtes, & de ce qu'elles ne ſe portent point avec aſſez de vivacité à la vertu : comme ſi c'étoit à la privation abſolue de la raiſon, & non pas à ſa foibleſſe, qu'il fallût attribuer ces imperfections qu'on convient être dans les animaux ; ce qui paroît par la timidité, l'intempérance, l'injuſtice & la méchanceté, que l'on remarque dans pluſieurs d'eux.

XXIII. Celui qui prétendroit, que ce qui ne peut point arriver à la perfection de la raiſon, n'en eſt point ſuſceptible, reſſembleroit à quelqu'un qui ſoutiendroit, que le ſinge n'a point reçû de la nature ſa laideur, ni la tortue ſa lenteur, parce que le ſinge n'eſt pas ſuſceptible de beauté, ni la tortue de vîteſſe. Ils ne font pas attention à une diſtinction qu'il faut faire.

faire. La raiſon vient de la nature ; mais la parfaite raiſon vient de l'attention & de l'inſtruction. Tout ce qui eſt animé participe à la raiſon ; & dans toute la multitude des hommes, on n'en peut pas nommer un qui ait atteint la perfection de la raiſon, ou de la ſageſſe. N'y a-t-il pas de la différence entre les façons de voir & de vôler ? Car les éperviers ne vôlent pas de même que les cigales, & les aigles vôlent différemment des perdrix. De même parmi tout ce qui participe à la raiſon, l'on ne remarque pas la même facilité à ſe pouvoir perfectionner. Il y a de ſi fortes preuves que les animaux ſont capables de vivre en ſocieté, qu'ils ont du courage, qu'ils ont recours à la ruſe, lorſqu'il eſt queſtion de ſe procurer ce qui leur eſt néceſſaire ; qu'il y en a d'injuſtes, de lâches, de ſtupi-

des ; que l'on a agité une dispute, pour savoir si les animaux terrestres l'emportoient sur ceux de la mer. Il est aisé de faire à ce sujet des comparaisons. Les cicognes nourrissent leurs peres, & les chevaux marins tuent leurs peres pour pouvoir saillir leurs meres. Les perdrix agissent bien différemment des pigeons. Les mâles des perdrix cassent les œufs de leurs femelles, parce que celles-ci, tant qu'elles couvent, chassent leurs mâles. Les pigeons au contraire partagent avec leurs femelles la peine de couver leurs œufs. Ils portent les premiers la becquée à leurs petits dès qu'ils sont nés : le mâle bat la femelle, lorsqu'elle est trop long-tems hors de son nid ; & il l'oblige de retourner à ses œufs & à ses petits. Je ne sais pas pourquoi Antipater, qui reproche aux ânes & aux brebis leur mal-propreté, ne parle ni des chats, ni des hiron-

delles. Les premiers cachent leurs ordures de façon qu'elles ne paroiſſent jamais ; & les hirondelles apprennent à leurs petits à mettre le derriére hors de leurs nids, afin de ne le pas gâter. Pourquoi ne diſons nous pas qu'un arbre eſt plus indocile qu'un autre arbre, comme nous diſons que le chien eſt plus docile que la brebis ; ou qu'un légume ſoit moins brave qu'un autre légume, comme nous diſons que le cerf a moins de courage que le Lion ? Et comme dans les choſes qui n'ont point de mouvement, l'une n'eſt pas plus tardive que l'autre ; & dans celles qui ne rendent point de ſon, l'on ne peut pas dire que l'une ait la voix moins forte que l'autre : auſſi ne dira-t-on que de ce qui a reçû de la nature le don de l'intelligence, celui ci eſt plus timide, celui-là eſt plus pareſſeux, cet autre eſt

plus intempérant, puiſque ces divers dégrés ſuppoſent de l'intelligence. Il ne faut point être étonné, ſi l'homme ſurpaſſe les animaux par ſa facilité d'apprendre, par ſa pénétration, par la juſtice & par les qualités ſociables. Entre les animaux, il y en a pluſieurs qui ont beaucoup d'avantage ſur les hommes par la grandeur, par la vîteſſe, par la pénétration de la vûe, & par la ſubtilité de l'ouie. Cependant l'homme n'eſt pas pour cela ni ſourd, ni aveugle, ni ſans forces. Nous courons à la vérité moins vîte que les cerfs, nous voyons moins bien que les éperviers. La nature nous a donné des forces & de la grandeur, quoique les élephans & les chameaux ſoient beaucoup plus forts & plus grands que nous. Nous pouvons faire le même raiſonnement à l'égard de l'intelligence des ani-

maux ; & nous ne devons pas prétendre qu'ils ne penſent point & qu'ils n'ont point de raiſon, parce qu'ils nous ſont inférieurs du côté de la penſée & de la raiſon. Il vaut mieux dire, qu'ils les ont foibles & troubles.

XXIV. Si cela n'avoit déja été fait pluſieurs fois, nous rapporterions une infinité de faits, qui prouvent l'adreſſe des animaux. Faiſons quelques autres réfléxions. Il ſemble que chaque partie de notre corps, ou chacune de nos puiſſances, ſoit ſuſceptible de quelque dérangement, ou par la mutilation, ou par les maladies, qui empêchent les fonctions auxquelles ces parties & ces puiſſances ſont deſtinées par la nature. Ainſi l'œil peut ceſſer de voir, la cuiſſe peut boiter, la langue peut bégayer, & ces divers défauts ſont affectés à ces ſeuls membres ; car ce qui n'eſt

pas fait pour voir, ne peut pas devenir aveugle, ce qui ne doit pas marcher, ne peut pas boiter, & ce qui n'a point de langue, n'eſt point ſuſceptible de bégaïement. Auſſi n'appellera-t-on ni fol, ni inſenſé, ni furieux, ce que la nature n'a point fait pour penſer & pour raiſonner. Il n'y a point de faculté, qui ne ſoit ſujette à quelque altération. J'ai ſouvent vû des chiens enragés. On aſſûre que les chevaux, les bœufs & les renards enragent. L'exemple des chiens ſuffit; car il eſt hors de diſpute: & il ſert de preuve que ces animaux penſent, ont de la raiſon, & que ce qu'on appelle rage & fureur chez eux, n'eſt que la raiſon troublée & confonduë; car ils n'ont ni la vûe ni l'oüie altérée: & comme il y auroit de l'abſurdité à nier, qu'un homme qui ſeroit accablé de mélancolie, ou tombé en démence,

n'a point ſouffert d'altération ni dans ſon eſprit, ni dans ſon raiſonnement, ni dans ſa mémoire: de même ce ſeroit contredire la verité, de nier que les chiens enragés ne ſouffrent point de dérangement dans leurs penſées, dans leurs raiſonnemens & dans leur mémoire; puiſque le trouble où ils ſont, leur fait méconnoître ceux qu'ils aiment le mieux, changer de façon de vivre, & les empêche de voir ce qui ſe préſente devant eux. Voilà les argumens que l'on trouve dans pluſieurs des ouvrages, que Plutarque a écrits contre les Stoïciens & contre les Péripateticiens.

XXV. Théophraſte emploie le raiſonnement ſuivant. Nous regardons comme parens & comme unis par la nature, ceux qui ſont nés du même pere & de la même mere, ou ceux qui deſcendent des mêmes aïeux. Nous traitons

les citoyens de notre ville comme nos alliés, parce que nous habitons le même pays, & que nous vivons en ſocieté avec eux. Le Grec eſt allié du Grec, le Barbare l'eſt du Barbare: il y a même une alliance générale entre tous les hommes par l'une de ces deux raiſons, ou parce qu'ils ont les mêmes auteurs, ou parce qu'ils ſont de même eſpece, & que par conſéquent ils ont les mêmes mœurs & le même caractére. Or les mêmes principes des corps ſe trouvent dans tous les animaux. Je ne prétends point parler des premiers élémens, dont les plantes ſont auſſi compoſées, mais de la ſemence des chairs & des liqueurs qui ſont naturelles à tous les animaux. Je parle de leurs ames, qui ſe reſſemblent par les déſirs, par la colére, par le raiſonnement, & ſur tout par le ſentiment. Les corps des animaux,

de

de même que leurs ames, ont différens dégrés de perfection : mais ce ſont les mêmes principes chez les uns & chez les autres ; ce qui eſt bien prouvé par la reſſemblance de leurs paſſions. Si tout ce que nous venons de dire eſt vrai, il faut convenir que tous les animaux penſent, & que la ſeule différence qui eſt entr'eux & nous, ne conſiſte que dans le genre de vie, de ſorte que nous devons les regarder comme nos alliés. Car comme dit Euripide, ils ont les mêmes nourritures & les mêmes paſſions que nous : le ſang qui coule dans leurs veines eſt de même couleur que le nôtre ; ce qui démontre que nous avons les mêmes Auteurs, c'eſt-à-dire le ciel & la terre.

XXVI. Les animaux étant donc ainſi nos alliés, s'il eſt vrai, comme l'a enſeigné Pythagore, qu'ils ayent une ame ſem-

blable à la nôtre, c'eſt à juſte titre que l'on accuſe d'impiété quiconque oſe manger ſon ſemblable ; & quoi qu'il y ait quelques animaux ſauvages, il ne faut pas croire que cela détruiſe l'eſpéce d'alliance, qui eſt entre nous & les bêtes. N'y a t'il pas chez les hommes des méchans, que leur caractére dépravé porte à nuire à ceux avec leſquels ils vivent ? Nous les faiſons mourir, & nous vivons en ſociété avec les autres : de même s'il y a des animaux féroces, il eſt permis de les tuer, comme l'on tueroit les hommes qui leur reſſemblent ; mais il faut traiter avec bonté ceux qui ſont d'un naturel doux, & il ne faut manger ni les uns ni les autres, comme nous ne mangeons pas les hommes injuſtes. Notre conduite eſt bien peu conforme à la Juſtice. Nous faiſons mourir les animaux familiers, parce qu'il y en a

de ſauvages & de féroces, & nous mangeons les familiers, en quoi nous commettons une double injuſtice. Premiérement, en les tuant, ſecondement, en les mangeant. On peut ajoûter à tout ceci, que ceux qui diſent que c'eſt détruire la Juſtice que de l'étendre juſqu'aux bêtes, non-ſeulement n'ont pas de vraies idées de la Juſtice, mais ne travaillent que pour le plaiſir, qui eſt l'ennemi capital de la Juſtice. Car dès que le plaiſir eſt la fin de nos actions, il ne peut plus y avoir de Juſtice. Qui eſt-ce qui ne ſait pas, que l'amour de la Juſtice s'augmente par la privation du plaiſir? Quiconque s'abſtient de tout ce qui eſt animé, & même des animaux qui ne ſont pas utiles à la ſociété, aura beaucoup plus de répugnance à faire tort à ſes ſemblables; & mieux il ſera diſpoſé vers les animaux en général,

plus il conſervera d'amitié pour les eſpéces particuliéres. Mais celui qui reſtraint les devoirs de la Juſtice à l'homme ſeul, eſt toujours ſur le point de commettre quelque injuſtice. La table de Pythagore étoit plus agréable, que celle de Socrate. Celui-ci diſoit, que la faim étoit le meilleur de tous les aſſaiſonnemens ; & Pythagore prétendoit, que le repas le plus ſatisfaiſant étoit de ne faire tort à perſonne, & de ne s'écarter jamais de la Juſtice. Ceux qui ne veulent point manger des animaux ; n'ont aucune part aux injuſtices qui ſe commettent à l'occaſion de cette nourriture. Dieu ne nous a pas fait de façon, que pour travailler à notre conſervation nous fuſſions obligés de faire tort aux autres : ou il auroit mis chez nous un principe d'injuſtice. Ceux-là ne me paroiſſent pas avoir une véritable idée de la Juſtice, qui

enſeignent qu'on ne doit l'obſerver que pour maintenir la ſociété entre les hommes : autrement on n'entendroit par Juſtice, que l'amour pour le genre humain ; mais elle conſiſte à ne faire aucun tort à ce qui ne nous nuit pas, de ſorte qu'il faut l'étendre à tout ce qui eſt animé. L'eſſence de la Juſtice conſiſte, à faire dominer ce qui n'a point de raiſon par la partie raiſonnable, de ſorte que ce qui n'a point de raiſon, obéiſſe à ce qui en a, moyennant quoi l'homme ne fera jamais tort à qui que ce ſoit. Car dès que les paſſions ſeront retenues, les déſirs réprimés, la colére calmée, la raiſon prendra le deſſus : pour lors l'homme reſſemblera à ce qu'il y a de plus parfait. Or ce qui eſt parfait, ne fait tort à rien. Il ſe ſert de ſa puiſſance, pour conſerver les autres êtres, pour leur faire du bien ; &

il n'a beſoin de rien. Pour nous tant que nous voudrons être juſtes, nous ne ferons tort à rien. En tant que mortels, nous manquons de pluſieurs choſes qui nous ſont néceſſaires. L'uſage de ces choſes n'eſt point injuſte; car quel tort faiſons-nous aux plantes, lorſque nous prenons ce qu'elles rejettent, ou aux fruits, lorſque nous mangeons ceux qui ſont prêts de tomber, ou aux brebis, en prenant leurs laines? Au contraire nous leur rendons ſervice; & le ſoin que nous en prenons, nous autoriſe à partager avec elles leur lait. Ainſi quoique l'homme de bien paroiſſe avoir peu d'attention pour ſon corps, il ne commet cependant point d'injuſtice contre lui-même, puiſque par la tempérance il augmente ſes vertus, & en devient plus ſemblable à Dieu.

XXVII. Si le plaiſir eſt la

fin de l'homme, il eſt impoſſible que la Juſtice ſubſiſte; elle n ſubſiſtera jamais qu'autant qu'on s'en tiendra aux premiéres déciſions de la nature, qui ſuffiſent pour rendre l'homme heureux. Les déſirs de la nature déraiſonnable, & de prétendues néceſſités ont introduit l'injuſtice dans le monde. C'eſt de là qu'eſt venu l'uſage de manger les animaux, afin, diſoit-on, de conſerver la nature humaine, & de lui procurer ce dont elle a beſoin. Mais la fin de l'homme devant être de reſſembler à Dieu, il ne peut y parvenir qu'en ne faiſant tort à quoique ce ſoit. Celui qui eſt dominé par ſes paſſions, ſe contente de ne nuire ni à ſes enfans, ni à ſa femme. Il mépriſe les autres devoirs, parce que la partie déraiſonnable qui eſt en lui, tourne toute ſon attention vers les choſes périſſables, & il n'admire

qu'elles. Celui au contraire qui eſt dominé par la raiſon, ne fait tort ni au citoyen, ni à l'étranger, ni à quelque homme que ce ſoit, parce qu'il maîtriſe la partie déraiſonnable; & plus il écoute la raiſon, plus il eſt ſemblable à Dieu. Un homme de ce caractére ne ſe contente pas de ne point faire de tort aux hommes; il n'en veut pas même faire aux animaux. Il conſerveroit cet eſprit de Juſtice avec les plantes s'il le pouvoit, pour être plus ſemblable à Dieu. Si nous ne pouvons pas porter la perfection juſques là, imitons nos Anciens, & plaignons le défaut de notre nature, qui eſt compoſée de parties ſi diſcordantes, qu'il eſt impoſſible que nous ſoyons entiérement parfaits; car nous avons des beſoins, auſquels nous ne pouvons remédier que par des choſes étrangéres; & on eſt d'autant plus

pauvre, que l'on a plus de beſoin des choſes extérieures. Plus l'on a de beſoins, moins l'on reſſemble à Dieu. Ce qui reſſemble à Dieu poſſéde les vraies richeſſes. Celui qui eſt riche & qui n'a beſoin de rien, ne fait tort à perſonne. Car dès qu'il fait quelque injuſtice, eût-il toutes les richeſſes de l'Univers, toutes les terres du monde, il eſt pauvre, parce qu'il eſt injuſte, impie, & ſujet à toute la méchanceté que la deſcente de l'ame dans la matiére à occaſionnée, depuis qu'elle eſt privée du vrai bien. Tout n'eſt que bagatelles, lorſqu'on s'éloigne de ſon principe. Nous ſommes toujours dans la miſére, lorſque nous ne ſommes pas occupés de celui qui peut ſeul nous raſſaſier, & que nous ne cherchons qu'à ſatisfaire ce qu'il y a de périſſable en nous, ſans faire attention à ce que nous avons de plus

noble. L'injuſtice perſuade aiſément ceux qu'elle a ſubjugués, parce qu'elle fournit des plaiſirs à ceux qui la ſuivent. De même que dans le choix d'un genre de vie, celui qui a fait l'épreuve de deux, juge mieux que celui qui n'en connoît qu'un : auſſi lorſqu'il s'agit de choiſir ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut ſuivre, le meilleur juge eſt celui qui a la connoiſſance des choſes élevées, & qui les compare avec celles qui ſont d'un ordre inférieur. Il prendra mieux ſon parti, que celui qui jugera des choſes du premier ordre par celles qui ſont ſubalternes. Par conſéquent celui qui conſulte la raiſon eſt bien plus en état de ſuivre le bon parti, que celui qui ſe laiſſe conduire par ce qui eſt déraiſonnable en nous. Le premier ſçait ce que c'eſt que la raiſon, & ce qui lui eſt oppoſé, parce qu'avant que d'être

raiſonnable, il a paſſé par ce dernier état. L'autre au contraire n'a aucune expérience des choſes raiſonnables. Il perſuade cependant ſes ſemblables. C'eſt un enfant qui joue avec des enfans. Mais, dit-on, ſi tout le monde ſuivoit ces principes, que deviendrions-nous? Nous en ſerions plus heureux. L'injuſtice ſeroit bannie de chez les hommes, & la Juſtice habiteroit chez eux, comme dans le ciel. C'eſt préciſément comme ſi on diſoit, que les Danaïdes ſeroient fort embarraſſées de ce qu'elles feroient, ſi elles n'étoient plus obligées de travailler à remplir leur tonneau percé comme un crible. On demande ce que nous ferions, ſi nous réprimions nos paſſions & nos déſirs, qui ſont la ſource funeſte de tous les maux qui inondent notre vie. Nous imiterions le ſiécle d'or, où l'on étoit véritablement libre. La pudeur,

la crainte de faire tort, la Juſtice habitoient chez les hommes, parce qu'ils ſe contentoient des fruits de la terre, qui ſans être cultivée leur communiquoit ſes richeſſes avec abondance. Or comme les affranchis acquierent pour eux ce qu'ils acquéroient pour leurs maîtres, avant qu'ils fuſſent libres, ainſi lorſque vous ſerez délivré de la ſervitude du corps & des paſſions, que vous entretenez par toutes les choſes extérieures, vous fortifierez votre intérieur, en ne faiſant uſage que de ce qui vous appartient, & ne prenant point par violence le bien des autres.

# TRAITÉ DE PORPHYRE.

## LIVRE QUATRIE'ME.

I. NOUS avons répondu à presque toutes les difficultés que font ceux qui admettent la nourriture de la viande. Ce n'est véritablement que par intempérance qu'ils prennent ce parti : mais pour se justifier, ils n'ont pas honte de chercher des prétextes dans la nécessité, ce qui leur donne lieu de faire beaucoup d'exagérations. Il

reſte encore deux queſtions à examiner : l'une eſt, ſi cette nourriture eſt utile ; car c'eſt par là qu'on a ſéduit ceux qui ſe laiſſent dominer par les plaiſirs. L'autre eſt, s'il eſt vrai qu'aucun Sage ni aucune nation ne rejette l'uſage de la chair des animaux. C'eſt à la faveur de cette aſſertion, que les hommes ſe ſont prêtés à l'injuſtice. Nous allons faire voir qu'elle eſt contraire à la vérité de l'hiſtoire. Nous répondrons enſuite à la queſtion de l'utilité de cette nourriture, & à quelques autres.

II. Nous commencerons par parler de quelques peuples, qui ſe ſont abſtenus de la nourriture des animaux. Les Grecs ſeront les premiers, parce que nous connoiſſons mieux ceux qui nous ont appris leurs uſages. Dicearque le Péripatéticien, qui eſt un de ceux qui a fait l'abrégé le plus exact

des mœurs des Grecs, aſſûre que les anciens qui étoient plus près des Dieux que nous, étoient auſſi meilleurs que nous, qu'ils travailloient à ſe rendre parfaits, de ſorte qu'on les regarde comme faiſant l'âge dor, comparés aux hommes d'aprésent, qui ſont formés d'une matiére corrompue. Ils ne tuoient rien d'animé. C'eſt pour cela que les Poëtes ont appellé ce ſiécle l'âge d'or. La terre d'elle-même leur produiſoit des fruits en abondance. Tranquilles & menant une vie pacifique, ils travailloient avec leurs compagnons qui étoient tous gens de bien. Dicearque raiſonnant à ce ſujet, prétend que c'eſt ainſi que l'on vivoit du tems de Saturne, ſi l'on doit croire qu'il ait exiſté, & que ce qu'on dit de lui, ne ſoit pas fabuleux ni allégorique. La terre produiſoit ſans être cultivée. Les hommes n'étoient point

obligés, d'uſer de précaution pour ſe procurer des vivres. Les Arts étoient inconnus, & on ne ſavoit encore ce que c'étoit que labourer la terre. Il arrivoit de-là que les hommes menoient une vie tranquille, ſans travail, ſans inquiétude, & même ſans maladie, s'il faut s'en rapporter à ce que diſent les plus habiles Médecins. Car quelle meilleure recette pour la ſanté, que d'éviter les plénitudes auxquelles il n'étoient nullement ſujets, n'uſant jamais que des alimens moins forts que leur nature, toujours avec modération malgré l'abondance, comme s'ils en avoient eû diſette ? C'eſt pourquoi l'on ne voyoit chez eux ni guerre, ni ſédition. Il n'y avoit aucune raiſon qui pût occaſionner chez eux des différends ; de ſorte que toute leur vie ſe paſſoit dans le repos & dans la tranquillité. Ils ſe portoient bien, ils vivoient

voient en paix, & s'aimoient. Leurs deſcendans étant devenus ambitieux, éprouverent de grands malheurs, & regretterent avec raiſon le genre de vie de leurs ancêtres. Le proverbe, *aſſez de gland*, qui fut en uſage dans la ſuite, prouve la frugalité des premiers tems, & la facilité de ſe procurer des vivres ſur le champ; car il y a apparence que c'eſt celui qui a donné l'origine à ce proverbe, qui a changé la premiére façon de vivre. Vint enſuite la vie paſtorale, pendant laquelle on fit plus d'acquiſition que l'on n'avoit de beſoins, & l'on toucha aux animaux. On remarqua qu'il y en avoit qui ne faiſoient point de mal, que d'autres étoient méchans & dangéreux. On chercha à apprivoiſer les premiers, & à ſe défaire des autres. Ce fut pendant ce ſiécle que la guerre s'introduiſit chez les hommes. Ce n'eſt pas

moi qui avance ces faits : on peut les voir dans les Hiſtoriens. Il y avoit déja des richeſſes, dont on faiſoit beaucoup d'eſtime; on chercha à ſe les enlever, & pour y réuſſir on s'attroupoit. Les uns attaquoient, & les autres ſe défendoient, pour conſerver ce qu'ils avoient. Peu de tems après les hommes faiſant reflexion ſur ce qu'ils croyoient être de leur utilité, en vinrent au troiſiéme genre de vie, c'eſt-à-dire, à l'agriculture. Voilà ce que nous apprend Dicearque, lorſqu'il traite des mœurs des anciens Grecs, & qu'il fait l'hiſtoire de l'heureuſe vie des premiers tems, à laquelle contribuoit beaucoup l'abſtinence des viandes. Il n'y avoit point de guerre, parce que l'injuſtice étoit bannie de deſſus la terre. Enſuite parut la guerre avec l'avidité, & l'on commença à faire violence aux animaux. C'eſt pour-

quoi on ne peut-être trop ſurpris de la hardieſſe de ceux qui ont oſé avancer, que l'abſtinence des animaux eſt la mere de l'injuſtice, puiſque l'hiſtoire & l'expérience nous apprennent, que dès qu'on eut commencé à les tuer, le luxe, la guerre & l'injuſtice s'introduiſirent dans le monde.

III. Ce qui ayant été remarqué par Licurgue le Lacédémonien, il fit des Réglemens tels, que quoique l'uſage de manger des animaux fût déja reçû, on ne fut pas dans la néceſſité de recourir à cette nourriture. Il aſſigna à chaque Citoyen une part, non pas en troupeaux de bœufs, de brebis, de chévres, de chevaux, ou en argent, mais en terre, qui rapportoit à chaque homme ſoixante & dix meſures d'orge, douze à chaque femme, & d'autres fruits à proportion. Il

étoit persuadé, que ces alimens suffisoient pour se conserver en parfaite santé, & que les hommes n'en avoient pas besoin d'autres. On dit que long-tems après parcourant la Laconie au retour d'un voyage qu'il avoit fait, voyant les bleds coupés depuis peu, & les aires égales, il se mit à rire, & dit à ceux qui étoient avec lui, que la Laconie paroissoit être un pays qui venoit d'être partagé tout nouvellement entre plusieurs freres. Dès qu'il se proposoit de bannir le luxe de Sparte, il falloit qu'il abolît la monnoye d'or & d'argent, & que celle de fer fût seule en usage. Le poids en étoit grand, & la valeur petite, de sorte que la matiere qui faisoit la valeur de dix mines tenoit beaucoup de place, & qu'il falloit deux bœufs pour la traîner. Ce réglement supprima plusieurs espéces

d'injuſtices à Lacédémone. Car qui auroit voulu ou dérober, ou ſe laiſſer corrompre, ou prendre de force ce que l'on ne pouvoit pas cacher, ce que l'on poſſédoit ſans en être plus eſtimé, & dont l'on ne pouvoit faire aucun uſage, en le mettant en piéces (*a*)? Les arts inutiles diſparurent avec l'or & l'argent. Il n'y avoit point de commerce entre les Lacédémoniens & les autres peuples de la Grece. Il n'étoit pas facile de tranſporter la monnoye de fer, qui loin d'être eſtimée en Grece, n'étoit qu'une occaſion de raillerie. Les Lacédémoniens ſe trouvoient donc dans l'impoſſi-

(*a*) Pour comprendre ceci, il faut ajouter ce qu'on lit dans Plutarque, que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en émouſſer la pointe, & le rendre inutile à tout autre emploi, ce fer ainſi trempé devenant ſi aigre, qu'on ne pouvoit plus ni le battre, ni le forger. *Vie de Licurgue.*

bilité d'acheter des marchandises étrangeres, qui entretiennent le luxe. Les vaisseaux marchands n'entroient point dans leurs ports, & l'on ne voyoit point aborder en Laconie ni Sophiste, ni diseur de bonne avanture, ni Marchand de filles, ni orfévre, ni jouailler, parce qu'il n'y avoit point d'argent. Le luxe s'anéantit ainsi peu à peu, n'étant plus soutenu par ce qui l'excite & l'entretient. Ceux qui étoient plus riches que les autres, ne pouvant faire aucun usage de leurs richesses qui demeuroient comme ensévelies : il arriva de-là que les meubles d'usage & dont on ne peut pas se passer, comme les lits, les siéges, les tables, étoient très-bien faits chez eux ; & le gobelet de Lacédémone appellé Cothon, étoit très-estimé à l'armée, ainsi que dit Critias. La couleur empêchoit que l'on pût s'ap-

percevoir ſi l'eau qui étoit dedans étoit propre ; & les bords étoient faits de maniére, qu'ils retenoient tout ce qui étoit trouble dans le gobelet, enſorte que ce qui étoit de plus pur en ſortoit. C'étoit une invention de leur Légiſlateur, comme le rapporte Plutarque. Les ouvriers n'étant donc plus occupés à des ouvrages inutiles, emploïerent toute leur adreſſe à perfectionner les néceſſaires.

IV. Pour détruire encore davantage le luxe, & anéantir le déſir des richeſſes, il fit un troiſiéme réglement très-beau. C'eſt celui par lequel il étoit ordonné de manger enſemble, & de ne ſe nourrir que d'alimens ordonnés par la loi. Il étoit défendu de manger chez ſoi ſur des lits ſomptueux, & d'avoir des tables magnifiques, apprêtées par des cuiſiniers pour s'engraiſſer pen-

dant les ténébres, ainſi que des animaux gourmands, & pour corrompre par ce moyen les mœurs & les corps, en ſe livrant à toute ſorte de déſirs, en dormant beaucoup, puis ayant recours aux bains chauds, & paſſant ainſi la vie dans l'indolence, qui devient par ce régime comme une maladie habituelle. Ce qu'il fit donc de mieux, c'eſt d'avoir détruit le déſir des richeſſes par la communauté des repas & par leur frugalité ; car il n'y avoit aucun moyen de faire uſage ni oſtentation de magnificence, le pauvre & le riche mangeant enſemble ; de ſorte que Spaste étoit la ſeule ville du monde, où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il eſt aveugle, ſe trouvât vrai. Il y étoit ſans fonction, comme une ſtatue ſans ame & ſans mouvement. Il n'étoit pas permis de manger chez ſoi, &

& d'aller au repas commun, n'ayant plus faim. On examinoit avec grand ſoin celui qui ne buvoit ni ne mangeoit ; on lui reprochoit ou ſon intempérance ou ſa délicateſſe, qui lui faiſoit dédaigner les repas publics. Les tables étoient de quinze perſonnes chacune, ou un peu plus un peu moins. Chacun apportoit par mois une meſure de farine, huit pots de vin, cinq mines de fromage, deux & demie de figues, & quelque peu d'argent pour l'apprêt.

V. Ces repas étant auſſi ſages & auſſi ſobres, c'étoit avec raiſon que les enfans y alloient comme à une école de tempérance. Ils entendoient parler des affaires publiques. Il étoient témoins d'une gayété digne de gens libres. Ils s'accoutumoient à ſe plaiſanter ſans aigreur & ſans ſe fâcher ; car c'étoit le propre des Lacédé-

moniens de souffrir la raillerie ; & si celui qui étoit raillé n'étoit pas content, il demandoit grace, & le railleur aussi-tôt cessoit. Telles étoient les loix des Lacédémoniens au sujet des repas, quoiqu'elles fussent faites pour la multitude. Ceux qui avoient été élevés à Lacédémone, étoient beaucoup plus braves, plus tempérans, plus attachés à leur patrie que les autres peuples, dont les ames & les corps étoient corrompus. On voit par là que cette République faisoit profession d'une abstinence parfaite. Il n'y a que les peuples chez lesquels la corruption regnoit, qui n'avoient aucune répugnance pour manger de la chair. Car si nous passons aux autres nations qui ont eu un grand respect pour les loix sages, pour l'humanité & pour la piété, nous verrons clairement que l'abstinence des viandes a été observée, si

non de tous, au moins de pluſieurs, pour la conſervation & l'avantage des villes, afin que ceux qui ſervoient les Dieux & leur ſacrifioient pour l'Etat, puſſent les fléchir, & effacer les péchés du peuple : c'eſt ce que fait l'enfant dans les cérémonies des myſtéres, lorſqu'il cherche à appaiſer les Dieux pour les initiés, en pratiquant exactement ce qui eſt preſcrit. C'eſt ce que font dans toutes les nations & dans toutes les villes les Prêtres qui ſacrifient pour tout le monde, & qui par leur piété déterminent les Dieux à protéger l'Etat. L'uſage de tous les animaux eſt interdit à certains Prêtres. Il y en a qui ne ſont obligés de s'abſtenir que de certaines eſpéces. Si donc ceux qui ſont prépoſés pour préſider au ſalut des villes, auſquels le culte des Dieux eſt confié, s'abſtiennent des animaux, qui oſera dire que

l'abſtinence des viandes ſoit dangereuſe pour les villes ?

VI. Cheremon le Stoïcien traitant des prêtres Egyptiens, dit qu'ils étoient regardés comme des Philoſophes en Egypte, & qu'ils choiſiſſoient un endroit où ils puſſent s'appliquer tout entiers aux choſes ſacrées. L'ardeur qu'ils avoient pour la contemplation, les engageoit à habiter près des ſtatues des Dieux. Ils étoient dans une ſinguliére vénération. Ils ne quittoient leur ſolitude que les jours de grandes fêtes. Dans les autres tems, il étoit preſque impoſſible d'avoir aucun commerce avec eux. Ceux qui vouloient les aborder, devoient d'abord ſe purifier & s'abſtenir de pluſieurs choſes, conformément aux loix ſacrées de l'Egypte. Ils renonçoient à tout travail & à toute ſorte de commerce, pour s'appliquer uniquement à la contem-

plation des choſes divines ; par-là ils acquéroient de l'honneur. Ils vivoient dans une conſidération, qui leur procuroit une pleine ſûreté. Ils devenoient pieux & ſavans ; car cette application continuelle aux choſes divines, les mettoit en état de réfréner leurs paſſions, & de mener une vie ſpirituelle. Ils étoient grands partiſans de la frugalité, de la modeſtie dans le vêtement, de la tempérance, de la patience, de la juſtice, & du détachement des richeſſes. La difficulté que l'on avoit de les aborder, les rendoit plus reſpectables. Dans le tems de leurs purifications, à peine voyoient-ils leurs plus proches. Ils n'avoient de commerce pour lors qu'avec ceux qui ſe purifioient auſſi. Ils habitoient dans des endroits inacceſſibles à ceux qui n'étoient pas purifiés, & qui n'étoient deſtinés qu'au ſervice des

Dieux Les autres tems ils voyoient leurs confréres : mais ils n'avoient aucune liaiſon avec ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs myſtéres. On les voyoit toujours près des ſtatues des Dieux ; ou ils les portoient, ou ils alloient en proceſſion. Ils agiſſoient en tout avec décence & dignité. La vanité n'y avoit aucune part. On remarquoit que la raiſon ſeule les dirigeoit. Leur poſture même prouvoit leur gravité. Ils marchoient avec ordre. Leur regard étoit aſſûré. On ne voyoit point remuer leurs yeux d'une façon égarée. Ils rioient rarement, & leur joie n'alloit même jamais que juſqu'au ſourire. Leurs mains étoient toujours cachées par leurs habits. Chacun d'eux avoit la marque du rang qu'il tenoit dans le ſacrifice ; car il y avoit chez eux différens ordres. Leur nourriture étoit frugale & ſimple. Les uns ne buvoient point

de vin, les autres n'en buvoient que très-peu. Ils diſoient qu'il attaquoit les nerfs, qu'il rendoit la tête peſante, ce qui eſt un obſtacle à la recherche de la vérité, enfin qu'il portoit à l'amour. Ils s'abſtenoient de pluſieurs autres choſes. Ils n'uſoient pas même de pain dans le tems de leurs purifications; & dans les autres tems où ils en mangeoient, ils le coupoient en petits morceaux, le mêloient avec de l'hyſſope, parce qu'ils prétendoient que par ce mélange il perdoit beaucoup de ſa force. Le plus ſouvent ils ne faiſoient pas uſage d'huile; & ſi par hazard ils en mettoient dans leurs légumes, c'étoit toujours en petite quantité, & autant ſeulement qu'il en falloit pour en corriger le goût.

VII. Il ne leur étoit pas permis de manger, ni de boire de ce qui croiſſoit hors de l'Egypte.

ce qui fermoit la porte à une partie considérable du luxe. Encore s'abstenoient-ils des poissons même d'Egypte, des bêtes à quatre pieds, soit qu'elles n'eussent qu'un ongle, soit qu'elles en eussent plusieurs. Ils ne mangeoient pas de celles qui n'avoient point de cornes, ni des oiseaux carnaciers. Il y en avoit entr'eux plusieurs, qui s'abstenoient de tout ce qui étoit animé. Aucun d'eux ne mangeoit rien pendant le tems de sa purification de ce qui avoit été animé. Pour lors même ils ne faisoient point usage des œufs. Ils ne touchoient point aux vaches, ni aux animaux mâles qui étoient jumeaux, ni à ceux qui avoient quelques défauts, ou qui étoient de diverses couleurs, ou qui avoient quelque difformité, ou qui étoient domptés, comme étant déja destinés aux travaux. Ils ne mangeoient point aussi de

ceux qui avoient quelque rapport de reſſemblance avec ceux que l'on reſpectoit en Egypte, ni ceux qui n'avoient qu'un œil, ni ceux qui avoient du rapport avec l'homme. On avoit fait pluſieurs obſervations, qui appartenoient à l'art de ceux qui étoient prépoſés à marquer les veaux deſtinés aux ſacrifices, ce qui a donné occaſion à divers livres. Les oiſeaux étoient un des principaux objets de leur attention. Ils ne vouloient pas que l'on mangeât des tourterelles. Ils prétendoient qu'il arrivoit ſouvent, que l'épervier après avoir pris une tourterelle, s'accouploit avec elle, & lui rendoit la liberté, comme le prix de ſa complaiſance; & afin de ne point s'expoſer à manger de celles-là, ils n'en prenoient aucune. C'étoit là leur diſcipline générale. Il y avoit des uſages différens, ſuivant la différence des Prêtres & des Dieux, lorſqu'ils ſe purifioient.

Quand ils se préparoient à leurs cérémonies sacrées, ils étoient un certain nombre de jours, les uns de quarante-deux, les autres plus, les autres moins, mais au moins sept jours, pendant lesquels ils s'abstenoient de tout ce qui étoit animé, même des légumes & du commerce des femmes. Quant aux garçons, même dans les autres tems, ils n'en faisoient aucun usage. Ils se lavoient trois fois le jour dans de l'eau froide, en se levant, avant le dîner, & avant que de se coucher. S'il leur arrivoit d'avoir quelque rêve voluptueux, ils se baignoient aussi-tôt après leur réveil. Dans les autres tems, ils n'usoient pas du bain si fréquemment. Leur lit étoit de branches de palmier; leur oreiller étoit un demi-cilindre de bois bien poli. Ils s'exerçoient pendant toute leur vie à supporter la soif & la faim, & à manger très-peu.

VIII. Une grande preuve de leur tempérance eſt que ne faiſant aucun exercice, ils n'étoient jamais malades, & qu'ils avoient toute la vigueur dont ils avoient beſoin. Ils ſatisfaiſoient à toutes les fonctions de leur miniſtére, qui ſuppoſoient une force peu commune. Ils étoient occupés la nuit à obſerver les cieux, & quelquefois à ſe purifier. Le jour étoit employé au culte des Dieux. Ils chantoient leurs louanges trois ou quatre fois, le matin & le ſoir, lorſque le ſoleil étoit au milieu de ſa courſe, & lorſqu'il ſe couchoit. Le reſte du tems ils étudioient l'arithmétique & la géométrie : toujours occupés à faire des découvertes & des expériences, ils paſſoient les nuits d'hyver à ces exercices, étudiant auſſi la Philologie, n'ayant aucune attention pour s'enrichir, & ayant ſecoué le joug du luxe qui eſt

toujours un mauvais maître. Leur travail assidu étoit une preuve de leur patience, & de la modération avec laquelle ils réprimoient leurs désirs. Ils regardoient comme un des plus grands crimes de voyager hors de l'Egypte, parce qu'ils avoient en horreur les mœurs & le luxe des étrangers. Ils croyoient qu'il n'étoit permis de voyager qu'à ceux qui y étoient contraints pour les affaires du Roi. Ils s'entretenoient continuellement de la nécessité d'observer les coutumes qu'ils avoient reçûes de leurs peres ; & pour peu qu'ils fussent convaincus de s'en être éloignés, ils étoient dégradés : la vraie méthode de philosopher étoit chez leurs Prophétes & chez leurs Ecrivains sacrés. Quant aux autres Prêtres, les porte-cierges & les sacristains, ils menoient une vie pure, mais non pas tout à fait si

auſtére. C'eſt ainſi que l'écrit un Auteur très-ami de la vérité, très-exact & des plus célébres parmi les Stoïciens.

IX. Ceux qui étoient ainſi accoutumés à de pareils exercices, & à ſe rendre la Divinité familiére, étoient perſuadés que l'homme n'étoit pas le ſeul des êtres qui fût rempli de la divinité : ils croyoient que l'ame n'habitoit pas ſeulement dans l'homme, mais qu'il y en avoit une dans preſque toutes les eſpéces des animaux. C'eſt pourquoi ils repréſentoient Dieu ſous la figure des bêtes, même des ſauvages & des oiſeaux, auſſi bien que ſous celle de l'homme. Vous voyez chez eux des Dieux qui reſſemblent à l'homme juſqu'au col, & qui ont le viſage ou d'un oiſeau, ou d'un lion, ou de quelque autre animal. Quelquefois Dieu eſt repréſenté chez eux ayant une tête humaine, &

les autres parties d'autres animaux. Ils veulent nous faire voir par-là que suivant l'intention des Dieux, il y a société entre les hommes & les animaux, & que c'est en conséquence de la volonté de ces êtres suprêmes, que les animaux sauvages s'apprivoisent & vivent avec nous. C'est pourquoi le lion est respecté chez eux comme un Dieu; & il y a une province de l'Egypte que l'on appelle Léontopolis du nom de cet animal, comme il y en a une autre appellée Busiris, & une autre que l'on nomme Lucopolis, à cause du bœuf & du loup. Ils adoroient la puissance de Dieu sous la figure de différens animaux. Entre les élémens, ils respectoient sur tout l'eau & le feu, comme ayant plus de part à notre conservation : on les voyoit dans leurs temples; & encore aujourd'hui à l'ouverture de la cha-

pelle de Sérapis, on lui fait un ſacrifice par le feu & par l'eau. Celui qui chante l'hymne, verſe l'eau & montre le feu, tandis que celui qui eſt à la porte, adreſſe la parole à Dieu en langue Egyptienne. Ils avoient un reſpect particulier pour tout ce qu'ils croyoient avoir quelque rapport avec ce qui étoit ſacré. Ils adorent un homme dans le canton d'Anubis. On lui ſacrifie, & on brûle des victimes ſur ſon autel, après quoi il mange ce qui lui a été apprêté. Il n'eſt pas plus permis de manger des animaux que des hommes. Ceux qui ont excellé par leur ſageſſe, & qui ont eu le plus de communication avec la Divinité, ont découvert que quelques animaux ſont plus agréables à certains Dieux que les hommes, comme l'épervier au Soleil. Cet oiſeau eſt tout ſang & tout eſprit. Il prend l'homme en

compaſſion : il pleure lorſqu'il rencontre un cadavre ; il jette de la terre ſur ſes yeux, dans la perſuaſion où il eſt que la lumiére du ſoleil y habite. Ces mêmes hommes ont auſſi remarqué que l'épervier vivoit très-long tems ; qu'après ſa mort il avoit la faculté de prédire l'avenir ; que dés qu'il étoit dégagé de ſon corps, il devenoit très-raiſonnable, connoiſſoit ce qui devoit arriver, animoit les ſtatues des Dieux, & mettoit leurs temples en mouvement. Quelque ignorant peu inſtruit dans les choſes divines aura horreur du Scarabée. Les Egyptiens au contraire l'honoroient, comme l'image vivante du Soleil. Tout Scarabée eſt mâle, & jette ſa ſemence dans un endroit humide en forme ſphérique : il la remue de ſes pieds de derriére, en tournant ainſi que fait le Soleil dans le ciel ; & il eſt vingt-huit jours

à

à faire ce même exercice, ce qui eſt le cours périodique de la Lune. Les Egyptiens font d'autres raiſonnemens à peu près dans le même goût ſur le belier, ſur le crocodile, ſur le vautour, ſur l'ibis, enfin ſur les autres Animaux; & ce n'eſt qu'à force de réflexions, & par une ſuite de leur profonde ſageſſe, qu'ils en ſont venus à reſpecter les Animaux. Un ignorant n'a pas la moindre idée des raiſons qui ont engagé les Egyptiens à ne point ſuivre le torrent, & à honorer ce que le vulgaire mépriſoit.

X. Ce qui a autant contribué encore que ce que nous venons de dire, à leur donner du reſpect pour les Animaux, c'eſt qu'ils ont découvert que lorſque l'ame des bêtes eſt délivrée de leur corps, elle eſt raiſonnable, & prévoit l'avenir; rend des oracles, & eſt capable de faire tout ce que

l'ame de l'homme peut faire lorſqu'elle eſt dégagée du corps. C'eſt par cette raiſon qu'ils reſpectoient les Animaux, & s'abſtenoient d'en manger, autant qu'il leur étoit poſſible. Il y avoit beaucoup de raiſons, qui déterminoient les Egyptiens à reſpecter les Dieux ſous la forme des Animaux. Nous ſerions trop longs, ſi nous voulions les approfondir toutes. Nous nous contenterons de ce que nous en avons déja dit. Il ne faut cependant point omettre, que lorſqu'ils embaument les corps des gens de condition, ils en ſéparent les entrailles, les mettent dans une caiſſe. Entre pluſieurs cérémonies qu'ils pratiquent en rendant les derniers devoirs aux morts, ils tournent cette caiſſe du côté du Soleil; & un de ceux qui a embaumé les entrailles, fait cette priére, qu'Euphante a traduite de l'Egyptien: O Soleil nôtre Seig-

neur, & tous les autres Dieux qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi, & livrez-moi aux Dieux de l'enfer, avec leſquels je vais habiter. J'ai toujours reſpecté les Dieux de mes peres; & tant que j'ai vécû dans le monde, j'ai honoré ceux qui ont engendré mon corps. Je n'ai tué aucun homme. Je n'ai point violé de dépôt, ni fait aucune faute irréparable; & ſi j'ai commis quelque péché dans ma vie, ſoit en mangeant, ſoit en buvant ce qui n'étoit pas permis, ce n'eſt pas moi qui ai péché, mais ceci. Il montroit en même-tems la caiſſe dans laquelle étoient les entrailles; & après avoir fini cette priére, il jettoit la caiſſe dans la riviére, & embaumoit le reſte du corps qui étoit regardé comme pur. Les Egyptiens croyoient donc être obligés de ſe juſtifier auprès de la Divinité, pour les fautes,

qu'ils avoient commiſes par le manger & par le boire.

XI. Parlons préſentement des nations qui ſont plus connues. Les Juifs s'abſtenoient de pluſieurs animaux avant la perſécution qu'ils ſouffrirent ſous Antiochus, qui viola leurs Loix, & enſuite ſous les Romains, lorſque le temple fut pris, & qu'il fut acceſſible à tous ceux qui vouloient y entrer. Juſqu'alors l'entrée en avoit été interdite. La Ville même fut détruite. Les Juifs ne faiſoient aucun uſage du cochon; & encore aujourd'hui ils s'en abſtiennent. Il y avoit chez eux trois ſectes de Philoſophes. Les premiers étoient les Phariſiens, les ſeconds les Saducéens, les troiſiémes les Eſſéniens, les plus reſpectables de tous. Joſeph parle dans pluſieurs endroits de la façon de vivre de ces derniers; dans le ſecond Livre de ſon Hiſtoire Juive qui eſt

en ſept Livres, dans le dix-huitiéme de ſes Antiquités qui contiennent dix-huit Livres, & enfin dans ſon ſecond Livre contre les Grecs, lequel ouvrage n'en renferme que deux. Les Eſſéniens ſont Juifs d'origine : ils ont beaucoup d'amitié les uns pour les autres, & ils s'aiment beaucoup plus qu'il n'aiment les autres hommes. Ils ont horreur des plaiſirs, comme de quelque choſe de mauvais ; & ils font conſiſter la vertu dans la tempérance & dans la victoire ſur les paſſions. Ils dédaignent de ſe marier : mais ils ſe chargent des enfans des autres, pour les élever dans leur façon de vivre ; & ils en uſent avec eux comme s'ils étoient leurs parens. Ils ne condamnent cependant pas le mariage, ni la génération qui en eſt le fruit : mais ils blament beaucoup l'amour immodéré des femmes. Ils mépriſent les richeſſes,

C'eſt une choſe admirable, que la façon dont ils vivent en commun. On ne trouve chez eux perſonne, qui ait plus de bien qu'un autre. C'eſt une Loi, que quiconque entre dans cette ſecte, lui donne tous ſes biens, de ſorte qu'il n'y a ni pauvre ni riche parmi eux. Tous leurs biens ſont réunis. On prendroit les Eſſéniens pour des frères. L'uſage des parfums eſt regardé chez eux comme quelque choſe de honteux; & ſi quelqu'un avoit été parfumé, même malgré lui, il ſe lave bien tôt. Ils croient qu'il eſt raiſonnable de ne ſe piquer pas d'une propreté trop recherchée, & d'être toujours habillé de blanc. Ils choiſiſſent ceux qui doivent faire leurs affaires; & on fournit à chacun ſes beſoins ſans aucune diſtinction. Ils n'habitent pas une ſeule Ville: il n'y en a point où il n'y ait pluſieurs de cette ſecte; & lorſqu'ils arrivent

d'ailleurs dans une Ville, ceux de leur parti les préviennent. On ne les laiſſe manquer de rien ; & dès qu'on les voit, ils ſont traités comme s'il y avoit longtems qu'on les connût : c'eſt pourquoi lorſqu'ils voyagent, ils ne portent rien avec eux, n'étant obligés à aucune dépenſe. Ils ne changent jamais d'habits ny de ſouliers qu'ils ne ſoient déchirés ou uſés par le tems. Ils n'achetent ni ne vendent rien ; mais chacun d'eux donne à ſon confrére ce qui lui manque, & reçoit de lui ce qui lui eſt utile. Il ne leur eſt néanmoins pas défendu de recevoir ſans rien rendre.

XII. Ils ont un reſpect ſingulier pour la Divinité. Avant que le Soleil ſoit levé, ils ne diſent rien de profane ; ils lui adreſſent quelques priéres, qu'ils ont appriſes de leurs péres, comme pour le ſupplier de ſe lever. Leurs di-

recteurs enſuite les envoient travailler aux arts qu'ils ſavent. Ils ſont occupés au travail avec beaucoup d'attention juſqu'à la cinquiéme heure, après laquelle ils s'aſſemblent dans un même endroit: ils vont enſuite ſe laver dans de l'eau froide, couverts d'un voile de lin. Après cette purification, chacun d'eux ſe retire dans ſa cellule. Il n'eſt point permis à ceux qui ne ſont pas de leur ſecte, d'y entrer. Ainſi purifiés ils vont au réfectoire, qui reſſemble à un lieu ſacré; ils s'aſſeoient en gardant un grand ſilence: le boulanger leur donne à chacun leur pain par ordre, & le cuiſinier leur donne un plat, où il n'y a qu'un ſeul mets. Le Prêtre fait la priére, & quoique les vivres dont ils font uſage, ſoient purs, il ne leur eſt pas permis d'y toucher avant que la priére ſoit faite. Lorſque le repas eſt fini, le Prêtre fait une nouvelle

nouvelle priére : ainſi avant que de manger ; & après avoir mangé ils rendent graces à Dieu. Ils quittent enſuite leurs vêtemens qui ſont comme ſacrés, pour retourner à l'ouvrage juſqu'au ſoir : ils obſervent les mêmes cérémonies en ſoupant ; & s'ils ont quelques hôtes, ils les font ſouper avec eux. On n'entend jamais de clameurs dans leurs maiſons ; jamais il n'y a de tumulte : ils parlent chacun avec ordre ; leur ſilence paroît aux étrangers un myſtére redoutable. Ils n'ont pas de peine à l'obſerver, à cauſe de leur abſtinence continuelle & de leur ſobriété, qui fait qu'ils ne boivent & ne mangent préciſément, que ce qui eſt néceſſaire pour vivre. Ceux qui veulent entrer dans cette ſociété n'y ſont pas reçus tout d'un coup : il faut que pendant un an entier ils pratiquent ce même genre de vie

dans le dehors. On leur donne une pioche, une ceinture & un habit blanc. Si pendant ce tems-là ils donnent des preuves de leur tempérance, on les initie davantage aux cérémonies de la secte. Ils sont admis aux bains: ils ne sont cependant pas encore reçûs à manger en commun. On les éprouve encore pendant deux ans; & après qu'ils ont laissé voir qu'ils sont dignes d'être reçûs dans la societé, ils y sont admis.

XIII. Avant que d'être recûs à la table commune, ils font un serment terible par lequel ils s'engagent premiérement d'être pieux envers Dieu, ensuite justes à l'égard des hommes; de ne faire jamais tort à personne, ni de propos déliberé, ni par l'ordre d'autrui; de haïr les injustes, de prendre toujours le parti des gens de bien, d'être fidelles à tout le

monde & ſur-tout aux Puiſſances, puiſque c'eſt par la permiſſion de Dieu que nous avons des ſupérieurs. Si celui qui doit être reçû eſt conſtitué en dignité, il jure de ne jamais abuſer de ſon pouvoir, de n'être jamais mieux vétu ni plus orné que ſes inférieurs, d'aimer toujours la vérité, d'avoir de l'éloignement pour les menteurs, de conſerver ſes mains pures de tout larcin, & ſon ame de tout gain injuſte, de n'avoir rien de caché pour ceux de ſa ſecte, de n'en découvrir aucun des ſecrets aux autres, quand même on emploieroit la menace de mort. Ceux qui ſont reçûs, jurent encore de tranſmettre aux autres les dogmes de leur ſecte, tels qu'ils les ont reçûs, de s'abſtenir du vol, de conſerver les Livres de leur parti, & les noms des Anges: tels ſont, leurs ſermens. Ceux qui y manquent ſont chaſ-

sés de la societé, & périssent misérablement; car liés par leurs engagemens & par l'habitude, ils ne peuvent pas prendre de nourriture chez les autres, & réduits à manger de l'herbe, ils meurent bien-tôt de faim : c'est pourquoi on les a vûs touchés de pitié à l'égard de ceux qui avoient été chassés, & qui étoient réduits à la derniére misére. Ils les ont reçûs de nouveau, les croyant assez punis de leurs fautes, de s'être vûs près de mourir. Ils donnent une pioche à ceux qui sont prêts d'entrer dans leur societé; parce que lorsqu'ils vont aux commodités, ils font une fosse d'un pied de profondeur, qu'ils couvrent de leur manteau, par respect pour les rayons de la Divinité. Ils vivent avec une si grande frugalité, qu'ils n'ont besoin d'aller aux commodités que le septiéme jour; & ils sont dans

l'uſage de paſſer cette journée à louer Dieu & à ſe repoſer. Ils étoient parvenus par cette habitude de vie à une ſi grande fermeté, que la torture, les roues, le feu, enfin les plus grands tourmens ne purent les contraindre à blaſphémer leur légiſlateur, ou à manger ce que leur coutume leur défendoit. Ils le firent bien voir dans la guerre contre les Romains. On ne les vit point chercher à fléchir leurs bourreaux, ni jetter aucune larme; au contraire ils rioient dans les plus grands tourmens, & railloient ceux qui les tourmentoient. Ils rendoient l'ame avec tranquillité, bien perſuadés qu'elle ne mourroit pas; car c'eſt un dogme bien établi chez eux, que les corps ſont mortels, que la matiére eſt ſujette au changement, que les ames ſont immortelles, qu'elles ſont compoſées d'un air très-léger

& attirées vers les corps par un mouvement naturel ; & que lorſqu'elles ſont dégagées des liens de la chair, elles ſe regardent comme délivrées d'une longue ſervitude, qu'alors elles ſont dans la joie, & ſe tranſportent vers le ciel. Accoutumés à ce genre de vie, & s'occupant ainſi de la vérité & de la piété, il eſt très vraiſemblable de croire, que pluſieurs d'entr'eux ont connu l'avenir, ayant été élevés dès leur tendre jeuneſſe dans la lecture des Livres ſacrés, des écrits des Prophétes, & dans l'uſage de différentes purifications. Rarement ſe trompent ils dans leurs prédictions. Telle eſt la ſecte des Eſſéniens chez les Juifs.

XIV. Il leur eſt défendu à tous de manger du cochon, du poiſſon ſans écailles que les Grecs appellent cartilagineux, & des Animaux qui n'ont qu'un ongle,

Il leur étoit défendu auſſi de tuer ceux qui ſe réfugioient dans leurs maiſons comme ſuppliants, & à plus forte raiſon de les manger. Leur Légiſlateur n'a pas voulu qu'ils tuaſſent le pere & la mere avec les petits. Il leur a ordonné d'épargner, & de ne pas tuer même dans les terres ennemies, les Animaux dont l'homme ſe ſert pour travailler. Il ne craignoit pas que la race de ceux que l'on ne ſacrifie pas, n'augmentât trop, & ne cauſât la famine. Il ſavoit que ceux qui peuplent beaucoup, vivent peu de tems, qu'il en meurt un grand nombre, lorſque les hommes n'en ont point de ſoin, & qu'enfin ceux qui multiplient beaucoup, ont parmi les Animaux des ennemis qui les détruiſent. La preuve en eſt, que nous nous abſtenons de pluſieurs, comme des lézards, des vers, des mouches, des ſerpens, des

chiens, ſans craindre qu'ils nous affament. D'ailleurs il y a de la différence entre tuer les Animaux, & les manger. Nous en tuons pluſieurs dont nous ne mangeons aucuns.

XV. On rapporte que les Syriens s'abſtenoient autrefois des Animaux, & que par conſéquent ils ne les offroient point aux Dieux en ſacrifice ; qu'ils les ſacrifierent dans la ſuite, pour obtenir la fin de quelques fléaux ; qu'ils furent longtems ſans en manger. Ce ne fut que dans la ſuite des tems qu'ils en mangerent, ainſi que le rapportentNeanthe de Cizique & Aſclepiade de Chypre ; ce qui arriva dans le tems de Pygmalion de Phénicie Roi de Chypre, à l'occaſion de la prévarication ſuivante, de laquelle fait mention Aſclepiade, dans l'ouvrage qu'il a écrit ſur la Chypre & la Phénicie. Autrefois l'on ne ſacrifioit

rien d'animé aux Dieux. Il n'y avoit aucune Loi à ce ſujet, parce que ces ſacrifices étoient cenſés défendus par la Loi naturelle. On prétend que la premiére victime qui fut ſacrifiée, ce fut à l'occaſion d'une ame, que l'on demandoit pour une ame. L'hoſtie fut conſumée entiérement. Il arriva dans la ſuite qu'un jour que la victime brûloit, un morceau de la chair tomba à terre : le Prêtre le ramaſſa, & s'étant brûlé, il mit ſans y penſer ſes doigts dans ſa bouche, pour appaiſer la douleur ; le goût de la viande lui fit plaiſir : il en mangea, & en donna à ſa femme ; ce qui étant venu à la connoiſſance de Pygmalion, il fit précipiter du haut d'un rocher le Prêtre avec la Prêtreſſe, & nomma un autre Prêtre, qui peu de tems après en faiſant le même ſacrifice, mangea auſſi de la chair, & fut puni de même.

Dans la ſuite ces ſacrifices continuant d'être en uſage, & les Prêtres ne réſiſtant point à la tentation de manger de la viande, on ceſſa de les punir. Quant à l'abſtinence des poiſſons, elle ſubſiſta juſqu'au tems de Ménandre le Comique qui s'exprime ainſi : Prenez les Syriens pour modèle ; quand la gourmandiſe les engage à manger du poiſſon, auſſitôt leurs pieds & leurs mains deviennent enflés : pour appaiſer la Divinité, ils ſe revêtent d'un ſac, ſe mettent ſur du fumier dans un grand chemin, croyant avoir trouvé le moyen de réparer leurs fautes par cet abaiſſement.

XVI. Chez les Perſes on appelle Mages ceux qui s'appliquent aux choſes Divines, & les miniſtres des Dieux : c'eſt ce que ſignifie le terme, *mage*, dans la Langue du pays. L'ordre des Mages eſt tellement reſpecté en Per-

ſe, que Darius fils d'Hyſtaſpe ordonna que l'on mît ſur ſon tombeau entr'autres titres, qu'il avoit été docteur en magie. Il y avoit de trois ſortes de Mages, ainſi que le rapporte Eubule qui a fait l'Hiſtoire de Mithra en pluſieurs Livres. Les plus parfaits des Mages, ceux qui ſont dans la premiére claſſe, ne mangent rien d'animé, & ne tuent rien de ce qui a vie. Ils perſiſtent conſtamment à s'abſtenir des Animaux, ſuivant l'ancien uſage. Ceux de la ſeconde claſſe uſent de la viande à la vérité: mais ils ne tuent aucuns des Animaux familiers. Les Mages de la troiſiéme claſſe en épargnent auſſi quelques-uns. Le dogme de la Métempſicoſe eſt reçû chez ceux de la premiére claſſe, comme l'indique aſſez ce qui ſe paſſe dans les myſtéres de Mithra; car pour faire voir le rapport qu'il y a entre nous & les Animaux, ils ont

coutume de nous désigner par le nom des Animaux. Ils appellent lions ceux qui participent à leurs mystéres. Ils donnent le nom de lionnes aux femmes qui sont de leur secte. Ils appellent corbeaux les ministres de leurs mystéres. Ils en agissent de même à l'égard de leurs peres: ils les appellent aîgles & éperviers Ceux qui entrent dans les mystéres appellés des lions, prennent la figure de toute sorte d'Animaux. Pallas en rend raison dans l'ouvrage qu'il a fait sur Mithra. Il y dit que le sentiment commun est, que cela a rapport au cercle du Zodiaque; mais que la vérité est, que les Mages veulent par-là désigner énigmatiquement & exactement les révolutions des ames humaines, qui suivant leur sentiment, entrent successivement dans le corps de divers Animaux Les Latins donnoient à quelques Divi-

nités le nom des Animaux. Ils appelloient Diane, louve ; le Soleil, taureau, lion, dragon, épervier ; Hécate, cheval, taureau, lionne, chienne : le nom de Phérebate a été donné ſuivant pluſieurs Théologiens à Proſerpine, parce qu'elle nourrit des tourterelles. Cet oiſeau lui eſt conſacré. Les Prêtreſſes de Maïa lui en font une offrande. Maïa eſt la même que Proſerpine ; elle a été ainſi appellée, parce qu'elle eſt la nourrice du genre humain ; ainſi que Cérés. On a conſacré le cocq à celle-ci ; c'eſt pourquoi les Prêtres de cette déeſſe s'abſtiennent des oiſeaux domeſtiques. Il eſt ordonné à ceux qui ſont initiés dans les myſtéres d'Eleuſine, de s'en abſtenir auſſi, de même que des poiſſons, des féves, des pêches & des pommes. Ils ont une égale répugnance à toucher le tronc de ces arbres qu'un cada-

vre (*a*). Quiconque a étudié la matiére des viſions, ſçait que l'on doit s'abſtenir de toute ſorte d'oiſeaux, ſi l'on veut être délivré du joug des choſes terreſtres, & trouver une place parmi les Dieux du ciel. Mais la méchanceté, comme nous l'avons déja remarqué pluſieurs fois, eſt ingénieuſe à faire ſon apologie, ſurtout lorſqu'elle n'a affaire qu'à des ignorans: c'eſt pourquoi ceux qui ne ſont que médiocrement vicieux, regardent comme de vains diſcours, ce que nous avons dit contre l'uſage de la viande. Ils

(*a*) Thomas Gale dans ſa note ſur le chap. 11. de la ſec. 4. des myſtéres d'Iamblique, donne un autre ſens à cette phraſe par ce qu'au lieu de σπιλέχυς il lit τολέχυς; & il fait dire à Porphyre que ceux qui étoient initiés aux myſtéres d'Eleuſine, avoient autant de répugnance à toucher une femme en couche qu'un cadavre: mais cette leçon ne paroît pas ſe concilier ſi bien avec ce qui précede, que celle que nous avons ſuivie.

croyent que ce ſont des contes de vieilles, & des propos ſuperſtitieux. Ceux qui ont fait plus de progrès en méchanceté, ſont non ſeulement dans la diſpoſition de parler avec indignité de ceux qui ſont dans notre ſyſtême, mais auſſi de traiter de ſuperſtition & de vanité, la doctrine oppoſée à leur gourmandiſe : mais ils ſont aſſez punis des Dieux & des hommes par ces mêmes diſpoſitions. Pour nous, après avoir encore parlé d'une nation étrangere, célébre par ſa juſtice & par ſa piété, nous paſſerons à d'autres choſes.

XVII. Il y a chez les Indiens diverſes profeſſions. On en voit qui s'appliquent uniquement aux choſes divines. Les Grecs donnent le nom des Gymnoſophiſtes à ceux-ci. Il y en a de deux ſortes. Les Bracmanes ſont les premiers ; enſuite ſont les Samanéens. Les Bracma-

nes reçoivent de leurs peres par tradition leur doctrine, & cette eſpéce de ſacerdoce. Les Samanéens ſe choiſiſſent parmi ceux qui ſe propoſent de vaquer aux choſes divines. Leur genre de vie a été traité par Bardeſane de Babylone, qui vivoit du tems de nos peres, & qui étoit avec Dendamis & les Indiens qui furent envoyés à l'Empereur. Les Bracmanes ſont tous d'une même famille. Ils ſortent d'un même pere & d'une même mere. Les Samanéens ſont de diverſes familles, toutes cependant Indiennes. Le Bracmane n'eſt point ſoumis à l'Empire du Roi. Il ne paye aucun impôt. Quelques-uns de ces Philoſophes habitent ſur les montagnes, d'autres près du Gange. Ceux des montagnes vivent des fruits d'Automne, de lait de vache caillé avec des herbes; ceux du Gange ne mangent que des fruits d'Automne

tomne, dont il y a une très-grande quantité près de ce fleuve. La terre y produit continuellement des fruits nouveaux, & beaucoup de ris qui vient tout ſeul, dont ils font uſage. S'il arrive que les fruits leur manquent, ils regardent comme la derniére intempérance, & même comme une impiété, d'uſer d'aucune autre nourriture, & ſur tout de manger des animaux. Les plus religieux & les plus pieux ſont les plus attachés à ce genre de vie. Ils ſont occupés une partie du jour, & la plus grande partie de la nuit à chanter les louanges des Dieux & à les prier. Chacun d'eux a une petite cellule, où il demeure ſeul, autant que cela eſt poſſible. Car les Bracmanes n'aiment pas à habiter en commun, ni à parler beaucoup; & ſi par hazard cela leur arrive, ils entrent en retraite, & ſont pluſieurs jours ſans parler:

ils jeûnent très-ſouvent. Les Samanéens, comme nous l'avons déja dit, ſe prennent au choix. Lorſque quelqu'un veut être reçû dans l'Ordre, il ſe préſente devant les Magiſtrats de la ville : il abandonne ſa Patrie & tous ſes biens ; on le raſe enſuite, pour le dépouiller de tout ce qui eſt ſuperflu ſur le corps. Il prend après cela l'habit, & va chez les Samanéens, ſans retourner ni chez ſa femme, ni chez ſes enfans, s'il en a, & n'en étant pas plus occupé que s'ils ne lui appartenoient pas. Le Roi prend ſoin de leurs enfans, & leur procure ce qui leur eſt néceſſaire. Les parens ſe chargent de la femme : c'eſt ainſi que vivent les Samanéens. Ils demeurent hors des villes. Ils paſſent tout le jour à s'occuper de la Divinité. Ils ont des maiſons & des temples bâtis aux frais du Roi, dans leſquels il y a des

œconomes, qui reçoivent ce que le Roi a réglé pour la nourriture de ceux qui y habitent. On leur apprête du ris, du pain, des fruits, des légumes. Ils entrent dans le réfectoire au ſon d'une trompette; alors ceux qui ne ſont pas Samanéens ſe retirent. Les Samanéens ſe mettent en priére. Tandis qu'ils prient, on entend de nouveau la trompette, & leurs domeſtiques leur apportent à chacun un plat; car ils ne mangent jamais deux d'un même plat. Dans ce plat il y a du ris; & ſi quelqu'un d'eux demande quelqu'autre choſe, on lui ſert des légumes & quelques fruits. Après un repas qui dure fort peu de tems, ils retournent aux mêmes occupations qu'ils avoient interrompues. Ils ſont tous ſans femme; & ils ne poſſédent aucun bien. Eux & les Bracmanes ſont en ſi grande vénération, que le Roi vient

ple, ceux qui les imitent, ont plus donné de preuves de leur amour pour la juſtice, qu'ils n'ont introduit de confuſion chez les hommes. La loi ne leur a impoſé aucune néceſſité : en permettant aux autres de manger de la viande, elle a laiſſé à ceux-ci la liberté de faire ce qu'ils voudroient. Elle les a reſpectés, comme étant plus parfaits. Les punitions ne ſont pas faites pour eux, parce qu'ils ne connoiſſent pas l'injuſtice. Quant à ceux qui demandent : qu'arriveroit-il ſi tous les hommes imitoient ces Philoſophes ? Il faut répondre ce que diſoit Pythagore : ſi tous les hommes devenoient Rois, qu'en arriveroit-il ? Ce n'eſt pas cependant une raiſon de fuir la royauté. Si tout le monde étoit vertueux, les Magiſtrats & les Loix ſeroient inutiles dans l'Etat. Perſonne n'eſt cependant venu encore à cet ex-

cès de folie, de ſoutenir que chaque particulier ne doit pas travailler à ſe rendre vertueux. La Loi tolére pluſieurs choſes dans le vulgaire, qu'elle interdit au Philoſophe & au citoyen vertueux. Elle n'admet point dans la magiſtrature certains artiſans, dont elle permet cependant la profeſſion. Tels ſont les arts ſerviles, & ceux qui ne ſe concilient pas facilement avec la Juſtice & les autres vertus. Elle ne défend pas au commun des hommes d'avoir commerce avec les courtiſanes: mais en exigeant d'elles une amende, elle fait aſſez voir qu'elle regarde ce commerce honteux pour les honnêtes gens. Elle ne défend point de paſſer ſa vie dans les cabarets; cependant un homme qui auroit médiocrement ſoin de ſa réputation, ſe le reprocheroit. On doit raiſonner de même à l'égard de l'abſtinen-

ce de la chair. Ce qui eſt accordé par tolérance au vulgaire, n'eſt pas permis pour cela à celui qui aſpire à la perfection de la vertu. Le vrai Philoſophe doit ſe conformer aux Loix, que les Dieux, & les hommes qui ſe ſont propoſés les Dieux pour modèles, ont établies. Or les Loix ſacrées des nations & des villes ont recommandé la ſainteté, & interdit l'uſage de toutes les viandes aux Prêtres, & de quelques-unes au peuple, ou par piété, ou à cauſe des inconvéniens qui réſultoient de cette nourriture. On ne peut donc rien faire de mieux, que d'imiter les Prêtres, & d'obéir aux Légiſlateurs; & ſi l'on veut aſpirer à la plus grande perfection, on s'abſtiendra de manger de tous les animaux.

XIX. Il s'en eſt peu fallu, que je n'aie omis ce paſſage d'Euripide, qui aſſûre que les Prophétes

phétes de Jupiter en Créte s'abſtiennent de manger de la chair des animaux. Voici comme il fait parler le Chœur à Minos, Fils d'une Tyrienne de Phénicie, deſcendant d'Europe & du grand Jupiter Roi de Créte fameuſe par cent villes. J'arrive en abandonnant les temples des Dieux conſtruits de chênes, de ciprès par le moyen du fer. Nous menons une vie pure. Depuis le tems que j'ai été fait Prêtre de Jupiter Idéen, je ne prends plus de part aux repas nocturnes des fêtes de Bacchus. Je ne me repais plus de viandes crues ; j'offre des flambeaux à la mere des Dieux : je ſuis Prêtre des Curetes, couvert d'habits blancs. Je m'éloigne des endroits où naiſſent les hommes. Je fuis auſſi les lieux où on les enterre, & je me garde bien de manger de ce qui a eu vie.

XX. Les Prêtres faiſoient con-

fister la pureté à ne point mêler les choſes contraires. Ce mélange-là étoit regardé chez eux comme quelque choſe d'impur. Ils croyoient que la nourriture des fruits étoit conforme à la nature, ce qu'ils ne penſoient pas à l'égard des alimens, que nous procurent les animaux morts. Ils étoient perſuadés que ce qui étoit conforme à la nature, ne pouvoit pas ſouiller, & que l'on ne pouvoit pas tuer les animaux, & ſéparer leurs ames de leurs corps, ſans ſe ſouiller, ni priver de ſentiment ce qui eſt ſenſible, & en faire un cadavre. On ne ſçauroit être pur, qu'on ne renonce à bien des choſes; & il n'y a de pureté, que dans ceux qui font uſage des choſes conformes à la nature. Les plaiſirs même de l'amour ſouillent l'ame, (a) ne les eût-on qu'en

(a) On omet ici quelques raiſonnemens

ſonge, parce que par-là la plus noble partie de nous mêmes eſt emportée par le plaiſir. Les paſſions ſouillent auſſi, parce que lorſque l'ame en eſt agitée, la partie déraiſonnable qui eſt comme la femelle, ſe confond avec la raiſon, qui en eſt comme le mâle. Le mélange des choſes de différentes natures doit être regardé comme quelque choſe d'impur; d'où vient que dans les teintures qui ſe font par des mélanges, lorſqu'on mêle enſemble différentes eſpéces, cela s'appelle ſouillure. C'eſt pourquoi le Poëte a dit: de même qu'une femme qui ſouille l'ivoire avec la pourpre. Les Peintres donnent le nom de corruption aux mélanges; & dans l'uſage commun, ce qui n'eſt pas mélan-

---

que l'on ne pourroit décemment traduire en François, & qui d'ailleurs ſont très abſurdes.

gé s'appelle pur, ſans corruption, & naturel. L'eau mêlée avec de la terre ſe gâte, & n'eſt point pure. Lorſqu'elle coule, elle rejette tous les corps étrangers. Lorſqu'une eau deſcend d'une ſource qui coule toujours, & qui n'eſt pas bourbeuſe, comme parle Héſiode, la boiſſon en eſt très-ſaine, parce qu'elle eſt claire & ſans mélange. On appelle pure, une femme qui n'a jamais eu commerce avec un homme. La corruption n'eſt autre choſe, que le mélange des contraires. Ainſi joindre ce qui eſt mort avec ce qui eſt vivant, & ſe nourrir de ce qui a eû vie, communique néceſſairement la corruption, de même que le mélange du corps avec l'ame. Dès qu'un homme naît, ſon ame eſt ſouillée par ſon union avec le corps. Lorſqu'il meurt, l'ame eſt auſſi ſouillée, parce qu'elle ſort d'un cadavre. Elle l'eſt en-

core par la colére, par les déſirs, par les paſſions qui ſont excitées par la nature des alimens; & de même que l'eau qui coule à travers les rochers, eſt plus pure que celle qui paſſe à travers les terres fangeuſes, puiſqu'elle entraîne avec elle moins de limon: auſſi l'ame qui exerce ſes fonctions dans un corps décharné, qui n'eſt pas rempli des ſucs des chairs étrangéres, ſe gouverne beaucoup mieux, eſt plus parfaite, plus pure, & plus intelligente, comme l'on dit que le thin le plus ſec & le plus piquant, eſt celui qui fournit de meilleur miel aux abeilles. La penſée eſt fouillée, ou plûtôt celui qui penſe, lorſque la fantaiſie & l'imagination ſe mêlent avec la penſée, & que leurs opérations ſe confondent. La purification conſiſte à ſe ſéparer de toutes ces choſes étrangéres, & à ne prendre que des alimens

qui laiſſent toujours l'ame dans l'état naturel : comme le vrai aliment de la pierre, de la plante, & du corps, eſt ce qui les conſerve & ce qui les fait augmenter. Autre choſe eſt de ſe nourrir, autre choſe eſt de s'engraiſſer ; autre choſe eſt de ſe procurer les choſes néceſſaires, autre choſe eſt de donner dans le luxe. Il y a différentes ſortes de nourritures, & différentes eſpéces à nourrir. Il faut à la vérité tout nourrir : mais il ne faut chercher à engraiſſer que ce qu'il y a de principal en nous. La nourriture de l'ame raiſonnable eſt ce qui conſerve la raiſon & ſon entendement. C'eſt donc là ce qu'il faut chercher à nourrir & à engraiſſer, plûtôt que le corps par l'uſage de la chair. C'eſt l'entendement qui doit être heureux éternellement. Un corps trop gras rend l'ame moins heureuſe, par-

ce qu'il augmente ce qui eſt mortel en nous, & qu'il eſt un obſtacle pour arriver à la vie éternelle. Il ſouille l'ame, qu'il rend pour ainſi dire corporelle, en l'attirant à des choſes étrangéres. La pierre d'Aiman communique ſon ame au fer, qui eſt près d'elle, de ſorte que de très-peſant il devient léger, & accourt à l'Aiman, attiré par les eſprits de cette pierre. Quelqu'un qui ne ſera occupé que de Dieu, cherchera-t-il à ne ſe remplir que des alimens qui nuiſent à la perfection de l'ame? Ou plûtôt en réduiſant à très peu de choſes ſon néceſſaire, ne tâchera-t-il pas de s'unir à Dieu encore plus intimément que le fer ne s'attache à l'Aiman? Plût à Dieu que nous puſſions, ſans périr, nous abſtenir même des fruits de la terre! Nous ſerions vraiement immortels, comme dit Homére, ſi nous

n'avions beſoin ni de manger, ni de boire : ce Poëte nous avertit par là, que ſi la nourriture nous fait vivre, elle eſt en même-tems une preuve de mortalité. Si nous n'avions pas beſoin de nous nourrir, nous ſerions d'autant plus heureux, que nous ſerions plus près de l'immortalité. Préſentement que nous ſommes mortels, nous nous rendons encore plus mortels, s'il eſt permis de parler ainſi, par l'uſage que nous faiſons des choſes mortelles. L'ame, ainſi que dit Théophraſte, ne ſe contente pas de payer au corps le loyer de ſon habitation : mais elle s'y livre toute entiére. Il ſeroit à ſouhaiter que nous puſſions vivre ſans boire, ni ſans manger, & ſans que notre corps déperît : pour lors nous approcherions très près de la Divinité. Mais qui ne déplorera le ſort malheureux des hommes, qui ſont enveloppés

dans des ténébres ſi épaiſſes, qu'ils aiment leurs maux, ſe haïſſent eux mêmes, & celui qui eſt véritablement leur pere ; enſuite ceux qui les avertiſſent de ſortir de cet état d'ivreſſe, dans lequel ils ſont plongés ? Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet ; paſſons préſentement à quelques autres queſtions.

XXI. Ceux qui pour répondre aux exemples tirés de diverſes nations que nous avons rapportés, nous oppoſent les Nomades, les Troglodites, les Ichthiophages, ne ſavent pas que c'eſt par néceſſité que ces peuples en ſont venus à manger de la chair : leur pays ne produiſoit aucun fruit, & étoit ſi ſtérile, qu'on n'y voyoit pas même de l'herbe ; ce n'étoit que des ſables. Une preuve ſenſible de la méchanceté de leur terrain, c'eſt qu'ils ne pouvoient pas faire de feu, faute de matiére com-

buſtible. Ils mettoient leurs poiſſons ſécher ſur des pierres & ſur le rivage. Ce fut donc par néceſſité qu'ils mangerent des animaux. Il y a outre cela des nations naturellement ſi féroces, que ce n'eſt point par elles que les gens ſenſés doivent juger de la nature humaine. Autrement on mettroit en queſtion, non ſeulement ſi l'on peut manger des animaux, mais auſſi ſi l'on peut manger des hommes, & faire pluſieurs autres actes de cruauté. On rapporte que les Maſſagétes & les Derbices regardent comme très-malheureux ceux de leurs parens, qui meurent d'une mort naturelle; & pour prévenir ce malheur, lorſque leurs meilleurs amis deviennent vieux, ils les tuent & les mangent. Les Tibaréniens précipitent ceux qui ſont prêts d'entrer dans la vieilleſſe. Les Hyrcaniens & les Caſpiens les expoſent aux oiſeaux & aux

chiens. Les Hyrcaniens n'attendent pas même qu'ils ſoient morts : mais les Caſpiens leur laiſſent rendre le dernier ſoupir. Les Scithes les enterrent vivans ; & ils égorgent ſur le bûcher ceux que les morts ont aimés davantage. Les Bactriens jettent aux chiens les vieillards vivans. Stafanor qu'Alexandre avoit nommé Gouverneur de cette Province, fut ſur le point de perdre ſon gouvernement, parce qu'il voulut abolir cette coutume. Comme ces mauvais exemples ne doivent pas nous faire renoncer aux devoirs de l'humanité, auſſi ne devons-nous pas ſuivre les exemples des nations, que la néceſſité a déterminées à manger de la chair. Nous ferions bien mieux d'imiter les peuples vertueux, qui n'ont cherché qu'à plaire aux Dieux ; car de vivre ſans ſuivre les principes de la prudence, de la ſageſſe, & de la pié-

té, c'eſt plûtôt mourir pendant long tems que mal vivre, ainſi que diſoit Démochares.

XXII. Il nous reſte à rapporter encore quelques témoignages d'hommes célébres en faveur de l'abſtinence. Car un des reproches que l'on nous fait, eſt que nous en manquons. Nous ſavons que Triptolême eſt le plus ancien Légiſlateur des Athéniens. Voici ce qu'en dit Hermippe dans le ſecond Livre des Légiſlateurs. On prétend que Triptolême fit des Loix pour les Athéniens. Le Philoſophe Xénocrate aſſûre, qu'il y en a encore trois qui ſubſiſtent à Eleuſine. Les voici : reſpectez vos parens, honorez les Dieux par l'offrande des fruits, ne faites point de mal aux Animaux. Les deux premiéres ſont fondées en bonnes raiſons. Il faut faire tout le bien dont nous ſommes capables, à nos peres & meres. C'eſt leur rendre ce qui leur

eſt dû : ils ſont nos bienfaiteurs. C'eſt auſſi un devoir de rendre aux Dieux les prémices des biens qu'ils nous ont donnés. Quant au troiſiéme, Xénocrate eſt en doute de ce que penſoit Triptolême, lorſqu'il ordonnoit de s'abſtenir des animaux. Eſt-ce, dit-il, qu'il croyoit que c'étoit une choſe trop cruelle, de tuer ce qui eſt de même eſpéce que nous ? Ou voyant que les hommes faiſoient mourir, pour ſervir à leur nourriture, les animaux les plus utiles, vouloit-il adoucir leurs mœurs, en eſſayant de les engager à ne faire aucun mal aux animaux qui vivent avec eux, & ſur tout à ceux qui ſont d'un caractére doux ? Peut-être auſſi qu'après avoir ordonné d'offrir aux Dieux les fruits de la terre, il s'eſt imaginé que cette loi ſeroit mieux obſervée, ſi l'on ne ſacrifioit pas des ani-

maux aux Dieux. Xénocrate rapporte plusieurs autres raisons de cette loi, qui ne sont pas trop vraisemblables. Il nous suffit qu'il en résulte, que Triptolême a défendu de toucher aux animaux. Ceux qui dans la suite violerent cette loi, ne le firent que par une grande nécessité, & ne commirent ce péché que comme malgré eux, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Parmi les loix de Dracon, il y en a une conçue en ces termes. Réglement qui doit être éternellement observé par ceux qui habiteront à jamais l'Attique : on respectera les Dieux & les Héros du pays, suivant les loix reçues, chacun selon son pouvoir ; on publiera leurs louanges ; on leur offrira les prémices des fruits & des gâteaux de toutes les saisons.

*Fin du Traité de Porphyre.*

# VIE DE PLOTIN, PAR PORPHYRE.

LE Philoſophe Plotin qui a vécu de nos jours, paroiſſoit honteux d'avoir un corps. Auſſi ne parloit-il jamais ni de ſa famille, ni de ſa patrie ; & il ne voulut pas ſouffrir qu'on fit ni ſon portrait, ni ſon buſte. Un jour qu'Amelius le prioit de ſe laiſſer peindre, n'eſt-ce pas aſſez, lui dit-il, de porter cette figure dans la-

quelle la nature nous a renfermés, ſans en tranſmettre la reſſemblance à la poſtérité, de même que quelque choſe qui en vaudroit la peine? Comme il perſiſtoit toujours à lui refuſer cette marque de complaiſance, Amelius pria Carterius le plus fameux peintre de ce tems-là, d'aller à l'auditoire de Plotin; car y alloit qui vouloit : à force de le regarder, il ſe remplit tellement l'imagination de ſa figure, qu'il le peignit de mémoire. Amelius le dirigeoit, enſorte que le portrait fut très reſſemblant. Tout cela ſe paſſa, ſans que Plotin en eût connoiſſance.

II. Il étoit fort ſujet à la colique : cependant il ne voulut jamais prendre de reméde, perſuadé qu'il étoit indigne d'un homme grave, de ſe ſoulager par ce moyen. Il ne prit jamais de thériaque, parce que, diſoit-il, il ne vouloit

vouloit point se nourrir de la chair d'aucun Animal familier. Il ne se baignoit point : il se contentoit de se faire frotter tous les jours chez lui. Ceux qui lui rendoient ce service étant morts de la peste, il cessa de se faire frotter ; & cette interruption lui procura de grands maux de gorge, dont on ne s'appercevoit point, tant que j'ai été avec lui : après que je l'eus quitté, son mal de gorge s'aigrit à un tel point, qu'il étoit toujours enroué, que sa vûe se troubla, & qu'il lui survint des ulcéres aux pieds & aux mains. C'est ce que m'apprit à mon retour mon ami Eustochius, qui demeura avec lui jusqu'à sa mort. Ces incommodités ayant empêché ses amis de le voir avec la même assiduité, il se retira en campagne, dans un bien qui avoit appartenu à Zethus un de ses anciens amis qui étoit mort. Ce qui

lui étoit néceſſaire, lui étoit fourni de la terre même de Zethus, & de Minturnes de la part de Caſtricius qui y avoit du bien. Lorſqu'il fut prêt de mourir, Euſtochius qui demeuroit à Pouzoles, fut quelque tems à venir le trouver. C'eſt lui-même qui me l'a raconté. Plotin lui dit, je vous attends; je ſuis actuellement occupé à renvoyer à la Divinité ce qu'il y a en moi de Divin. Alors un dragon qui étoit ſous le lit dans lequel il étoit couché, ſe gliſſa dans un trou qui étoit dans la muraille, & Plotin rendit l'eſprit. Il avoit pour lors ſoixante ſix ans. L'Empereur Claude finiſſoit la ſeconde année de ſon régne. J'étois pour lors à Lilibée. Amelius étoit à Apamée de Syrie, Caſtricius à Rome: Euſtochius étoit ſeul près de Plotin. Si nous remontons depuis la ſeconde année de Claude juſqu'à ſoixante & ſix ans au-delà,

nous trouverons que la naiſſance de Plotin tombe dans la treiziéme année de l'Empire de Séve-re. Il n'a jamais voulu dire ni le mois, ni le jour qu'il étoit né, parce qu'il ne vouloit point qu'on célébrât le jour de ſa naiſſance, ni par des ſacrifices, ni par des repas. Cependant lui même ſacrifioit & régaloit ſes amis les jours de la naiſſance de Platon; & il falloit que ce jour là ils fiſſent un diſcours, lorſqu'ils le pouvoient, lequel étoit lû en préſence de l'aſſemblée. Voici ce que nous avons appris de lui-même, dans les diverſes converſations que nous avons eûes avec lui.

III. Il étoit entre les mains d'un Précepteur, & avoit déja huit ans, qu'il avoit encore une nourrice. Un jour qu'il vouloit la têter, elle ſe plaignit de ſon importunité, ce qui lui fit tant de honte, qu'il n'y retourna plus

Etant âgé de vingt-huit ans, il se donna tout entier à la Philosophie. On le recommanda aux maîtres, qui avoient pour-lors le plus de réputation dans Aléxandrie. Il revenoit toujours de l'auditoire triste & chagrin. Il fit part de ses dispositions à un de ses amis, qui le mena entendre Ammonius, que Plotin ne connoissoit pas. Dès qu'il l'eut entendu, il dit à son ami : voici celui que je cherchois ; & depuis ce jour il resta assiduement près d'Ammonius. Il prit un si grand goût pour la Philosophie, qu'il se proposa d'étudier celle des Perses & celle des Indiens. Lorsque l'Empereur Gordien se prépara à faire son expédition contre les Perses, Plotin se mit à la suite de l'armée, ayant pour lors trente neuf ans. Il avoit été dix à onze ans entiers près d'Ammonius. Gordien ayant été tué en Mésopotamie, Plotin

eut assez de peine à se sauver à Antioche. Il revint à Rome âgé de quarante ans, lorsque Philippe étoit Empereur. Hérennius, Origène & Plotin étoient convenus de tenir secrette la doctrine qu'ils avoient appriſe d'Ammonius. Plotin observa cette convention. Hérennius fut le premier qui la viola, ce qui fut imité par Origène. Ce dernier écrivit un Livre sur les Démons ; & sous l'Empire de Gallien il en fit un autre, pour prouver que le Prince est le seul Poëte (*a*). Plotin fut longtems sans rien écrire. Il se contentoit d'enseigner de vive voix ce qu'il avoit appris d'Ammonius. Il passa de la sorte

(*a*) M. de Valois a crû que cet Origène, qui n'est pas le fameux Origène, avoit voulu faire sa cour par cet ouvrage à l'Empereur Gallien, qui passoit pour être grand Poëte. V Tillemont, vie de Gallien, art. 1. Hist. des Emp. T. 3. p. 318.

dix années entiéres à instruire quelques disciples ; mais comme il permettoit qu'on lui fit des questions, il arrivoit souvent que l'ordre manquoit, & que cela dégeneroit en bagatelles, ainsi que je l'ai sçû d'Amélius, qui se mit au nombre de ses disciples la troisiéme année du séjour de Plotin à Rome. C'étoit la troisiéme année de l'Empire de Philippe. Il demeura avec lui jusqu'à la premiére année de l'Empire de Claude, c'est à-dire, vingt-quatre ans. Il sortoit de l'école de Lisimaque. C'étoit le plus laborieux de tous ceux qui étudioient en même tems que lui. Il avoit écrit, rassemblé, & savoit presque par cœur tous les ouvrages de Numenius. Il composa cent Volumes de ce qu'il avoit oüi dire à Plotin dans ses conférences ; & il laissa ces remarques à Justin Hésichius d'Apamée, son fils adoptif.

IV. La dixiéme année de l'Empire de Gallien, je partis de Gréce pour Rome avec Antoine de Rhodes. J'y trouvai Amelius, qui depuis dix-huit ans étudioit sous Plotin. Il n'avoit encore osé rien écrire, si ce n'est quelques Livres de ses remarques, dont le nombre n'alloit pas encore jusqu'à cent. Plotin avoit pour lors cinquante-neuf ans. J'en avois trente, lorsque je m'attachai à lui. Il commença à écrire sur quelques questions qui se présenterent la premiére année de Gallien, & la dixiéme, qui est celle où je le connus pour la premiére fois, il avoit déja écrit vingt & un Livres, qui n'avoient été communiqués qu'à un très-petit nombre de personnes. On les donnoit difficilement. C'étoit avec précaution, & il falloit être assûré du caractére de ceux qui les recevoient. Comme il n'avoit

point mis de titres à ſes Livres ; chacun y avoit mis ceux qu'il avoit jugé à propos (*a*).

V. Je demeurai avec lui cette année, & les cinq autres ſuivantes. J'étois allé dix ans auparavant à Rome. Plotin pour-lors ne travailloit point. Il ſe contentoit d'inſtruire de vive voix ceux qui alloient à ſon auditoire. Dans ces ſix ans on examina pluſieurs queſ-

(*a*) Porphyre ajoute, que les titres les plus reçûs étoient les ſuivans : du beau, de l'immortalité de l'ame, du deſtin, de l'eſſence de l'ame, de l'entendement, des idées de l'être, de la deſcente de l'ame dans les corps : comment eſt procédé ce qui eſt après le premier être : de l'amitié : ſi toutes les âmes ne ſont qu'une : du bon, & de l'unité des trois principales ſubſtances : de la génération & de l'ordre des êtres qui ſont après le premier : des deux matiéres : différentes réfléxions du mouvement circulaire : du Démon qui eſt échû à chacun de nous : quand il eſt raiſonnable de ſortir de cette vie-ci : de la qualité : s'il y a des idées pour les choſes ſinguliéres : des vertus : de la dialéctique : comment l'ame tient le milieu entre les ſubſtances indiviſibles & celles qui ſont diviſibles :

tions

tions dans les conférences qu'il tenoit. Amélius & moi le priant instamment d'écrire, il fit deux livres, pour prouver que l'unité se trouve dans le tout. Il en fit encore deux autres, pour faire voir que ce qui est au dessus de l'être, n'est point intelligent : ce que c'est que la première intelligence, & ce que c'est que la seconde (*a*).

(*a*) On lit ensuite dans Porphyre les titres de 21 Livres de Plotin ; les voici : de ce qui est en puissance : de ce qui est en acte ; de l'impossibilité des choses incorporelles. Trois Livres sur l'ame : comment nous voyons : de la contemplation du beau intelligible : que les choses intelligibles ne sont pas au de là de l'entendement : du bon, contre les Gnostiques : des nombres : pourquoi ce que l'on voit de loin paroît plus petit : si le bonheur consiste dans l'étendue du tems : du mélange de toutes choses : comment la multitude des idées subsiste : du bon, du volontaire, du monde, du sentiment & de la mémoire ; des genres de l'être ; trois Livres de l'Eternité & du Tems.

Ces vingt-quatre Livres furent compotés

VI. Lorſque j'étois en Sicile, où je me retirai vers la quinziéme année de l'Empire de Gallien, il fit cinq Livres, qu'il m'envoya : du Bonheur : de la Providence en deux Livres : des Subſtances intelligentes, & de celles qui ſont au deſſus, & de l'amour. Il m'envoya ces ouvrages la premiére année de l'Empire de Claude, & au commencement de la ſeconde. Peu de tems avant que de mourir, il m'envoya les cinq ſuivans : ce que c'eſt que le mal : ſi les Aſtres ont quelques influences : ce que c'eſt que l'Homme : ce que c'eſt que l'Animal : du premier Bien, & du Bonheur.

Tous ces ouvrages enſemble ſont cinquante quatre Livres. Les

---

pendant les ſix ans que Porphyre demeura avec Plotin, & ils en faiſoient quarante-cinq avec les vingt & un qui étoient achevés avant que Porphyre allât à Rome.

uns ont été écrits dans la jeuneſſe de l'Auteur, les autres lorſqu'il étoit dans toute ſa force; & enfin les derniers, lorſque ſon corps étoit déjà fort affaiſſé: ils ſe reſſentent de l'état dans lequel il étoit, lorſqu'il les compoſoit. Les vingt & un premiers ſont foibles. Ceux qu'il a écrits dans le milieu de ſa vie, ſont des témoignages qu'il étoit dans toute la force de ſon eſprit. On peut regarder ces vingt quatre livres comme parfaits, ſi l'on en excepte quelque petits endroits. Les neuf derniers ſont moins forts que les autres; & de ces neuf, les quatre derniers ſont les plus foibles.

VII. Il eut un grand nombre d'Auditeurs & de diſciples, que l'amour de la Philoſophie attiroit à ſon Auditoire. Amélius de Toſcane étoit de ce nombre. Son vrai nom étoit Gentilianus. Il avoit auſſi pour diſciple très-aſſidu Pau-

lin de Scithople, qu'Amélius surnommoit le petit. Custochius d'Alexandrie, Médecin, fut connu de lui sur la fin de sa vie, & il resta avec Plotin jusqu'à la mort de ce Philosophe. Tout occupé de la seule Doctrine de Plotin, il devint un vrai Philosophe. Zoticus s'attacha aussi à lui. Il étoit critique, & Poëte en même tems. Il corrigea les ouvrages d'Antimaque ; & il mit en très-beaux vers la fable de l'Isle Atlantide. Sa vûe baissa ; & il mourut peu de tems avant Plotin. Paulin étoit mort aussi, lorsque Plotin mourut. Zéthus étoit un de ses disciples ; il étoit originaire d'Arabie, & avoit épousé la fille de Théodose ami d'Ammonius. Il étoit Médecin, & très-agréable à Plotin, qui chercha à le retirer des affaires publiques, dont il se mêloit. Il vêcut avec lui dans une très grande liaison, il se re-

tira même à la campagne de Zéthus éloignée de six milles de Minturnes. Castricius, surnommé Firmus, avoit acheté ce bien. Personne de notre tems n'a plus aimé les gens de mérite que Firmus. Il avoit pour Plotin la plus grande vénération. Il rendoit à Amélius les mêmes services, qu'auroit pû lui rendre un bon domestique; il avoit pour moi les mêmes attentions qu'un frere. Cependant cet homme si attaché à Plotin étoit dans le train des affaires publiques. Plusieurs Sénateurs venoient aussi l'écouter. Marcellus, Orontius, Sabinillus & Rogatien firent sous lui de très-grands progrès en Philosophie. Ce dernier qui étoit aussi du Sénat, s'étoit tellement détaché des choses de la vie, qu'il avoit abandonné ses biens, renvoyé tous ses domestiques, & renoncé à ses dignités. Devant être nommé Préteur, les

Licteurs l'attendant, il ne voulut point sortir, ni faire aucun exercice de cette dignité : il ne voulut pas même habiter dans sa maison. Il alloit chez ses amis ; il y mangeoit, il y couchoit : il ne mangeoit que de deux jours l'un ; & par cette conduite, après avoir été gouteux à un tel point qu'il falloit le porter dans son siége, il reprit ses forces, & étendit les mains avec autant de facilité, que ceux qui professent les Arts méchaniques, quoiqu'auparavant il ne pût faire aucun usage de ses mains. Plotin avoit beaucoup d'amitié pour lui. Il en faisoit de grands éloges, & il le proposoit, comme devant servir de modéle à tous ceux qui vouloient devenir Philosophes. Sérapion d'Alexandrie fut aussi son disciple. Il avoit d'abord été Rhéteur. Il s'appliqua ensuite à la Philosophie. Il ne put cependant

ſe guérir ni de l'avidité des richeſſes, ni de l'uſure. Plotin me mit auſſi au nombre de ſes amis, & il daigna me charger de donner la derniére main à ſes ouvrages.

VIII. Il écrivoit : mais il n'aimoit pas à retoucher ce qu'il avoit une fois écrit, ni même à relire ce qu'il avoit fait, parce que ſes yeux fatiguoient, lorſqu'il liſoit. Le caractére de ſon écriture n'étoit pas beau. Il ne diſtinguoit point les ſyllabes, & il avoit très-peu d'attention à l'Orthographe. Il n'étoit occupé que du ſens des choſes, auxquelles il donnoit ſon attention ; & il fut continuellement juſqu'à ſa mort dans cette habitude, ce qui étoit pour nous tous un ſujet d'admiration. Lorſqu'il avoit fini un ouvrage dans ſa tête, & qu'enſuite il écrivoit ce qu'il avoit médité, il ſembloit qu'il copioit un livre. Cela ne l'em-

pêchoit pas de faire la converſation ſur d'autres matiéres ; & lorſque celui avec lequel il s'entretenoit s'en alloit, il ne reliſoit pas ce qu'il avoit écrit, pendant qu'ils parloient enſemble. C'étoit pour ménager ſa vûe, comme nous l'avons déja dit. Il continuoit d'écrire, comme ſi la converſation n'eût mis aucun intervalle à ſon application. Son eſprit étoit toujours occupé de lui,& de ceux qui étoient avec lui. Le ſeul ſommeil pouvoit interrompre ſon attention. Il ne dormoit guéres. Ses méditations continuelles étoient un obſtacle au ſommeil, auſſi bien que ſa grande ſobrieté. Car ſouvent il ne mangeoit pas même de pain.

IX. Il y avoit des femmes qui lui étoient fort attachées : Gémina chez laquelle il demeuroit, la fille de celle-ci qu'on appelloit auſſi Gemina, Amphiclée fille

d'Ariſton & femme du fils d'Iamblique, toutes trois aimant beaucoup la Philoſophie. Pluſieurs hommes & femmes de condition étant prêts de mourir, lui confierent leurs enfans de l'un & de l'autre ſéxe avec tous leurs biens, comme à un dépoſitaire irréprochable : ce qui faiſoit que ſa maiſon étoit remplie de jeunes garçons & de jeunes filles, entre leſquels étoit Potamon que Plotin prit plaiſir à élever, & qu'il faiſoit parler ſur les matiéres les plus importantes. Il examinoit avec exactitude les comptes de leurs tuteurs ; & il diſoit que juſqu'à ce que ces jeunes gens s'adonnaſſent tout entiers à la Philoſophie, il falloit avoir ſoin de leurs biens, & les faire jouïr de tous leurs revenus. Ces occupations ne l'empêchoient point d'avoir une attention continuelle aux choſes intellectuelles. Il étoit doux, &

d'un accès facile à tous ceux qui vivoient avec lui. Il demeura vingt ſix ans entiers à Rome. Il fut ſouvent choiſi pour arbître. Jamais il ne fut brouillé avec aucun homme en place.

X. Entre ceux qui faiſoient profeſſion de philoſopher, il y en avoit un nommé Olympius. Il étoit d'Alexandrie ; il avoit été pendant quelque tems diſciple d'Ammonius. Il traita Plotin avec mépris, parce qu'il vouloit avoir plus de réputation que lui. Il employa des opérations magiques pour lui nuire ; mais s'étant apperçû que ſon entrepriſe retomboit ſur lui même, il convint avec ſes amis qu'il falloit que l'ame de Plotin fût bien puiſſante, puiſqu'elle rétorquoit ſur ſes ennemis leurs mauvais deſſeins. Plotin s'étant apperçû des projets qu'Olympius formoit contre lui, dit : le corps d'Olympius eſt pré-

ſentement en convulſion. Celui-ci ayant donc éprouvé pluſieurs fois, qu'il ſouffroit les mêmes maux qu'il vouloit faire ſouffrir à Plotin, ceſſa enfin de le perſécuter. Plotin avoit eu de la nature des avantages, que les autres hommes n'en avoient pas reçû. Un Prêtre Egyptien fit un voyage à Rome. Il fit connoiſſance avec Plotin par le moyen d'un ami commun. Il ſe mit en tête de donner des preuves de ſa ſageſſe. Il pria Plotin de venir avec lui à un ſpectacle, qu'il ſe propoſoit de donner. Il avoit un démon familier qui lui obéiſſoit, dès qu'il l'appelloit. La ſçéne devoit ſe paſſer dans une Chapelle d'Iſis L'Egyptien aſſûroit, qu'il n'avoit trouvé que ce ſeul endroit pur dans Rome. Il invoqua ſon démon, afin qu'il parût. Mais à ſa place on vit paroître un Dieu qui n'étoit point de l'ordre des démons, ce qui fit

dire à l'Egyptien : vous êtes heureux, Plotin : vous avez pour démon un Dieu. On ne fit aucune question. On ne vit rien de plus, l'ami qui gardoit les oiseaux, les ayant étouffés, soit par jalousie, soit par crainte. Plotin qui avoit pour génie un Dieu, avoit une attention continuelle pour ce divin gardien. C'est ce qui lui fit entreprendre un ouvrage sur le démon que chacun de nous a en partage. Il tâche d'y expliquer les différences des génies qui veillent sur les hommes. Amélius qui étoit fort exact à sacrifier, & qui célébroit avec soin les sacrifices des fêtes & de la nouvelle Lune, pria un jour Plotin de venir avec lui assister à un sacrifice. Plotin lui répondit : c'est à ces Dieux à venir me chercher, & non pas à moi à aller les trouver. Nous ne pûmes comprendre pourquoi il tenoit un discours, dans lequel

il paroiſſoit tant de vanité ; & nous n'osâmes pas lui en demander la raiſon.

XI. Il avoit une ſi parfaite connoiſſance du caractére des hommes & de leurs façons de penſer, qu'il devinoit ce qu'on vouloit cacher, & qu'il prévoyoit ce que chacun de ceux avec qui il vivoit, deviendroit quelque jour. On avoit volé un collier magnifique à Chione. C'étoit une veuve reſpectable qui demeuroit chez lui avec ſes enfans. On fit venir tous les domeſtiques. Plotin les enviſagea tous, & en montrant l'un d'eux : c'eſt celui-ci qui a fait le vol, dit-il. On lui donna les étriviéres : il nia long-tems ; enfin il avoua, & rendit le collier. Il tiroit l'Horoſcope de tous les jeunes gens qui le voyoient. Il aſſûra que Polemon auroit de la diſpoſition à l'amour, & qu'il vivroit peu de tems ; & c'eſt ce

qui arriva. Il s'apperçut que j'avois deſſein de ſortir de la vie. Il vint me trouver dans ſa maiſon, où je demeurois. Il me dit que ce projet ne ſuppoſoit pas un état bien ſenſé ; que c'étoit l'effet de la mélancolie. Il m'ordonna de voyager. Je lui obéis. J'allai en Sicile, pour y écouter Probus célébre Philoſophe qui demeuroit à Lilibée. Je perdis ainſi la fantaiſie de mourir. Mais je fus privé du plaiſir de demeurer avec Plotin juſqu'à ſa mort.

XII. L'Empereur Gallien & l'Impératrice Salonine ſa femme avoient une conſidération particuliére pour Plotin. Comptant donc ſur leur bonne volonté, il les pria de faire rebâtir une Ville de Campanie qui étoit ruinée, de la lui donner avec tout ſon territoire, afin qu'il la fit habiter par des Philoſophes, & qu'il y établît les Loix de Platon. Son

intention étoit de lui donner le nom de Platonople, & d'y aller demeurer avec ses disciples. Il eût facilement obtenu ce qu'il demandoit, si quelques-uns des courtisans de l'Empereur ne s'y fussent opposés, ou par jalousie, ou par quelque autre mauvaise raison.

XIII. Il parloit très à propos dans ses conférences. Il savoit trouver sur le champ les réponses qui convenoient. Sa prononciation n'étoit pas éxacte: & il conservoit cette inéxactitude dans son écriture: lorsqu'il parloit, il sembloit que l'on voyoit son ame sur son visage qui étoit comme enflammé. Il étoit d'une figure agréable. Il n'étoit jamais plus beau que lorsqu'on lui faisoit des questions. On voyoit comme une légére rosée sortir de ses pores. La douceur brilloit sur son visage. Il répondoit avec bonté & soli-

dité. Je l'interrogeai pendant trois jours, pour apprendre de lui l'union du corps avec l'ame. Il passa tout ce tems à me démontrer ce que je voulois savoir. Un certain Thaumasius lui faisant des questions communes, je l'interrompis pour faire moi même les questions. Thaumasius s'y opposa; mais Plotin prétendit, que c'étoit le seul moyen de parvenir à l'éclaircissement des difficultés.

XIV. Il étoit fort concis dans ce qu'il écrivoit. L'on y remarque un très-grand sens. Il y a plus de pensées que de mots. L'Enthousiasme & le Patétique se trouvent chez lui. Il a répandu dans ses Livres plusieurs dogmes secrets des Stoïciens & des Péripatéticiens. Il a fait aussi usage des ouvrages Métaphisiques d'Aristote. Il savoit la Géometrie, l'Arithmetique, la Méchanique, l'Optique, la Musique, quoiqu'il n'eût

n'eût pas grande envie de travailler sur ces diverse sciences. On lisoit dans ses conférences les Commentaires de Sévére, de Cronius, de Numénius, de Gaius & d'Atticus; on lisoit aussi les Ouvrages des Péripatéticiens, d'Aspasius, d'Alexandre, d'Adraste, & les autres qui se rencontroient. Ces lectures ne se faisoient pas tout de suite. Plotin avoit ses sentimens particuliers fort différens de ceux de ces Philosophes. Il suivoit la méthode d'Ammonius. Dans les examens, il se rempliſſoit de ce qu'il avoit lû; & après avoir réfléchi profondément, il se levoit. On lui lut un jour un traité sur les principes de Longin, qui aimoit les antiquités. Longin, dit-il, est un homme de Lettres, mais il n'est nullement Philosophe. Origène vint une fois dans son auditoire. Plotin rougit, & voulut se lever. Ori-

géne le pria de continuer. Plotin répondit que l'envie de parler ceſſoit, lorſqu'on étoit perſuadé que ceux que l'on entretenoit, ſavoient ce qu'on avoit à leur dire, & après avoir parlé encore quelque peu de tems, il ſe leva.

XV. Un jour qu'à la fête de Platon je liſois un poëme ſur le mariage ſacré, quelqu'un dit que j'étois fou, parce qu'il y avoit dans cet ouvrage de l'enthouſiaſme & du Myſtique. Plotin reprit la parole, & dit d'une façon à être entendu de tout le monde: vous venez de nous prouver que vous êtes en même tems Poëte, Philoſophe & initié dans les myſtéres ſacrés. Le Rhéteur Diophane avoit là une apologie de ce que dit Alcibiade dans le banquet de Platon. Il vouloit y prouver qu'un diſciple qui cherchoit à s'exercer dans la vertu, devoit avoir une complaiſance abſolue pour ſon

maître, qui avoit de l'amour pour lui. Plotin se leva plusieurs fois, comme pour sortir de l'assemblée. Il se retint cependant ; & après que l'auditoire se fut séparé, il m'ordonna de réfuter ce discours. Diophane n'ayant pas voulu me le donner, je me rappellai les argumens que je réfutai, & je lûs mon ouvrage devant les mêmes Auditeurs, qui avoient entendu celui de Diophane. Je fis un si grand plaisir à Plotin, qu'il répéta plusieurs fois pendant que je lisois : frappez (*a*) ainsi, & vous deviendrez la lumiére des hommes. Eubule qui professoit à Athènes la doctrine de Platon, lui ayant envoyé des écrits sur quelques questions Platoniques, il voulut qu'on me les donnât pour les examiner, & afin que je lui en fisse mon rapport. Il étudia aussi les régles des

(*a*) Vers d'Homere.

Astrologues : mais ce n'étoit pas pour le devenir ; & ayant découvert qu'il ne falloit pas se fier à leurs promesses, il prit la peine de les réfuter plusieurs fois dans ses Ouvrages.

XVI. Il y avoit dans ce tems-là des Chrétiens & des partisans de l'ancienne Philosophie, entr'autres Adelphius & Paulin. Ils avoient les ouvrages d'Alexandre de Libye, de Philocomus, de Démostrate & de Lidus. Ils portoient avec eux les Livres mystiques de Zoroastre, de Zostrien, de Nicothée, d'Allogene, de Mesus, & de plusieurs autres. Ils trompoient un grand nombre de personnes, & étoient eux-mêmes trompés dans la persuasion où *ils* étoient, que Platon n'avoit pas pénétré dans la profondeur de la substance intelligente. C'est pourquoi Plotin les réfuta dans ses conférences, & il écrivit contre

eux un Livre que nous avons intitulé : contre les Gnoſtiques. Il me laiſſa le reſte à examiner. Amélius compoſa juſqu'à quarante Livres pour réfuter celui de Zoſtrien ; & moi j'apportai pluſieurs argumens, pour faire voir que le Livre attribué à Zoroaſtre étoit ſuppoſé depuis peu, & fait par ceux de cette ſecte, qui vouloient perſuader que leurs dogmes avoient été enſeignés par l'ancien Zoroaſtre.

XVII. Les Grecs prétendoient que Plotin s'étoit approprié les ſentimens de Numénius. Triphon qui étoit Stoïcien & Platonicien, le dit à Amélius, lequel fit un Livre, auquel nous avons donné le titre, de la différence entre les dogmes de Plotin & ceux de Numénius. Il me le dédia à moi *le Roi*. Car c'étoit mon nom, avant que je m'appellaſſe Porphyre. On m'appel-

loit Malc dans la Langue de mon pays. C'étoit le nom de mon pere ; & Malc repond au mot Grec, qui signifie *Roi*. Longin qui a dédié a Cléodame & à moi son Livre de la Véhémence, m'appelle Malc à la tête de cet Ouvrage ; & Amélius a traduit ce nom en Grec.

(*a*) » Amelius au Roi, salut. » Vous savez bien que jusqu'à pré» sent j'ai gardé le silence à l'occa» sion de quelques discours, qui » ont été répandus par des gens » célébres d'ailleurs, qui ont in» tention de faire croire, que les » sentimens de notre ami ne sont » autres que ceux de Numénius » d'Apamée. Il est constant que » ces reproches ne viennent que » de l'envie de parler. Non con» tens de ce reproche, ils osent » dire que ses Ouvrages sont plats,

(*a*) Lettre d'Amélius à Porphyre.

» remplis de minuties & de mi-
» féres. Puiſque vous croyez qu'il
» faut profiter de l'occaſion, pour
» rappeller dans notre mémoire
» une Philoſophie, qui nous a tant
» plû, & pour juſtifier un auſſi
» grand homme que notre ami
» Plotin, quoique je ſache que ſa
» doctrine a été reçue avec ſuc-
» cès depuis longtems, je ſatis-
» fais cependant à ce que je vous
» ai promis par cet ouvrage, que
» j'ai fini en trois jours comme
» vous le ſavez. J'ai beſoin de vo-
» tre indulgence. Ce n'eſt point
» un Livre fait avec examen: ce
» ſont ſeulement des réfléxions
» que j'ai trouvées dans des écrits
„ que j'ai faits autre fois, &
„ que j'ai arrangées comme ce-
„ la s'eſt rencontré. Vous aurez
„ la bonté de me réformer, ſi je
„ m'éloigne des ſentimens de
„ Plotin. Je n'ai eû d'autre in-
„ tention, que celle de vous faire

» plaisir. Portez-vous bien. »

XVIII. J'ai rapporté cette Lettre, non seulement pour faire voir que quelques-uns, du tems même de Plotin, prétendoient que ce Philosophe se faisoit honneur de la doctrine de Numénius, mais aussi qu'on le traitoit de diseur de bagatelles; en un mot qu'on le mépriſoit, parce qu'on ne l'entendoit pas. C'étoit un homme bien éloigné du caractére & de la vanité des Sophistes. Il sembloit être en conversation avec ses disciples, lorsqu'il étoit dans son auditoire. Il ne se pressoit pas de découvrir les profondeurs de son système. Je l'éprouvois bien dans les commencemens que je l'écoutois. Je voulus l'engager à s'expliquer davantage par l'Ouvrage que je fis contre lui, pour prouver que ce que l'on conçoit est hors l'entendement. Il voulut qu'Amélius le lui lût;

&

& après qu'il en eut fait la lecture, Plotin lui dit en riant : ce seroit à vous à résoudre ces difficultés que Porphyre n'a faites, que parce qu'il n'entend pas bien mes sentimens. Amélius fit un assez gros Livre, pour répondre à mes objections. Je répliquai. Amélius écrivit de nouveau. Ce troisiéme ouvrage me mit plus au fait de la matiére, & je changeai de sentiment. Je lûs ma rétractation dans une assemblée. Depuis ce tems j'ai eu une confiance entiére dans tous les ouvrages de Plotin. Je le priai de donner la derniére perfection à ses écrits, & d'expliquer un peu plus au long sa doctrine. Il disposa aussi Amélius à faire quelques ouvrages.

XIX. On verra quelle idée Longin avoit de Plotin, par une réponse qu'il me fit ; j'étois en Sicile. Il souhaitoit que j'allasse le trouver en Phénicie, & que je

portasse avec moi les ouvrages de Plotin, il me mandoit : » envoyez-moi, je vous prie, ces » ouvrages, ou plûtôt apportez-» les avec vous ; car je ne me lasserai point de vous prier de » voyager de ce côté-ci préférablement à tous les autres pays, » quand ce ne seroit qu'à cause » de notre ancienne amitié, & de » la température modérée de » l'air, qui est un excellent préservatif contre la foiblesse du » corps, dont vous vous plaigniez. » Car je ne prétends pas qu'en venant me voir, je vous mettrai » en état d'acquérir quelque » nouveau dégré de science. Ne » comptez pas trouver ici rien de » nouveau, ni même des écrits » des anciens Philosophes que » vous croyez être perdus. Il y » a une si grande disette de co-» pistes, qu'à peine en ai-je pû » trouver un, qui ait voulu aban-

» donner ſon travail ordinaire,
» pour tranſcrire les ouvrages de
» Plotin que j'ai revûs, depuis tout
» le tems que je ſuis en ce pays-
» ci. Je crois avoir tous ſes ou-
» vrages que vous avez envoyés.
» Mais ils ſont imparfaits & rem-
» plis de fautes. Je m'étois per-
» ſuadé que notre ami Amélius
» avoit corrigé le mal qu'avoient
» fait les copiſtes ; mais il a eu des
» occupations plus preſſantes que
» celle-là. Je ne ſais quel uſage
» faire des Livres de Plotin, quel-
» que paſſion que j'aie d'exami-
» ner ce qu'il a écrit ſur l'ame &
» ſur l'être : ce ſont préciſément
» ceux de ſes ouvrages qui ſont
» les plus corrompus. Je vou-
» drois donc que vous me les en-
» voyaſſiez écrits éxactement. Je
» les lirois, & je vous les renver-
» rois promptement. Je vous ré-
» péte encore de ne pas les en-
» voyer, mais de les apporter ;

„ vous-même avec les autres ou-
„ vrages de Plotin, qui auroient pû
„ échapper à Amélius. J'ai re-
„ cueilli avec ſoin tous ceux qu'il
„ a apportés ici. Car pourquoi
„ ne rechercherois-je pas avec
„ empreſſement des ouvrages ſi
„ eſtimables? Je vous ai dit de
„ près, de loin, & lorſque vous
„ étiez à Tyr, qu'il y avoit dans
„ Plotin pluſieurs raiſonnemens
„ que je ne comprenois point par-
„ faitement; mais que j'aimois &
„ que j'admirois ſa façon d'écri-
„ re, ſon ſtyle ſerré & plein de
„ force, & la diſpoſition vrai-
„ ment philoſophique de ſes diſ-
„ ſertations. Je ſuis perſuadé que
„ ceux qui cherchent la vérité,
„ doivent mettre les ouvrages de
„ Plotin de pair avec ceux des
„ plus grands hommes. „

XX. Je me ſuis fort étendu, pour faire voir ce que le plus grand Critique de nos jours, &

qui avoit examiné preſque tous les ouvrages de ſon tems, penſoit de Plotin. Il l'avoit d'abord mépriſé, parce qu'il s'en étoit rapporté à des ignorans. Il s'étoit perſuadé que l'exemplaire de ſes ouvrages qu'il avoit eu par Amélius, étoit corrompu, parce qu'il n'étoit pas encore accoutumé au ſtyle de ce Philoſophe: cependant ſi quelqu'un avoit les ouvrages de Plotin dans leur pureté, c'étoit certainement Amélius, qui les avoit copiés ſur les Originaux mêmes. J'ajouterai encore ce que Longin a dit dans ce même Ouvrage, de Plotin, d'Amélius & des autres Philoſophes de ſon tems, afin que l'on ſoit plus au fait de ce que penſoit ce grand Critique. Le Livre a pour titre: de la fin, contre Plotin & Gentilianus Amélius. En voici le commencement. » Il y a eu, Mar» cellus, pluſieurs Philoſophes

» de notre tems, & sur-tout
» dans notre jeunesse. Il est inu-
» tile de nous plaindre du petit
» nombre qu'il y en a présente-
» ment; mais lorsque nous étions
» jeunes, plusieurs personnes s'é-
» toient acquises de la réputation
» dans la Philosophie. Nous
» les avons tous vûs, parce que
» nous avons voyagé de bonne
» heure avec nos peres, qui nous
» ont menés chez un grand nom-
» bre de nations, & dans plu-
» sieurs villes. Parmi ces Philoso-
» phes, les uns ont laissé leur
» doctrine par écrit, dans le des-
» sein d'être utiles à la postérité,
» les autres ont crû qu'il leur suffi-
» soit d'expliquer leurs sentimens
» à leurs disciples. Du nombre des
» premiers étoient les Platoni-
» ciens, Euclide, Démocrite, Pro-
» clinus qui habitoit dans la Troa-
» de, Plotin & son ami Genti-
» lianus Amélius, qui sont éta-
» blis présentement à Rome; les

» Stoïciens Thémistocle, Phé-
» bion, & Annius & Médius, qui
» étoient célebres il n'y a pas
» long-tems ; & le Péripatéticien
» Héliodore d'Alexandrie. Quant
» à ceux qui n'ont pas jugé à pro-
» pos d'écrire, il faut placer Am-
» monius & Origène Platoniciens,
» avec lesquels nous avons beau-
» coup vécu, & qui excelloient
» entre tous les Philosophes de
» leur tems, Théodote & Eubule
» successeurs de Platon à Athè-
» nes. Si quelques-uns d'eux ont
» écrit, comme Origène des dé-
» mons, Eubule des Commentai-
» res sur le Philebe, sur le Gor-
» gias, des remarques sur ce qu'A-
» ristote a écrit contre la Répu-
» blique de Platon, ces ouvra-
» ges ne sont pas assez considé-
» rables pour que les Auteurs puis-
» sent être mis au rang de ceux,
» qui ont fait leur principale oc-
» cupation d'écrire ; car ce n'est

» que par occaſion qu'ils ont fait
» ces petits ouvrages. Les Stoï-
» ciens, Ermine, Lyſimache,
» Athénée & Muſonius, qui ont
» vêcu à Athènes, les Péripaté-
» ticiens, Ammonius & Muſo-
» nius, les plus habiles entre tous
» ceux qui ont vêcu de leur tems,
» & ſur tout Ammonius; tous
» ces Philoſophes n'ont fait au-
» cun ouvrage ſérieux. Ils ſe ſont
» contentés de compoſer quel-
» que poëme ou quelque diſſerta-
» tion, qui ont été conſervés mal-
» gré eux; car je ne crois pas qu'ils
» euſſent voulu être connus de la
» poſtérité ſimplement par de ſi
» petits livres, puiſqu'ils avoient
» négligé de nous communiquer
» leur doctrine dans des Ouvra-
» ges plus ſérieux. De ceux qui
» ont écrit, les uns n'ont fait que
» recueillir ou tranſcrire ce que
» les Anciens nous ont laiſſé. De
» ce nombre ſont Euclide, Dé-

» mocrite & Proclinus : les au-
» tres se sont contentés de tirer
» diverses choses des anciennes
» histoires, qu'ils ont comparées
» avec ce qui se passoit de leur
» tems. C'est ce qu'ont fait, Annius
» Médius & Phébion. Ce dernier a
» cherché à se rendre recomman-
» dable plûtôt par le style que par
» les choses. On peut ajouter à
» ceux-ci Héliodore, qui n'a rien
» mis dans ses écrits, que ce qui
» avoit été dit par les Anciens
» dans leurs leçons. Mais Plotin &
» Gentilianus Amélius ont rem-
» pli leurs écrits d'un grand nom-
» bre de questions, qu'ils ont trai-
» tées avec exactitude, & d'une
» façon qui leur est singuliére. Plo-
» tin a expliqué les principes de
» Pythagore & de Platon plus
» clairement, que ceux qui l'ont
» précédé ; car ni Numénius, ni
» Cronius, ni Moderatus, ni Thra-
» sille, n'approchent pas à beau-

» coup près de l'exactitude de Plo-
» tin. Amélius a cherché à mar-
» cher sur ses traces. Il a suivi plu-
» sieurs de ses sentimens. Mais il
» est beaucoup plus prolixe dans
» ses explications, de sorte que
» ce sont des styles différens. Nous
» avons cru que leurs seuls Ou-
» vrages méritoient une atten-
» tion particuliére ; car pourquoi
» prendroit-on la peine d'exami-
» ner ceux, qui copiant les Ou-
» vrages des autres, n'y ont rien
» ajouté, se contentant de ramas-
» ser ce qui est épars ailleurs, sans
» même s'embarrasser du choix?
» Nous avons agi de la même
» façon que Gentilianus en a agi
» à l'égard de Platon, qu'il con-
» tredit au sujet de la justice. Nous
» avons examiné ce que Plotin
» écrit sur les idées. Nous avons
» réfuté notre ami commun *le*
» *Roi* (*a*) du pays de Tyr. Il s'est

(*a*) Porphyre.

„ beaucoup occupé à imiter Plotin. Il a entrepris de faire voir, „ que son sentiment sur les idées étoit préférable au nôtre ; & „ nous lui avons prouvé qu'il avoit eu tort de changer de Doctrine. Nous avons examiné plusieurs dogmes de ces Philosophes dans la Lettre à Amélius, „ qui est aussi grande qu'un Livre. „ Nous y répondons à une Lettre qu'il nous avoit envoyée de „ Rome, & qui avoit pour titre : „ de la façon de philosopher de „ Plotin. Pour nous, nous nous „ sommes contentés de donner „ pour titre à notre Ouvrage : „ Epître à Amélius. «

XXI. Longin avoue dans ce que nous venons de voir, que Plotin & Amélius l'emportent sur tous les Philosophes de leur tems, par le grand nombre de questions qu'ils proposent ; & qu'ils ont une maniére de philosopher, qui

leur eſt particuliére : que Plotin ne s'étoit point approprié les ſentimens de Numénius ; qu'il avoit à la vérité profité des Ouvrages des Pythagoriciens ; enfin qu'il étoit plus éxact que Numénius, que Cronius & que Thraſille. Après avoir dit qu'Amélius ſuivoit les traces de Plotin, mais qu'il étoit trop étendu dans ſes explications, ce qui faiſoit la différence de leur ſtyle, il parle de moi qui depuis peu avois acquis la connoiſſance de Plotin, & dit : notre ami commun, le Roi qui eſt Tyrien d'origine, a compoſé pluſieurs Ouvrages dans le goût de Plotin. Il déclare par-là que j'ai évité les longueurs peu philoſophiques d'Amélius, pour imiter le tour de Plotin. Le jugement de ce premier Critique de nos jours ſuffit, pour faire voir ce qu'il faut penſer de Plotin. Si j'euſſe pû aller voir Longin lorſqu'il m'en prioit,

il n'eût point fait de réponſe avant que d'avoir fait un nouvel examen de ſes ſentimens.

XXII. Mais s'il eſt beſoin de rapporter ici le jugement des Sages. Qui eſt plus ſage ou plus véridique qu'Apollon ? Amelius conſulta ce Dieu, pour ſavoir ce qu'étoit devenue l'ame de Plotin ; & voici la réponſe, que fit celui qui avoit prononcé que Socrate étoit le plus ſage de tous les hommes. „Je chante une hymne immortelle pour un excellent ami. Je veux tirer de ma guitarre des ſons admirables, j'invoque les Muſes, afin qu'elles joignent l'harmonie de leurs voix à mes ſons, comme elles firent lorſqu'elles aiderent Homére à chanter la colére d'Achille & des Dieux. Sacré Chœur des Muſes, chantons tous enſemble : Je ſerai au milieu de vous, Génie qui étiez homme

„ auparavant ; & qui présente-
„ ment êtes dans l'ordre Divin
„ des Génies, depuis que vous
„ êtes délivré des chaînes du corps
„ & du tumulte des membres.
„ Vous vous êtes livré à la sageſſe ;
„ vous avez abandonné les mé-
„ chans, afin que votre âme reſ-
„ tât toujours pure. Vous avez
„ donné la préférence à cette
„ voie, où brille la clarté Divi-
„ vine, où régne la juſtice. Lorſ-
„ que vous faiſiez des efforts, pour
„ vous échapper de ce torrent d'a-
„ mertume, de cette vie terreſ-
„ tre, de cet état de vertige ; lorſ-
„ que vous étiez au milieu des
„ flots & des tempêtes, les Dieux
„ vous ont fait ſouvent paroître
„ des ſignaux, pour éclairer vo-
„ tre ame dans ces routes tortueu-
„ ſes, & pour la conduire dans le
„ vrai chemin, dans la voie éter-
„ nelle. Ils vous frappoient de
„ fréquens rayons de lumiére, pour

„ vous éclairez au milieu des té-
„ nébres. Aussi ne vous livriez-
„ vous pas au sommeil ; & lors-
„ que vous cherchiez à l'éloigner
„ au milieu des flots, vous avez
„ découvert des choses admira-
„ bles, qu'il n'est pas facile de
„ voir, & qui ont même échappé
„ à ceux qui ont recherché la sa-
„ gesse. Présentement que vous êtes
„ dégagé de l'enveloppe du corps,
„ vous avez été admis dans l'as-
„ semblée des esprits. C'est-là que
„ se trouvent l'amitié, les désirs
„ agréables, toujours accompag-
„ nés d'une joie pure. Là on se ras-
„ sasie d'Ambroisie ; on n'est oc-
„ cupé qu'à aimer : on respire l'air
„ tranquille de l'âge d'or. C'est-là
„ qu'habitent les freres, Minos
„ & Rhadamante, le juste Eaque,
„ Platon, Pythagore ; en un mot
„ tous ceux qui se sont livrés à l'a-
„ mour des biens éternels ; ils sont
„ présentement dans la classe des
„ heureux génies. Leur ame jouit

„ d'une joie continuelle au milieu
„ des fêtes. Vous, après avoir li-
„ vré une infinité de combats,
„ vous êtes parvenu au séjour des
„ sages génies, où votre bonheur
„ sera durable. Finissons, Muses,
„ cette hymne faite en l'honneur
„ de Plotin. Voilà ce que ma gui-
„ tarre avoit à dire de ce bien-
„ heureux. "

XXIII. L'Oracle que nous venons d'entendre a décidé que Plotin étoit bon, d'une grande douceur, & d'une société très-agréable ; & c'est ce que nous avons vû par nous même, dans le tems que nous avons vêcu avec lui. Apollon nous apprend aussi que ce Philosophe dormoit peu, que son ame étoit pure, qu'il étoit toujours occupé de la Divinité qu'il aimoit de tout son cœur, & qu'il désiroit avec empressement de sortir de ce siécle corrompu. Eclairé ainsi d'une lumiére Di-

vine

vine, il ne cherchoit qu'à s'élever vers l'être ſuprême, par les voies dont Platon fait mention dans ſon Banquet. Auſſi Dieu lui apparut-il, & il eut la communication intime de cet Etre ſuprême, qui eſt ſans figure, dont l'on ne peut pas donner la repréſentation, & qui enfin eſt incompréhenſible. J'ai été aſſez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de ce Divin Etre, & pour m'y unir. J'avois pour lors ſoixante & huit ans. C'étoit cette union qui faiſoit tout l'objet des déſirs de Plotin. Il eut quatre fois cette Divine jouiſſance, pendant que je demeurois avec lui. Ce qui ſe paſſe pour lors, eſt ineffable. Les Dieux l'éclairoient & le dirigeoient, lorſqu'il s'écartoit de la vraie voie. L'Oracle nous fait entendre qu'il ne compoſoit ſes Ouvrages, qu'en réfléchiſſant ſur

ce que les Dieux lui faisoient voir. Les spéculations humaines ont leur avantage. Mais quelle distance n'y a-t il pas de là à la connoissance des Dieux (*a*)!

XXV. Telle est la vie de Plotin. Il m'avoit chargé de l'arrangement & de la révision de ses Ouvrages. Je lui promis, & à ses amis d'y travailler. Je ne jugeai pas à propos de les ranger confusément, suivant l'ordre du tems qu'ils avoient été publiés: j'ai imité Apollodore d'Athènes, & Andronique le Péripatéticien. Le premier a recueilli en dix Tomes ce qu'a fait Epicharme le Comique; & l'autre a mis de suite les Ouvrages d'Aristote & de Théo-

(*a*) On omet le reste de ce Chapitre, parce que ce n'est que la répétition de l'Oracle d'Apollon.

phraſte ſur le même ſujet. J'ai partagé les cinquante quatre Livres de Plotin en ſix Enneades, en l'honneur des nombres ſix & neuf. J'ai mis dans chaque Enneade les Livres qui ſont ſur la même matiére ; & toujours à la tête ceux qui ſont les plus faciles à entendre. (*a*) Nous y avons joint par-ci par-là quelques Commentaires, pour ſatisfaire nos amis, qui étoient perſuadés qu'il y avoit quelques endroits qui avoient beſoin d'être éclaircis. Nous avons mis des Châpitres, où nous avons expliqué le tems dans lequel chacun de ces Livres a été publié, excepté au Traité du Beau, parce que nous n'avions pas de connoiſſance de l'époque

(*a*) On trouve enſuite dans Porphyre l'ordre & les titres des cinquante Livres de Plotin. Nous les avons omis ici, parce qu'on peut les voir plus haut.

où ce Livre vit le jour : nous mettrons des points par tout. S'il y a quelque faute de diction, nous la corrigerons. On peut voir, en lisant les Livres, que nous avons fait tout ce que nous avons pû, pour leur donner toute la perfection possible.

# DISSERTATION

## SUR L'EXISTENCE

# DES GENIES,

*Dans laquelle on rapporte ce que les peuples les plus célébres & les Philoſophes en ont penſé.*

CE que Porphyre dit des Génies, nous a paru demander un éclairciſſement ; & nous avons crû que le Lecteur verroit avec quelque plaiſir les diverſes idées des hommes à ce ſujet.

## I. *Ce que l'Ecriture nous apprend des Esprits.*

L'existence des Anges étoit un dogme reçû presque généralement chez tous les Juifs. Les seuls Saducéens contredisoient cette doctrine, en niant qu'il y eût des Esprits (*a*); ce qui doit paroître très singulier, puisque les Livres sacrés de l'ancien Testament, & même le Pentateuque, supposent en une infinité d'endroits qu'il y a des Anges. La premiére espéce dont il soit parlé dans l'Ecriture, est celle des Chérubins. Dieu en avoit placé un à l'entrée du Paradis terrestre (*b*) pour garder l'arbre de vie après la desobéissance du premier pere. Le Prophéte Ezéchiel suppose (*c*) qu'ils avoient des aîles.

(*a*) Act. c. 23. v. 8.
(*b*) Genes. c. 3. v. 24.
(*c*) Ezéch. c. 10. v. 5. & 10.

Les Commentateurs qui ont fait la description de la figure des Chérubins (*a*) ont moins consulté l'Ecriture que leur propre imagination; aussi en ont-ils fait des monstres. Ils ont cru qu'ils tenoient de l'homme, de l'aigle, du bœuf & du lion. Ils avoient, disent-ils, le visage de l'homme, le dos couvert d'un grand poil comme celui de la crinière d'un lion, les cuisses & les pieds de veau, & le corps couvert de quatre grandes aîles: d'autres les ont dépeints comme un homme, dans la tête duquel on voyoit la face de l'homme, du bœuf & du lion de trois côtés, & un aigle placé sur un casque qui couvroit cette tête à trois faces. Entre & derrière les épaules on voyoit quatre grandes aîles, deux de chaque côté. Cette figure avoit quelque rapport au

(*a*) V. Calmet sur la Genèse c. 3.

Sphinx ; ce qui a fait croire à S. Clément d'Alexandrie, que le Sphinx des Egyptiens étoit une imitation du Chérubin des Hébreux. Le Prophéte Isaie parle de ces esprits (*a*) ; il assûre que Dieu est assis sur les Chérubins : il fait aussi mention des Séraphins, & c'est le seul des Ecrivains sacrés qui en dise quelque chose ; il les dépeint (*b*) comme ayant six aîles. Nous voyons dans les Pseaumes, qu'il y a un ordre de substances spirituelles appellées Vertus (*c*), qui servent de ministres à l'être éternel.

Le nom le plus communément donné à ce genre de créatures, est celui d'Ange, qui dans son origine signifie, député ou messager. L'auteur de la Genèse qui

(*a*) Isai. c. 37. v. 16.
(*b*) C. 6. v. 2.
(*c*) Benedicite Domino omnes virtutes ejus, ministri ejus, qui facitis voluntatem ejus. *Ps.* 102. v. 21.

suppose

suppose l'existence de ces esprits, n'a pas jugé à propos de parler du tems de leur création; ce qui a été l'occasion de plusieurs conjectures frivoles pour les Commentateurs, qui se croyent dans l'obligation de deviner ce que l'Auteur qu'ils interprétent a laissé dans l'obscurité. Les Peres Grecs & Latins qui ont précédé Saint Augustin, ont enseigné (*a*) que les Anges furent créés avant le monde; & ils se fondent sur le passage de Job, (*b*) qui dit que les fils de Dieu louoient l'Eternel avec les astres du matin, lorsqu'il posoit les fondemens de la terre. Saint Augustin suivi en cela du plus grand nombre des Interprétes, a crû que les Anges avoient été créés le premier jour avec la lu-

(*a*) Petau *de Angel.* l. 1. c. 15. Calmet, comment. Genes. c. 1.

(*b*) Job. c. 38. v. 7.

miére. Origene a prétendu, que sous le nom d'eaux supérieures que l'Ecriture place au dessus du Firmament, & que le Prophéte invite à louer le Seigneur, il ne falloit point entendre des eaux réelles, mais les esprits bien-heureux, & que les eaux inférieures qui sont placées dans les abîmes, n'étoient autre chose que les Démons; mais ces allégories ont trouvé peu de partisans. Ce qui est constant par l'Ecriture, c'est qu'il y a un grand nombre d'esprits méchans, dont la principale fonction est de persécuter les hommes, & de les induire en tentation (*a*). Ils n'étoient pas méchans dans l'origine; mais ayant voulu se rendre indépendans de l'Etre suprême, ils sont restés dans cet état habituel de méchanceté. Le

(*a*) Job. c. 1. v. 12. Ecclesiastique c. 39. v. 33. & 34.

tems qui a précedé leur apoſtaſie, n'eſt point exprimé dans l'Ecriture. Saint Auguſtin a crû qu'ils avoient péché le jour même de leur création. La preuve qu'il en donne n'eſt pas démonſtrative. Il ſe fonde ſur ces paroles de la Genèſe: *il ſépara la lumière des ténébres*; c'eſt-à-dire, que ſelon ce Pere, Dieu ſépara les bons Anges d'avec les mauvais. On ne trouve le nom ni d'aucun Ange, ni d'aucun Diable dans les Livres écrits avant la captivité; car le terme de Satan qui répond à celui d'adverſaire, caractériſe plûtôt les fonctions du chef des mauvais eſprits, qu'il ne le déſigne par ſon vrai nom: c'eſt ce qui a fait dire aux Juifs dans le Talmud de Jéruſalem, que c'étoit à Babylone que leurs peres avoient appris les noms des Anges (*a*).

(*a*) Nomina angelorum aſcendiſſe cum Ju-

Les Livres sacrés écrits depuis la destruction de la Monarchie des Juifs nous apprennent les noms de quelques Anges. Daniel (*a*) parle de Michel & de Gabriel. Il suppose que Gabriel avoit des aîles. Raphael est le héros du Livre de Tobie ; (*b*) il triomphe d'Asmodée ; il le saisit & l'enchaîne dans les déserts de la haute Egypte. C'est lui qui présente à Dieu les priéres de Tobie ; & il est un des sept esprits qui sont toujours devant le Seigneur (*c*). Il est fait mention d'Uriel & de Jeremiel dans le quatriéme Livre d'Esdras ; mais ce Livre n'est pas canonique.

Le premier nom propre de diable que nous lisions dans *l'E-*

deis ex Babyloniâ. Historia vet. Persarum, Hyde c. 20. p. 273.

(*a*) Daniel c. 9. v. 21.

(*b*) Tobie c. 8. v. 3. c. 12. v. 12. & 15.

(*c*) Apocalypse c. 1. v. 4.

criture, eſt celui d'Aſmodée, dont il eſt parlé dans le Livre de Tobie (*a*) ; & en expliquant aſſez naturellement ce qui eſt dans cet Ovrage, on pourroit penſer que le Diable eſt ſuſceptible d'amour & de jalouſie : il ſemble que ce ſont ces paſſions qui déterminerent Aſmodée à tuer les ſept premiers maris de Sara. Il eſt parlé dans ce même Livre (*b*) d'une recette, pour mettre en fuite tous les démons. Elle conſiſtoit à mettre ſur des charbons une partie du cœur d'un gros poiſſon, qui malheureuſement n'eſt pas nommé. La fumée éloignoit les mauvais eſprits. La muſique produiſoit auſſi ces mêmes effets ; & le Roi Saül y avoit recours, pour être ſoulagé, lorſqu'il étoit tourmen-

(*a*) Tobie c. 3. v. 8.
(*b*) Tobie c. 6. v. 18.

té par le mauvais esprit (*a*). C'étoit une opinion reçue chez les Juifs, que les Diables avoient part à tous les malheurs qui affligeoient les hommes. Ils croyoient que la plûpart des maladies devoient être attribuées à l'opération des démons ; ils pensoient que quelques-uns de ces esprits présidoient aux maladies du jour, & d'autres à celles de la nuit. Ils ne doutoient pas que David ne supposât cette doctrine, l'orsqu'il parle du démon du midi (*b*).

Mais si le genre humain a des ennemis terribles dans la personne des mauvais esprits, il a aussi de puissans protecteurs dans les Anges, dont les fonctions sont de veiller sur la conduite des gens de bien, & de les secourir : c'est ce que David suppose, lorsqu'il con-

(*a*) Reg. L. 1. c. 16. v. 23.
(*b*) Psaume 90. v. 6. V. le P. Calmet.

sole ceux qui sont dans l'oppression par l'espérance du secours des Anges (*a*).

Ces bienheureux esprits non-seulement ont soin des particuliers; mais aussi il y en a de prépoſés pour veiller sur toute une nation. Il est parlé dans le Prophéte Daniel de l'Ange des Perses & de l'Ange des Grecs (*b*). Michol est nommé le protecteur du peuple d'Israel. Quoique ces créatures ne fussent occupées qu'à faire du bien aux hommes, on craignoit cependant de les appercevoir, dans la persuasion où l'on étoit, que l'on ne pouvoit pas voir un Ange sans courir risque de la mort; ce qui a fait dire à Gédeon: malheur à moi, j'ai vû l'Ange du Seigneur face à face

(*a*) Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum, & eripiet eos. 33. v. 8.

(*b*) Daniel c. 10 v. 13. 20. 21.

(*a*) ! Les anges, quoique purs esprits, sont presque toujours représentés dans l'ancien Testament, comme ayant des corps, & paroissant faire des fonctions corporelles. On les voit manger chez le Patriarche Abraham (*b*). Le Prophéte Michée nous fait entendre que le nombre de ces esprits est très-grand (*c*), lorsqu'il assûre qu'il a vû le Seigneur sur son thrône, & toute l'armée des Cieux à sa droite & à sa gauche.

Le nouveau Testament entre dans un plus grand détail de la haine dont le démon est animé contre les hommes. On y voit que Jesus-Christ même ne fut pas à l'abri de la témérité de l'Ange Tentateur. (*d*) Cet esprit rebel-

(*a*) Juges c. 6. v. 22.
(*b*) Genese c. 18. v. 9.
(*c*) Rois l. 3. c. 22. v. 19.
(*d*) Matth. c. 4.

le tente le Sauveur dans le désert. Il le transporte sur le pinacle du Temple, ensuite sur une montagne très-haute, d'où lui ayant montré tous les Royaumes de la Terre, il lui dit (*a*) : je vous donnerai tous ces états avec leur magnificence, parce qu'ils m'ont été livrés, & que je les donne à qui je veux, si vous m'adorez. S. Pierre assûre (*b*) que le Diable semblable à un Lion rugissant, n'est occupé qu'à chercher à dévorer les hommes. Ces esprits impurs non contens de tourmenter le genre humain, entrent aussi dans les corps des animaux. Ils vont quelquefois se promener dans des lieux arides, sans pouvoir trouver de repos (*c*). Leur demeure ordinai-

(*a*) Luc 4. v. 5. & 6.
(*b*) Epit. 1. c. 5. v. 8.
(*c*) Matt. 8. v. 32. Marc 5. v. 11. Luc 8. v. 32.

re est l'Enfer, d'où ils ne sortent que lorsque Dieu leur permet d'aller tenter les hommes ; car S. Pierre & S. Jude assurent (*a*) que les Anges rebelles furent précipités dans le Tartare, pour y être punis jusqu'au jour du jugement. Le Chef des Demons étoit connu chez les Juifs sous le nom de Béelzebut (*b*).

Si l'Ecriture nous apprend que les hommes ont de cruels ennemis dans les anges rebelles, elle prouve aussi qu'ils ont de puissans amis dans les bons Anges. C'étoit une opinion reçue constamment chez les Juifs, que chaque personne avoit un Ange pour le diriger. Jesus-Christ l'autorise, lorsqu'il dit : (*c*) ne méprisez aucun de ces petits, par-

(*a*) 2. Petr. c. 2. v. 4. Jud. v. 6.
(*b*) Matthieu 12. v. 24. Marc 3. v. 22. Luc 11. v. 15.
(*c*) Matthieu 18. v. 10.

ce que leurs Anges voyent toujours la face de mon pere qui eſt dans les Cieux. Lorſque Rhode vint dire à l'aſſemblée (*a*) qui étoit dans la maiſon de Marie mere de Jean Marc, que S. Pierre que l'on croyoit être en priſon, avoit frappé à la porte, on ne vouloit pas la croire; chacun diſoit : c'eſt plûtôt ſon ange.

J. C. nous a appris quelles ſeront les fonctions des anges à la conſommation des ſiécles. Ce ſont eux qui ſonneront de la trompette, pour aſſembler les Elûs. Ils ſépareront les bons d'avec les méchans dans le jugement dernier, & ils enverront ceux-ci dans l'étang de feu (*b*). Nous ſavons auſſi par J. C. qu'il y a une nombreuſe quantité d'Anges; car il aſſûre (*c*) qu'il eſt le maî-

(*a*) Actes 12. v. 15.
(*b*) Matthieu 24. v. 31. & 13. v. 49. & 50.
(*c*) Mat. 26. v. 53.

tre de prier son Pere, qui enverroit à son secours plus de douze légions d'anges.

S. Paul est celui de tous les Ecrivains sacrés, qui nous instruit le plus en détail des différens ordres des esprits célestes (*a*). Maimonide croyoit à la vérité avoir découvert dans l'ancien Testament dix espéces différentes d'esprits. Mais S. Paul s'est expliqué plus clairement. Il parle des Principautés, des Puissances, des Vertus, des Dominations, des Trônes, des Archanges (*b*). S. Jérôme examine d'où l'Apôtre a tiré ces connoissances. Il prétend que c'est dans les traditions des Hébreux. S. Chrysostome assûre (*c*) que l'Ecriture ne nous a pas

(*a*) Petau de Ang. l. 2. c. 1.
(*b*) Ephes. 1. v. 21. Coloss. 1. v. 16. Thessal. 1. c. 4. v. 15.
(*c*) Petau *ibidem*.

révélé tous les différens ordres d'Anges qui éxistoient.

Dans la suite des tems on a distingué les substances célestes en différens chœurs. Cette distinction se trouve pour la premiére fois dans les Livres attribués à Saint Denis l'Aréopagite, & elle a été adoptée par Saint Gregoire le Grand. C'est donc d'après eux que les Théologiens enseignent (*a*), qu'il y a trois Hiérarchies d'Anges, & trois ordres d'Hiérarchies, & voici comment ils les rangent : les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Archanges & les Anges. Les Grecs célebrent (*b*) encore à présent la fête des neufs Ordres des Anges le 8. Novembre ; & on lit dans

(*a*) S. Thomas 1. p. quæst. 18. art. 5.
(*b*) Cangii Consta. Christ. l. 4. 188.

leur Ménologe (*a*), que Samaez un des Chefs des Anges se révolta contre Dieu ; qu'après cette rebellion il fut appellé le Diable, & que c'étoit Michel qui étoit à la tête des bons Anges.

## II. *Plusieurs Peres des premiers siécles ont crû que les Anges avoient des corps.*

Quoique les Peres des premiers siécles donnassent beaucoup dans l'allégorie, ils prenoient souvent trop à la lettre des passages de l'Ecriture, que nous croyons en suivant le sentiment de l'Eglise, devoir interpreter différemment qu'eux. Ne consultant que le sens apparent du texte sacré, ils étoient persuadés que les Anges & les démons avoient des corps.

(*a*) Menol. græcum, après Ughellius T. 10. p. 269.

S. Justin parle de la nature de ces êtres (*a*) comme s'ils eussent été des substances très subtiles, mais non-absolument spirituelles & incorporelles. C'est pourquoi il leur attribue des actions, qui ne peuvent se faire sans corps. Car il dit que quelques Anges ayant reçû de Dieu le gouvernement du monde, se rendirent bien-tôt prévaricateurs de la Loi, & que par le commerce qu'ils eurent avec les filles des hommes, ils engendrerent les êtres que nous appellons les démons. Cette opinion passe aujourd'hui pour ridicule & insoutenable: mais elle n'étoit point extraordinaire dans ces premiers siécles. Elle étoit appuyée, dit M. de Tillemont, sur le sens mal entendu de l'Ecriture selon la version des Septante, à qui l'on rendoit alors plus de respect

(*a*) Tillem. art. XVIII, T. 2. p. 388.

& de déférence (*a*) qu'au texte Hébreu. S. Justin a trouvé beaucoup d'Auteurs célébres, & les plus grands esprits d'entre les Peres, qui l'ont suivi dans la pensée qu'il avoit touchant la nature des Anges. Justin croyoit aussi que les Anges se nourrissoient dans le Ciel. Il le prouve par les passages de l'Ecriture, dans lesquels il est parlé du pain des Anges. C'étoit aussi une opinion commune dans les premiers siécles (*b*) que les démons se nourrissoient du sang des Victimes que l'on sacrifioit.

Parmi les rêveries d'Origène, qui ont été condamnées dans le cinquiéme Concile, il y en a plusieurs qui ont rapport à sa doctrine sur les Anges. Il croyoit (*c*) que toutes les espéces spiri-

(*a*) Petau de Angelis, l. 3. c. 2. l. 1. c. 2.

(*b*) Petau l. 3. c. 1. Spencer l. 2. c. 3. Differ. in act. p. 451.

(*c*) Harduin com. T. 3. Fabri Bib. Græca T. XI. p. 29, & 39.

tuelles

tuelles étoient égales dans leur origine ; que leur différence n'étoit cauſée que par la différence de leurs corps ; que les Anges & les Archanges devenoient ames, enſuite Anges ou démons. Les corps que les Peres donnoient à ces êtres, étoient beaucoup plus légers que ceux des hommes, ainſi que dit Caſſien (*a*).

Lorſque l'on trouve dans les Anciens que les Anges ou les démons ſont incorporels, il n'en faut pas conclure qu'ils les croyoient des ſubſtances parfaitement ſpirituelles ; le terme d'incorporel chez les Anciens n'excluoit ordinairement que les corps groſſiers. C'eſt ce qui eſt clairement exprimé dans les fra-

(*a*) Habent enim ſecundum ſe corpus quo ſubſiſtunt, licet multò tenuius quàm nos. Caſſien Collat. 7. CXIII. p. 439.

gmens de Théodote, qui écrivoit ainsi dans le second siécle de l'Eglise : (*a*) « on dit que les « démons sont incorporels. Ce « n'est pas qu'ils n'ayent point de « corps ; car ils ont une figure « par laquelle ils sont susceptibles « de punition : mais c'est par com- « paraison avec les autres corps, « auprès desquels ils ne sont que « comme des ombres. Les Anges « ont des corps, puisqu'ils sont « visibles. L'ame même est « corporelle ". Les Mahométans croyent aussi (*b*) que les Anges & les Diables sont revêtus d'un corps de feu ; & la différence qu'ils mettent entre les bons & les mauvais Anges, c'est que le feu qui compose le corps du diable, est empoisonné.

(*a*) Theod. Eclogæ Fabric. T. 5. p. 144.
(*b*) Pheifferi Theologia Judaica, Epist. dedic. n. 5.

Les Anciens n'avoient point d'idée exacte de la spiritualité. C'est ce qui est démontré par la façon dont ils s'exprimoient au sujet de l'ame. S. Irenée a avancé que l'ame étoit un souffle, qu'elle n'étoit incorporelle que par comparaison avec les corps grossiers (*a*); ce qui a fait avouer au Pere Massuet (*b*), que l'on ne pouvoit pas nier que Saint Irenée ne se fût écarté de la vraie Théologie & de la vraie Philosophie, dans ce qu'il a écrit sur la nature de l'ame. Tertullien suppose dans tous ses Ouvrages que l'ame est corporelle. Il entreprend de le prouver dans un traité particulier (*c*): il croit que

(*a*) Flatus est enim vitæ; sed incorporales animæ quantùm ad comparationem mortalium corporum. Irenée l. 5. c. 7. p. 300. l. 2. c. 34. p. 16.

(*b*) Prolegom. p 161.

(*c*) De animâ c. 7. 9. & 22.

c'est la Doctrine de l'Ecriture. Il enseigne que la figure de l'ame est semblable à celle du corps ; & dans la définition qu'il en donne, il y fait entrer qu'elle est corporelle, & qu'elle a une figure, *corporalem & figiatam.* Tatien assûre (*a*) qu'il y a plusieurs parties dans l'ame, & qu'elle est corporelle. S. Hilaire prétend (*b*) que tout ce qui est créé, soit intelligent, soit d'une autre nature, est corporel. S. Ambroise enseigne (*c*) qu'il n'y a que la Sainte Trinité exempte de composition matérielle. Cassien & Gennadius assûrent (*d*) que Dieu seul

(*a*) Tatianus adver. Græcos p. 153.

(*b*) Nam & animarum species, sive attinentium corpora, sive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ suæ substantiam sortiuntur. Hilarius in Matth. p. 633.

(*c*) Ambros. de Abraham l. 2. c. 8. n. 58. p. 338.

(*d*) Cassien coll. 7. CXIII. Gennadius de Eccles. dogm. c. XI.

est incorporel. Méthodius & Fauste de Riez (*a*) qui a été réfuté par Claudien Mammert, ont soutenu que l'ame étoit corporelle. Ces idées doivent nous faire excuser plus facilement les Saducéens & les Esséniens, dont le sistême étoit que l'ame étoit composée d'un air très-pur & très-subtil (*b*). On peut cependant interpréter favorablement les erreurs apparentes, du moins de quelques-uns de ces hommes si célébres que nous venons de nommer, en les accusant simplement de s'être mal exprimés; ils appelloient corps généralement tout ce qui éxiste. Ainsi Tertullien donne un corps à Dieu même, quoiqu'ailleurs il établisse sa sim-

(*a*) Méthodius dans Phothius cod. 234. p. 932.

(*b*) Joseph de bello Judaïco l. 2. c. 12. Porphyrius de abst. l. 4. 513. p. 162. Voyez aussi l'Histoire de la Philosophie Payenne T. 1. p. 275.

plicité parfaite. Le mot corps alors étoit le mot opposé à néant. On ne peut nier cependant en particulier de ce Docteur, qu'il n'ait crû l'ame vraiment corporelle, après tout ce qu'il a écrit pour le prouver.

### III. *Rêveries des premiers Hérétiques au sujet des substances intelligentes.*

Les Hérétiques des premiers siécles ne se contenterent pas de ce qu'ils avoient vû dans l'Ecriture sur les Anges. Ils débiterent au sujet des intelligences de si grandes absurdités, qu'on auroit peine à le croire, si elles n'étoient attestées par les Auteurs les plus graves. Simon le Magicien passe pour l'inventeur des Eons (*a*) rendus si célébres par les

(*a*) Tillem. T. 2. art. Simon p. 36.

Valentiniens. On croit que c'étoit comme autant de personnes, dont ils composoient leur plénitude & leur divinité fantastique. Simon en avoit huit au moins ; la profondeur, le silence, l'esprit, la vérité, le verbe, la vie, l'homme, & l'Eglise. Il appelloit Hélene sa premiére intelligence. C'étoit une femme publique qu'il menoit avec lui, & qu'il prétendoit être l'Héléne d'Homére. C'étoit par cette premiére intelligence, disoit-il, qu'il avoit eu d'abord dessein de créer les Anges. Mais elle qui savoit la volonté de son pere, le prevint, & engendra les Anges & les autres puissances spirituelles, auxquelles elle ne donna aucune connoissance de son pere. Ce furent ces Anges & ces puissances qui firent le monde & les hommes. Simon donnoit à ces Anges divers noms barbares qu'il inventoit ; &

dans la supposition qu'il y avoit plusieurs Cieux, il attribuoit chaque Ciel à un Ange. Ces Anges ne voulant pas que l'on sçût qu'ils avoient été engendrés, avoient retenu leur mére parmi eux. Ils lui avoient fait toute sorte d'outrages & de violences, pour l'empêcher de remonter vers son pere. Ils l'avoient enfermée dans des corps de femmes, & entr'autres dans celui d'Héléne femme de Ménelas.

Ménandre qui avoit été disciple de Simon, prétendoit (*a*) que les Anges avoient été engendrés par l'intelligence divine; que c'étoient eux qui avoient fait le monde & le corps de l'homme; que pour lui il étoit venu en qualité de Sauveur donner aux hommes la science, & le moyen de vaincre les Anges Créateurs du monde.

(*a*) Tillem. T. 2. p. 42.

Les

Les Gnostiques reconnoissoient deux principes (*a*, l'un bon & l'autre mauvais. Ils admettoient huit différens Cieux, qui avoient chacun un Prince pour le gouverner. Le Prince du septiéme étoit Sabaot; c'est lui, disoient-ils, qui a fait le Ciel & la Terre, & les six derniers Cieux avec plusieurs Anges. Ils le faisoient Auteur de la Loi des Juifs: ils disoient qu'il avoit la forme d'un âne ou d'un cochon. Ils mettoient dans le huitiéme Ciel leur Barbelo ou Barbero, à qui ils donnoient des cheveux de femme, & qu'ils appelloient tantôt le pere, tantôt la mere de l'Univers. On assûre que tous ceux d'entre les hérétiques qui ont pris le nom de Gnostiques, distinguoient le Créateur de l'Univers, du Dieu

(*a*) Tillem. p. 49. T. 2.

qui s'est fait connoître aux hommes par son fils.

Cérinthe ne croyoit pas (a) que Dieu fût l'Auteur des Créatures. Il prétendoit que le monde avoit été fait par une vertu & par une puissance bien inférieure aux êtres invisibles, qui n'avoit aucune communication avec eux, & qui même n'avoit aucune connoissance de Dieu. Tertullien, Saint Epiphane, Saint Augustin & Théodoret disent, qu'il attribuoit la création du monde à plusieurs Anges, & à diverses puissances inférieures. Il avoit son Silence, sa Profondeur, sa Plénitude, plusieurs êtres invisibles & ineffables, qu'il plaçoit au dessus du Créateur. Il soutenoit que la Loi & les Prophéties venoient des Anges; que le Dieu des Juifs

(a) Tillem. p. 57. T. 2.

n'étoit qu'un Ange ; & que celui qui avoit donné la Loi, étoit un des Créateurs du monde, & même un mauvais Ange, au rapport de Saint Epiphane.

Saturnin diſciple de Ménandre enſeignoit (*a*) qu'il y avoit un Pere ſouverain, inconnu à tout le monde, qui avoit fait les Anges les Archanges, & les autres natures ſpirituelles & céleſtes. Il croyoit que ſept de ces Anges s'étoient ſouſtraits à la puiſſance du ſouverain Pere, & avoient créé le monde & tout ce qu'il contient, ſans que Dieu le Pere en eût connoiſſance ; que ces Anges poſſédoient chacun leur portion du monde ; qu'ils étoient Auteurs d'une partie des Prophéties ; mais que les autres venoient de Satan, ennemi des Anges

(*a*) Tilem. T. 2. p. 217.

Créateurs de l'Univers, & particuliérement du Dieu des Juifs, qu'il disoit être aussi un Ange, & l'un des sept qui avoient crée le monde. Il ajoutoit que Dieu ayant fait paroître une image toute brillante, & l'ayant aussitôt retirée, tous les anges Créateurs ravis d'avoir vû cette image qui étoit, disoient ils, celle de Dieu, s'étoient assemblés, & que pour imiter cette image, ils avoient formé un homme, lequel ne pouvoit que ramper sur terre comme un ver, jusqu'au tems que Dieu en ayant eu compassion, parce qu'il étoit fait à son image, lui avoit envoyé une étincelle de vie qui l'avoit animé, & l'avoit dressé sur ses pieds. Il disoit, que le Dieu des Juifs & tous les autres Princes Créateurs du monde s'étoient soulevés contre le Pere, & que le Christ son Fils étoit venu s'opposer à eux

pour détruire le Dieu des Juifs, sauver ceux des hommes qui étoient bons, & perdre les méchans avec les démons qui les assistoient.

Basilide, disciple aussi de Ménandre, mettoit diverses générations en Dieu (*a*) dont la dernière avoit produit des Anges qui avoient fait un Ciel. Il prétendoit que ces Anges en avoient produit d'autres, qui avoient fait un second Ciel sur le modéle du premier, & ainsi toujours successivement jusqu'au nombre de 365. Cieux, avec une infinité d'anges, ausquels il donnoit des noms tels qu'il lui plaisoit. Il soutenoit que les Anges du dernier ciel, qui est celui que nous voyons, avoient fait tout ce qui est dans notre monde; qu'ils avoient dis-

(*a*) *Ibid.* p. 220.

tribué entr'eux les provinces & les peuples de la terre ; que le chef de ces Anges étoit le Dieu des Juifs ; & que tous les autres s'étoient réunis contre lui, parce qu'au préjudice du partage fait entr'eux, il avoit voulu soumettre toutes les nations à la sienne. Il attribuoit les Prophéties aux Anges créateurs, & la Loi au Dieu des Juifs.

Carpocrate & ses disciples attribuoient (*a*) la création du monde à des Anges, qui ne vouloient point reconnoître l'autorité de Dieu.

Les Valentiniens établissoient trente Eons (*b*) divisés en trois classes. Ils croyoient que le diable avoit été produit par le trentiéme Eon, & avoit produit ceux qui ont créé le monde.

(*a*) *Ibid.* p. 254.
(*b*) *Ibid.* p. 260.

Marcion ajoûta à ces égaremens (*a*) l'audace avec laquelle il blasphémoit le Créateur, qu'il supposoit non-seulement être inférieur au Dieu souverain, ce qui étoit commun à tous les Gnostiques, mais qu'il soutenoit être mauvais & l'auteur du mal. Tatien chef des Encratites admettoit (*b*) ainsi que Valentin, des Eons invisibles, des Principautés, des Productions & autres folies semblables.

Ces étranges visions paroissent avoir été puisées dans la doctrine des Chaldéens, avec laquelle elles ont un très-grand rapport. Plutarque s'est étendu sur les sentimens de ce peuple dans le Traité d'Isis & d'Osiris. Nous y voyons que Zoroastre admettoit deux principes; qu'il appelloit

(*a*) *Ibid.* p. 268.
(*b*) *Ibid.* p. 412.

Oromazes le bon principe, & le mauvais Arimanius ; que le premier ressembloit à la lumiére, & l'autre aux ténébres & à l'ignorance ; qu'Oromazes étoit né de la plus pure lumiére, & Arimanius des ténébres ; qu'ils sont toujours en guerre. „ L'un a fait „ six Dieux, ajoûte Plutarque (a) ; „ le premier est celui de bienveil„ lance, le second de vérité, le „ troisiéme de bonne foi, le qua„ triéme de sapience, le cinquié„ me de richesses, le sixiéme de „ joye pour les choses bonnes & „ bien faites. Arimanius en a pro„ duit six aussi, tous adversaires „ & contraires à ceux-ci. „ Les Chaldéens disoient aussi, qu'Oromazes avoit fait vingt-quatre Dieux qu'il avoit mis dans un œuf ; & que les autres qui avoient été faits par Arimanius en pareil

(a) Trad. d'Amiot.

nombre, avoient gratté & ratissé tant cet œuf, qu'ils l'avoient percé, & que depuis ce tems-là les maux avoient été pêle-mêle brouillés avec les biens. Il est difficile de ne pas croire, que ces extravagances ne cachassent pas quelque sens allégorique.

## IV. *Les plus fameux Philosophes ont admis des Esprits.*

Cette opinion, que la nature est peuplée d'une multitude d'Esprits différens, est presque aussi ancienne que le monde. Les Egyptiens qui sont les premiers que nous sachions avoir cultivé les sciences, admettoient diverses substances spirituelles, & plusieurs Ordres de puissances célestes. Le célebre Mercure Trismégiste avoit écrit sur cette matiére vingt mille Volumes, si l'on peut s'en rapporter à Julius Firm

micus (*a*). Les Chaldéens admettoient des bons & des mauvais Démons (*b*): les premiers étoient les miniſtres du vrai Dieu; les autres étoient ennemis déclarés des hommes. L'air, la mer & la terre étoient remplis de ces derniers. Il y en avoit de ſix eſpéces. Les uns étoient de feu, les autres d'air, les troiſiémes étoient de terre. Il y en avoit d'eau: quelques-uns habitoient ſous terre; les derniers qui étoient les plus terribles, ne pouvoient ſoutenir la lumiére (*c*).

(*a*) *Mercurius Aegyptius conſcripſerat viginti millia voluminum de variis ſubſtantiis, & principiis, & poteſtatum ordinibus cœleſtium, quæ aliæ atque aliæ traditæ fuerunt, in quibus aſtrologia & theologia Aegyptiorum explicabatur, quas artes docuerat Aeſculapium & Anubium.* Julius Firmicus Maternus. Voyez auſſi Fabric. bib. græc. T. I. p. 76.

(*b*) Stanley, hiſt. Phil. p. 11. 31.

(*c*) Voyez les Notes de Gale ſur la S. 2. c. 3. d'Iamblique. Fabr. bibl. gr. c. 8. p. 278. Stanley, hiſt. Phil. part. XIII.

Les Grecs étoient auſſi perſuadés de l'exiſtence des eſprits. Les premiers Poëtes, que l'on peut regarder comme leurs Théologiens, nous apprennent ce qu'ils penſoient ſur cette matiére. Orphée dans ſa priére à Muſée (*a*) reconnoît, qu'il y a un grand nombre de différens Eſprits répandus partout. Il croyoit qu'il y avoit des Démons dans le ciel, dans l'air, dans les eaux, ſur la terre, ſous terre & dans le feu: ce qui revient à la doctrine des Chaldéens. Ces Démons étoient des Eſprits ſupérieurs aux hommes, & preſque des demi-Dieux. Le nom de Démon n'étoit pas pris en mauvaiſe part. Chez les Grecs dans ces premiers tems on le donne quelquefois aux Dieux, (*b*) ainſi qu'on peut le remarquer

*a*) Orphée, v. 31.

(*b*) Fabric. bibl. gr. c. 8. p. 277. Plutarque, des Oracles qui ont céſſé.

dans Homére & dans Platon. Orphée croyoit aussi que chaque homme étoit protégé par un bon Génie, & persécuté par un mauvais. Héſiode étoit persuadé, que les hommes de l'âge d'or avoient été changés en Démons après leur mort par la volonté de Jupiter ; que leur fonction étoit de veiller à la conduite des hommes, d'observer ceux qui menoient une vie vertueuſe, de distribuer les richeſſes à qui ils jugeoient à propos. Il enſeigne qu'ils avoient un corps aërien, avec lequel ils ſe tranſportoient facilement par toute la terre. C'eſt Héſiode (*a*) que l'on croit avoir le premier diſtingué en quatre claſſes les êtres ſpirituels. Les hommes faiſoient la plus ſubalterne. Les Héros, les Genies & les Dieux formoient les trois autres.

(*a*) Huetii Alnet. quæſtiones L. 2. c. 4. p. 130. Plutarque, des Oracles qui ont ceſſé,

Les plus célebres Philosophes adoptérent la tradition reçue. Thalès, Pythagore, les Stoïciens admirent des êtres mitoyens entre les Dieux & les hommes. Héraclite enseigna que l'air étoit rempli de Démons (*a*).

Si l'on s'en rapporte à un très-savant homme dans la doctrine de Platon (*b*), ce Philosophe croyoit que Dieu avoit produit le monde & tous les êtres qui lui sont inférieurs. Du nombre de ces êtres, ceux dont la fonction est la plus noble, sont ceux qui ont le Soleil & les autres astres à conduire dans leur orbite, & qui leur sont ce que l'ame est au corps. Ces Dieux subalternes sont donc les moteurs des corps célestes.

(*a*) Plut. des Opin. des Phil. c. 8. Diog. Laerce. Stan. hist. Phil. p. 11. & 12.

(*b*) L'Abbé Fraguier, Théolog. des Philosophes, p. 290. après la traduc. de la Nature des Dieux.

Le même Platon rapporte comme une opinion généralement reçue (*a*), qu'il y a un Démon pour mener chaque homme dès qu'il est mort, dans une grande assemblée où il est jugé. Lorsqu'il a reçû son jugement, il est mené par ce même Démon au lieu qui lui est destiné. Les Démons sont invisibles aux hommes (*b*), quoiqu'ils soient toujours près-d'eux. Ils pénétrent jusqu'aux pensées les plus secrettes. Ils aiment les gens de bien, & haïssent les méchans. Ils envoient les priéres & les requêtes des hommes vers le ciel aux Dieux, & de là transmettent en terre les oracles & les révélations

(*a*) Phœdon p. 80. edit Ficini.
(*b*) Epinomisp. 1010. ed. Fic. V. aussi Plut. Traité d'Isis & d'Osiris trad. d'Amiot.

des choſes occultes & futures, & les donations des richeſſes & des biens. Il y a non ſeulement des Eſprits dans les airs, ſelon Platon, mais auſſi il y a des demi-Dieux qui habitent dans l'eau.

Xénocrate, le chef de l'Ecole de Platon après la mort de ce Philoſophe, croyoit qu'il y avoit en l'air des Natures grandes & puiſſantes, mais malignes, & qui ſe plaiſoient à tourmenter les hommes (*a*).

Alcinous, dans l'Ouvrage qu'il a fait pour expliquer la doctrine de Platon ſon maître (*b*), aſſûre qu'il y a des Démons dans la terre, dans le feu, dans l'air & dans l'eau, c'eſt-à-dire, dans les parties de l'univers les plus élevées, dans la région moyenne, & ſur la terre; que toute la ter-

(*a*) Plut. Iſis & Oſiris trad. d'Amiot.
(*b*) De doc. Plat. c. XV.

re, & même tout ce qui eſt au-deſſous de la Lune, leur étoit ſoumis.

Poſſidonius penſoit, que l'air étoit rempli d'Eſprits immortels (*a*).

Plutarque étoit perſuadé (*b*) que ſans la doctrine de l'exiſtence des Démons, la nature étoit pour nous une enigme inexplicable. Ce qu'il dit à ce ſujet, renferme preſque en abregé tout ce que l'Antiquité croyoit. » Il me » ſemble, dit-il, (*c*) que ceux qui » ont mis l'eſpéce des Démons » entre celle des Dieux & des » hommes, ont réſolu beaucoup » de difficultés, ayant trouvé le » lien qui conjoint & tient en- » ſemble par maniére de dire

(*a*) Quòd plenus ſit aer immortalium Animorum. Cicero de Divin. L. 1. n. 39.
(*b*) Des Oracles qui ont ceſſé.
(*c*) Trad. d'Amiot.

notre

» notre société & communication
» avec eux, soit que ce propos &
» cette opinion soit venue des
» anciens Mages & de Zoroas-
» tre, ou bien de l'Egypte, ou de
» la Phrygie; & quant aux Grecs,
» Homére a usé indifféremment
» de ces deux noms, appellant
» quelquefois les Dieux Dé-
» mons, & les Démons Dieux.
» Mais Héſiode a le premier pure-
» ment & diſtinctement mis qua-
» tre genres de Natures raiſonna-
» bles, les Dieux, les Démons
» pluſieurs en nombre & bons,
» les demi-Dieux, & les hommes.
» Car les Héroïques ſont nombrés
» entre les demi-Dieux. » Ce que dit ailleurs Plutarque (*a*) pour expliquer les ſentimens des Anciens, mérite d'être rapporté : » & pourtant ont mieux fait & » dit, ce ſont ſes termes, ceux

(*a*) Traité d'Iſis & d'Oſiris, trad. d'Amiot.

» qui ont pensé & écrit que ce
» qu'on récite de Tiphon, d'Osi-
» ris & d'Isis, n'étoient point ac-
» cidens advenus ni aux Dieux,
» ni aux hommes, ains à quelques
» grands Démons, comme ont
» fait Pythagoras, Platon, Xéno-
» crates, & Chrysippe, suivans
» en cela les opinions des vieux
» & anciens Théologiens, qui
» tiennent qu'ils ont été plus forts
» & plus robustes que les hom-
» mes, & qu'en puissance ils ont
» grandement surpassé notre na-
» ture : mais ils n'ont pas eu la
» Divinité pure & simple, ains
» ont été un suppôt composé de
» nature corporelle & spirituelle,
» capable de volupté, de dou-
» leur, & des autres passions &
» affections qui accompagnent
» ces mutations. Car entre les
» Démons il y a, comme entre
» les hommes, diversité & diffé-
» rence de vice & de vertu. »

Plotin & Porphyre ont examiné ce qui constitue la différence des Dieux d'avec les Démons. Les Dieux, dit le premier (*a*), sont sans passion, les Démons en ont, & tiennent le milieu entre les Dieux & les hommes. Les vrais Dieux habitent dans le monde intelligible ; ceux qui résident dans le monde sensible, sont du second ordre. Les Démons ont des corps aériens ou ignées, ils ont commerce avec les corps ; il n'en est pas de même des Dieux. Porphyre pense de même. Il écrivoit à Nébon que les Dieux étoient de pures intelligences, & que les Démons avoient des corps. Il n'y avoit aucune diversité à ce sujet entre les Philosophes, si l'on s'en rapporte à Jamblique (*b*). Proclus croyoit que les Dieux

(*a* Enneade 3. L. 5. n. 6. p. 295.
(*b*) De mysteriis p. 1. c. 15.

étoient toujours accompagnés d'une grande suite de Démons, dont la plus grande satisfaction étoit d'être pris pour les Dieux à la suite desquels ils étoient (*a*).

Maxime de Tyr traite la question des Esprits conformément à la doctrine de Platon, dans sa dissertation sur le Dieu de Socrate (*b*). Il prétend donc, qu'il y a des intelligences mitoyennes entre les Dieux & les hommes; qu'elles servent d'interprétes aux hommes auprès de la Divinité; qu'elles sont en très grand nombre; qu'elles rendent continuellement de bons services au genre

(*a*) Circa unumquemque deûm est *innumerabilis* Dæmonum multitudo, eademque cum ducibus cognomenta reportant. Gratulantur sanè, quando Apollines aut joves nominantur; quippe cùm propriorum Deorum proprietatem in se ipsis exprimant. V. Gale sur le ch. 20. de la S. 5. d'Iamblique *de mysteriis*.

(*b*) Maxime de Tyr diss. 26.

humain; qu'elles procurent la santé, donnent des conseils, découvrent ce qui est caché, contribuent à la perfection des arts, suivant les hommes dans leurs voyages; qu'il y en a qui président aux villes, d'autres à la campagne; que les unes résident sur la terre, & que d'autres habitent dans la mer. Apulée qui a fait aussi un Ouvrage sur le Dieu de Socrate, y a renfermé tout ce que les Platoniciens pensoient au sujet des Démons (*a*).

(*a*) Cæterùm sunt quædam divinæ mediæ Potestates inter summum æthera & infimas terras in isto interjectæ aeris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad deos commeant. Hos à Græco nomine δαίμονας inter cœlicolas terricolasque vectores, hinc precum, inde donorum qui ultro citroque portant, hinc petitiones inde suppetias, ceu quidam utriusque interpretes & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in symposio autumat, cuncta denunciata, & magorum varia miracula, omnesque præsagiorum species reguntur; eorum quippe de numero præditi curant singula eorum: proinde ut est cuique

Censorin, conformément à la doctrine de Platon, soutient que dès qu'un homme est né, Dieu lui destine un Génie, pour examiner ses actions & ses pensées, dont il rendra compte dans le jugement que les ames subiront après leur mort.

Il y a eu des Philosophes, qui ne se sont pas contentés de faire gouverner les hommes par un Génie. Ils ont prétendu que chaque homme en avoit deux, qui

---

tributa provincia, vel somniis confirmandis, vel vatibus inspirandis, vel fulminibus jaculandis, vel nubibus coruscandis, cæterisque adeò per quæ futura dignoscimus, quæ cuncta cœlestium voluntate, & numine, & auctoritate, sed Dæmonum obsequio, operâ, & ministerio fieri arbitrandum est, ex illo purissimo aëris liquido & sereno elemento coalita. Quippe ut fine comprehendam, dæmones sunt genere animalia, ingenio rationabilia, animo passiva corpore aëria, tempore æterna. *Apulée* de Deo Socratis. Calchidius sur le Timée s'exprime à peu près de même. Dæmon, dit-il, est animal rationabile, immortale, patibile, ætherium, diligentiam hominibus impertiens.

veilloient sur ses actions. C'étoit le sentiment d'Empédocle & d'Euclide (*a*). Les Romains supposoient qu'il y avoit des Génies répandus partout, & qui s'interressoient à tout ce qui existoit : c'est à quoi le Poëte Prudence fait allusion (*b*).

Les peuples les plus éloignés de nous croyent encore présentement, que les hommes sont protégés par des Génies. C'est le sentiment des Siamois & des Chinois, de sorte que l'on peut dire avec Calchidius & M. Huet (*c*), que la Gréce, l'Italie, & les Barbares déposent tous en faveur de cette doctrine. Il ne

(*a*) Huetii Quæst. Alnet. l. 2. p. 134.

(*b*) Cum portis, domibus, thermis, stabulis, soleatis
Adsignare suos Genios, perque omnia membra.
Urbis, perque locos, Geniorum millia multa.
Fingere, ne propriâ vacet angulus ullus ab umbrâ.

(*c*) Huet. Quæst. Alnet. l. 2. p. 137.

faut cependant pas dissimuler, que parmi les Stoïciens il y en avoit qui ne voulant, ni contredire l'opinion générale, ni cependant l'admettre, recouroient à l'allégorie. Ils paroissoient vouloir avouer que chaque homme avoit un Génie, qui ne l'abandonnoit jamais. Mais ce Génie, selon eux, n'étoit autre chose que l'entendement & la raison, que les hommes avoient reçûs de Dieu & de la nature. C'est ce que croyoit l'Empereur Antonin (*a*).

Les Anciens étoient persuadés, que non-seulement il y avoit des Génies qui aimoient les hommes: ils soutenoient aussi qu'il y avoit des Esprits méchans, qui n'étoient occupés qu'à chercher les occasions de précipiter le genre humain dans le crime. L'Histoire de Dion & de Brutus avoit con-

(*a*) Marc Ant. l. 5.

vaincu

vaincu Plutarque (*a*) qu'on ne peut s'empêcher de recevoir cette opinion, quelque absurde qu'elle paroisse, qu'il y a des Démons envieux & malins, qui s'attachent aux gens les plus vertueux, & qui pour s'opposer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'esprit des frayeurs & des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes & inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Les plus fameux Philosophes enseignoient comme une vérité constante, l'existence de ces mauvais Génies. Empédocle n'est pas le seul, dit Plutarque, qui ait crû qu'il y avoit de mauvais Démons. C'étoit le sentiment de Platon, de Xénocrate, de Chrysippe & de Démocrite. Il est digne

(*a*) Plut. Vie de Dion.

de remarque, que ces Philosophes ne pensoient pas que ces mauvais Génies pussent nuire aux hommes, à moins qu'ils n'en eussent obtenu la permission (*a*); ce qui est très-conforme à la Doctrine du Livre de Job, qui vraisemblablement n'a jamais été connu des Payens. Le dogme, que tous les hommes sont protégés par un Génie, a passé dans la Théologie Chrétienne, où la Doctrine des Anges gardiens est regardée comme une vérité incontestable; ce qui a fait dire à S. Jerôme, que la dignité de l'ame est grande, puisque dès qu'elle existe, elle est destinée à être gardée par un Ange (*b*). Les Peres

(*a*) Gale sur le ch. 17. de la S. 5. d'Iamblique. *Numina minora*, dit Servius, *nocere non possunt, nisi impetraverint.*

(*b*) *Magna dignitas est animarum, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodium sui Angelum delegatum.* Hieron. in Mat. XVIII. v. 10.

étoient auſſi perſuadés, que les Royaumes & les Egliſes particuliéres avoient chacun leur Ange (*a*). Origène a plus conſulté à ce ſujet ſon imagination déréglée, la vérité ou l'autorité. Il a prétendu que les Anges étoient privés de la préſence du Pere, lorſque celui qui eſt commis à leur ſoin ſuccombe à la tentation. Il n'a pas craint d'avancer ailleurs ſur un paſſage du Deuteronome mal entendu, que les anges dans le Ciel tiroient au ſort, pour ſavoir de quelle nation, de quelle Province & de quelle perſonne ils ſeroient les gardiens (*b*). Carlo Fabri n'étoit pas moins viſionnaire qu'Origène. Je ne penſe pas, dit Gaffarel (*c*), avoir jamais rien lû de plus ridicule, que

(*a*) Petau *de Ang.* l. 2. c. 6. & 7.
(*b*) Barbeyrac *de la nature du ſort*, p. 102.
(*c*) Curioſités inouies c. X. p. 140.

ce que cet Auteur a écrit sur les esprits ; car après en avoir discouru comme s'il eût passé une partie de sa vie au Ciel & l'autre dans l'enfer, il découvre tous les anges des Princes de la terre, donnant aux sept Electeurs de l'Empire ceux qu'on reconnoît avoir plus de pouvoir, comme à l'Archevêque de Mayence, premier Electeur & grand Chancelier de Germanie, Michel ; à l'Archevêque de Tréves, grand Chancelier de France, & deuxiéme Electeur, Gabriel ; à l'Archevêque de Cologne, grand Chancelier d'Italie, & troisiéme Electeur, Raphaël ; au Palatin du Rhin, quatriéme Electeur, Vriel ; au cinquiéme qui est le Duc de Saxe, Scealtel ; au sixiéme qui est le Marquis de Brandebourg, Jehadiel ; & au Roi de Bohême qui est le septiéme, Férediel.

Quelques anciens Peres de l'Eglise enseignoient aussi que (*a*) chaque homme étoit obsédé par un mauvais ange, qui cherchoit à le perdre. Hermas le soutient dans son Pasteur; & Grégoire de Nice suppose que c'est une ancienne tradition Ecclésiastique. Origène paroissoit persuadé, que les vices mêmes avoient des Démons particuliers pour protecteurs, que l'un présidoit à l'impureté, l'autre à la colére. Quelques Philosophes réfutés très-sérieusement par Plotin (*b*) ont crû que les maladies des hommes étoient des Démons; ce qui revient à peu près à l'opinion des Juifs, dont nous avons parlé plus haut.

Il est donc constant, que l'existence des esprits est un dogme

(*a*) Petau *de Ang.* l. 2. c. 6.
(*b*) Enneade 1. l. 9. n. 14. p. 213.

qui a été généralement reçu par tout. Il n'a été contesté que par quelques particuliers, qui passoient pour penser très-mal de la Divinité. Les Epicuriens se distinguoient parmi ces incrédules. Cassius qui étoit de cette secte, disoit (*a*) qu'il n'étoit nullement croyable, qu'il y eût des Démons, ou des Génies; & que quand il y en auroit, il seroit ridicule de croire qu'ils prissent la figure & la voix des hommes; & que leur vertu & leur puissance s'étendissent jusqu'à nous. Et conséquemment ils étoient persuadés (*b*), que tout ce que l'on disoit des apparitions des esprits, n'étoit que contes de vieilles ou d'esprits foibles. Nous serions sans doute beaucoup plus instruits de

(*a*) Plut. Vie de Brutus.
(*b*) Plut. des Opin. des Phil. c. 8. & Vie de Dion.

ce que les Anciens penſoient ſur les Génies, ſi nous avions les Ouvrages, qu'Alexandre d'Aphrodiſium (*a*), Poſſidonius, Plotin, Julien de Chaldée, & un Origene différent du célebre Auteur Eccléſiaſtique de ce nom, avoient compoſés ſur cette matiére; mais nous avons perdu tous ces écrits, à la réſerve de celui de Plotin, que l'on croit être le quatriéme Livre de la troiſiéme Enneade.

### V. *Expoſition de la Doctrine de Jamblique.*

On pourroit être ſurpris de n'avoir preſque pas vû encore citer Jamblique, celui des Auteurs de l'Antiquité, qui a traité le plus à fond la queſtion des

(*a*) Fabric. *Bib. grec.* l. 4. T. 4. p. 78. *Vita Plotini* p. 97. & 211. Till. *Mem. Eccleſ.* T. 3. p. 284.

Génies : mais c'est précisément cette raison qui nous a déterminés à le réserver pour un article particulier, dans lequel nous donnerons l'abrégé de son système.

Jamblique vivoit dans un siécle, où l'attention des plus célebres Philosophes étoit tournée sur le commerce que les hommes pouvoient avoir avec les Génies. On ne peut lire leurs Ouvrages, sans être rebuté de ce délire continuel, ni sans être étonné de trouver au milieu de ce fanatisme beaucoup de connoissances, & les principes de la plus haute piété. Porphyre avoit écrit une lettre à un Egyptien nommé Anébon, dans laquelle il proposoit diverses questions sur la nature des Démons, sur la divination, & sur la Théurgie, c'est-à-dire, sur le secret de procurer à l'ame une union intime

avec la Divinité. Jamblique sous le nom emprunté d'Abammon composa son Ouvrage des Mystéres des Egyptiens, dans lequel son intention est d'éclaircir toutes les difficultés de Porphyre. Il y traite très au long de l'apparition des esprits, & il entre dans un très-grand détail de tout ce qui se passe dans les entrevûes des hommes avec les Génies.

Il prétend (a) que les yeux sont réjouis par les apparitions des Dieux, au lieu que celles des Archanges sont terribles : celles des Anges sont plus douces. Mais lorsque les Démons & les Héros apparoissent, ils inspirent l'effroi : les Archontes causent une impression de douleur en même tems que l'épouvante. L'apparition des ames n'est

(a) L. 2. c. 3.

pas tout à fait si désagréable que celle des Héros. Il y a de l'ordre & de la douceur dans les apparitions des Dieux, du trouble & du désordre dans celles des démons, du tumulte dans celles des Archontes. Lorsque les Dieux se font voir (*a*), il semble que le Ciel, le Soleil & la Lune aillent s'anéantir. On imagineroit que la terre ne peut pas résister à leur présence; à l'apparition d'un Archange il y a tremblement dans quelque partie du monde: elle est précédée d'une lumière plus grande, que celle qui accompagne les apparitions des Anges. Elle est moindre à l'apparition d'un Démon; & elle diminue encore lorsque c'est un Héros qui se fait voir.

Les apparitions des Dieux sont

(*a*) C. 4.

très-brillantes. Il y a moins de clarté dans celles des Archanges & des Anges. Celles des Démons sont obscures, mais encore moins que celles des Héros. Les Archontes qui préſident au monde, ſont lumineux, ſi l'on excepte ceux qui ne ſont occupés que du ſoin des choſes matérielles. Car ceux-là ſont obſcurs. Lorſque les ames apparoiſſent, elles reſſemblent à une ombre. Les viſions qui viennent des Dieux, ſont comme des éclairs; celles des Archanges & des Anges reſſemblent à une lumiére très-pure; celles des Démons à un feu trouble & très-agité, au lieu que la lumiére qui accompagne les apparitions des Dieux ou des Archanges, eſt immobile. Celle que l'on voit, lorſqu'on apperçoit les Anges, eſt dans un doux mouvement.

Les Dieux purifient l'ame (*a*):

(*a*) C. 5.

les Archanges la rappellent à elle ; les Anges l'affranchissent des liens de la matiére : les Démons au contraire la portent à satisfaire les désirs de la nature. Les Héros lui inspirent l'amour des choses sensibles ; & les Archontes ne l'occupent que des soins matériels.

Les Dieux dans leurs apparitions (*a*) donnent la santé au corps, la vertu à l'ame, & la pureté à l'esprit. Ils perfectionnent toutes les facultés de l'homme. Les Archanges produisent souvent les mêmes effets, mais non pas dans la même plénitude. Les Anges sont bienfaisans : ils le sont encore moins que les Archanges. Les Démons appesantissent le corps, rendent malade, retiennent ceux qui ont des désirs éle-

(*a*) C. 6.

vés. Les Héros portent quelquefois les hommes à de grandes actions. Les Archontes disposent des biens de ce monde. Les ames pures qui sont dans l'ordre des Anges, ramenent l'ame humaine aux choses vertueuses, & donnent les biens qu'elles font espérer. Les ames impures rempliſſent les hommes de passions qui les rendent esclaves du corps. Lorsque les Dieux font leurs apparitions (*a*), ou ils ont avec eux des Dieux, ou une grande suite d'anges. Les Archanges sont accompagnés toujours des Anges. Les mauvais Démons donnent l'idée des supplices, & semblent avoir avec eux des bêtes féroces. Les Archontes font voir des provinces à l'imagination des hommes.

La lumiére que l'on voit à l'ap-

(*a*) C. 7.

parition des Dieux & des Anges (*a*) est si subtile, que les yeux corporels ne peuvent la soutenir. Lorsque les Anges se font voir, ils agitent l'air de façon, que les hommes n'en sont pas incommodés. On entend du bruit dans l'air à l'apparition des Héros. Les Archontes sont accompagnés de fantômes. L'ame ressent une joie ineffable lorsque les Dieux lui apparoissent ; elle produit pour lors des actes d'amour. La vûe des Archanges donne de l'intelligence pour les choses spirituelles. L'apparition des Anges inspire l'amour de la raison, de la sagesse, de la vérité & de la vertu. Les Démons donnent aux hommes le désir de la génération ; ils augmentent la cupidité. La

(*a*) C. 8.
(*b*) C. 9.

vûe des Dieux fait faire de belles actions, & procure de grands biens. Les Démons, les Héros, les Archontes, ne donnent que des choſes matérielles, terreſtres, & mondaines.

Les Dieux ne ſe font voir qu'aux gens vertueux (*a*), après qu'ils ſe ſont purifiés par les ſacrifices. Ils les fortifient contre les vices & les paſſions. Alors ce que les gens de bien tenoient des démons, s'éclipſe, comme les ténébres fuyent devant le Soleil. Lorſque les impurs ſacrifient, ils n'obtiennent point par-là la grace de voir les Dieux. Ils attirent ſeulement les eſprits méchans, qui les excitent au crime.

Il y a des Dieux de diverſes eſpéces (*b*). Les uns ont des corps; & il faut ſacrifier à ceux-ci des

(*a*) L. 3. c. 1.
(*b*) L. 5. c. 14.

choſes ſenſibles. Il y en a d'autres dégagés de la matiére (*a*); il ne leur faut rien offrir de terreſtre. Ces derniers ne ſont aux hommes que des préſens ſpirituels Les Provinces ſont commiſes à l'inſpection des Dieux & des Anges auxquels elles ont été partagées (*b*).

La Théurgie (*c*) qui eſt l'art de commander aux eſprits, a été appriſe aux hommes par Mercure, & expliquée par Bytis, qui avoit étudié les Hiéroglyfes d'Egypte. Les Théurges paſſoient (*d*) pour avoir le ſecret d'évoquer les Dieux par des paroles myſtérieuſes; & lorſqu'il y avoit quelque réſiſtance, la Théurgie avoit recours à des mena-

(*a*) C. 17.
(*b*) C. 25.
(*c*) L. 4. c. 8.
(*d*) L. 8. c. 5.

ces qui triomphoient de l'opiniâtreté des Dieux (*a*) ; c'eſt ce qu'aſſurent Jamblique & Chérémon. S. Auguſtin a eu connoiſſance de ces cérémonies extravagantes ; & il en fait mention dans ſa Cité de Dieu (*b*).

On a pû remarquer, qu'Iamblique parle de quelques ordres d'eſprits, que les autres Auteurs profanes n'ont pas connus, comme des Archontes & des Archanges. Ces derniers n'étoient pas inconnus à Porphyre. Gale a obſervé (*c*) que le nom d'Archonte avoit été donné au démon par J. C. (*d*). Quant aux Archanges,

---

(*a*) L. 6. c. 5. V. *Gale* ſur cet endroit.

(*b*) *Quandò ille, qui carminibus cogit ea prodere vel evertere, comminatur, ubi ſe etiam Oſiridis membra diſſipaturum terribiliter dicit, ſi facere juſſa neglexerint.* De civit. Dei l. X. c. XI.

(*c*) Gale ſur le ch. 7. de la S. 2. d'Iamblique.

(*d*) Jean c. 12. v. 31.

Gale a prétendu (a) que les Livres des Juifs & des Chrétiens avoient pû apprendre à Porphyre & à Jamblique l'existence de ces esprits ; mais il est très possible aussi, que ce soit dans les Ouvrages des Chaldéens que ces Philosophes ayent puisé cette connoissance. Car il est constant, que les Platoniciens des derniers tems lisoient plus les Ouvrages de Zoroastre & les livres profanes, que ceux des Chrétiens. Il est certain aussi, que les Chaldéens admettoient des Archanges (*b*). Grotius étoit persuadé, que c'étoit à Babylone que les Juifs avoient appris l'existence de cet ordre de Génies ; & ce qui pourroit confirmer l'opinion de ce savant homme, c'est qu'il n'est point parlé

(*a*) Gale. p 206.
(*b*) Notes de Gale sur la s. 2. c. 3. Fabr. Bibl. c. 8. p. 278. Stanley, *Hist. Phil.* p. XIII.

des Archanges dans les Livres ſacrés écrits avant la captivité.

VI. *Les Anciens croyoient que les Eſprits méritoient, qu'ils changeoient d'état. Leur immortalité & leur nombre.*

Les plus anciens Philoſophes ne croyoient pas, que les eſprits reſtaſſent toujours dans un état permanent. Ils ſuppoſoient qu'ils étoient libres, & qu'ils étoient punis des fautes qu'ils faiſoient. C'eſt ce qu'enſeigne Empedocle (*a*), qui ajoute qu'après le tems de leur punition, ils recouvrent derechef le lieu, le rang & l'état qui leur eſt propre ſelon leur nature. C'étoit une opinion générale, que les êtres ſpirituels pouvoient mériter de paſſer d'un

(*a*) Plut. Traité d'Iſis & d'Oſiris.

rang moins élevé dans un ordre supérieur. Héſiode, comme nous l'avons déja vû, a prétendu que les ames des hommes de l'âge d'or avoient été changées en Démons. Plutarque a adopté cette opinion dans ſon traité ſur l'eſprit familier de Socrate. Il faut être fortement perſuadé, dit-il ailleurs (*a*), que par la vertu les ames des hommes deviennent par l'ordre des Dieux Héros, de Héros Génies ; & ſi elles ont paſſé toute leur vie comme les jours des ſaintes cérémonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, ſans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni fléchi ſous le joug des paſſions, de Génies elles deviennent de véritables Dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuſe de toutes les récompenſes, non

(*a*) Plut. Vie de Romulus.

pas par un arrêt public d'une ville, mais réellement, & par des raisons qui se tirent de la Divinité même. Il répéte ailleurs (*a*) qu'il arrive quelquefois que les bons Démons sont changés en Dieux, en récompense de leur vertu ; & que c'est ainsi qu'Isis & Osiris sont parvenus à la Divinité.

Le nombre des ames qui sont métamorphosées en Dieux est très-petit, si l'on s'en rapporte à Plutarque. » Les autres disent » (*b*) qu'il se fait mutation d'a- » mes, ce sont les termes de cet » Auteur, se tournant d'hommes » en demi-Dieux, & de demi- » Dieux en Démons ; & de Dé- » mons, bien peu & avec fort » long espace de tems, après être

(*a*) Plut. Traité d'Isis & d'Osiris.
(*b*) Plut. des Oracles qui ont cessé ; trad. d'Amiot.

» bien affinées, & entiérement » purifiées par la vertu, viennent » à participer de la Divinité : & » y en a qui ne se peuvent con- » tenir, ains se laissent aller & » s'enveloppent derechef de » corps mortels, où ils vivent » d'une vie sombre & obscure, » comme d'une fumée. »

Les Dieux Lares & les Dieux Pénates avoient été des ames humaines, si l'on croit Labéon cité par Servius (*a*). Jamblique a enseigné aussi (*b*) que les ames devenoient souvent Anges par la bonté des Dieux. Maxime de Tyr ajoute (*c*) qu'après avoir été métamorphosées en Démons,

---

(*a*) *Labeo in libris qui appellantur de diis, quibus origo animalis est, ait esse quædam sacra, quibus animæ humanæ vertantur in deos, qui appellantur animales, quòd de animis fiant. Hi autem sunt dii Penates & Lares.* Servius sur le 3 Livre de l'Enéide.

(*b*) Jamb. s. 2. c. 2.

(*c*) Max. Tyr. diss. 27.

elles veillent ſur la conduite des autres hommes.

Les Théologiens Chrétiens ont auſſi examiné la queſtion, ſi les ames pouvoient devenir Anges ? Pſellus a traité cette matiére. Il ſoutient (*a*) avec raiſon que les ames des hommes étant des eſpéces abſolument différentes des Anges, cette tranſmutation n'eſt pas poſſible. Origène avoit penſé différemment, comme nous l'avons vû plus haut.

Il y avoit partage de ſentimens entre les Anciens ſur l'immortalité des Démons. Héſiode cité par Plutarque (*b*) prétendoit, qu'après certaines révolutions ils venoient à mourir. Le tems de leur durée, ajoute-t'il, eſt de neuf mille ſept cens vingt ans. D'autres cependant la font

(*a*) Pſellus *de omn. doctr* n. 32 p. 94. Fabr. *bib. Græc.* T. 5. p. 84.

(*b*) Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

plus courte. Les Stoïciens ne déterminoient point le nombre d'années que les Démons vivoient; mais ils soutenoient qu'ils étoient mortels, & qu'en une si grande multitude de Dieux que l'on tient (*a*), il n'y en a qu'un seul qui soit éternel & immortel, & que tous les autres ont eu commencement par naissance, & prendront fin par mort. Les Platoniciens qui croyoient les Génies immortels, prétendoient en même tems qu'ils étoient passibles (*b*).

Le nombre de ces esprits a été aussi l'objet de la spéculation des curieux. Enée de Gaze copiant ce qu'il avoit vû dans les Philosophes Payens, a écrit (*c*) que le ciel, l'air, la terre, la mer,

(*a*) Plut. *ibid.* trad. d'Amiot.
(*b*) Max. Tyrius diss. 27.
(*c*) Petau *de Angelis* L. 1, c. 14.

l'Aether,

l'æther & ce qui eſt ſous la terre, étoit rempli d'eſprits bons & mauvais. Quelques Peres ont examiné ſi les Anges étoient ſupérieurs en nombre aux hommes. Il y en a qui ont crû, qu'il y avoit cent fois plus d'Anges que d'hommes ; & ils ſe fondoient ſur cette parabole de l'Evangile, qu'un homme qui avoit cent brebis, en ayant perdu une, alla la chercher. Cette brebis perdue eſt, ſelon eux, le genre humain (*a*). Pſellus pour faire voir qu'il y a beaucoup plus d'hommes que d'Anges, ſe ſert d'une raiſon à peu près de la même force. Les Anges, les Archanges, les Puiſſances, dit-il, reſſemblent plus à la Divinité que les hommes ; donc

(*a*) *Ergò nonaginta novem non errantes, multitudo Angelorum cæleſtium opinanda eſt.* Hilarius.

ceux-ci doivent être en plus grand nombre (*a*).

Les mauvais esprits ont aussi été partagés en divers Ordres. On en a distingué neuf classes. Wier en parle au long (*b*) : on trouve aussi chez lui (*c*) le nom de tous les chefs des légions des Diables, & la description des figures, sous lesquelles ils paroissent.

Les Théologiens qui ont examiné comment les génies pouvoient agir sur les hommes, ont décidé que c'étoit en remuant leur imagination, & en mettant les esprits & les humeurs en mouvement (*d*). Ce qui doit rassûrer ceux que la crainte des actions

---

(*a*) De omn. doctr. n. 19. Fabr. *bib. græc.* T. 4. p. 84.

(*b*). De præst. dæm. c. 27. p. 77.

(*c*) Pseudo-monar. dæm. p. 650.

(*d*) *Per motum localem spirituum & humorum*; Thomas quæs. 11. *ar.* 3. *part.* 1.

des Génies inquiéteroit, c'eſt que les Ecrivains qui ont recherché avec le plus d'attention les opérations de ces êtres, ont avoué (*a*) que leur curioſité n'avoit pas été ſatisfaite. Gaffarel très-érudit dans ces matiéres, l'aſſûre poſitivement (*b*). D'ailleurs ſuppoſé la réalité des diſcours, que les Ecrivains crédules tiennent au ſujet des Génies, un homme ſage n'en doit pas plus être inquiet, que s'ils n'exiſtoient pas; il doit mettre toute ſa confiance en Dieu, ſans la permiſſion duquel ces êtres malins n'ont aucune autorité ſur l'homme, &

(a) Campanella, Riolan, Symphorien, Champier aſſûrent, que quoiqu'ils ayent fait, ils n'ont jamais rien pû voir de ſurnaturel, au moins de ces œuvres qu'on diſoit de leur tems procéder des Démons.

(*b*) Curioſités inouies, 2. partie, c. 7. p. 378.

qu'on doit croire ne l'accorder jamais que pour des raisons fort importantes.

# TABLE
## DES
# MATIERES
## contenues dans ce Volume.

### A

*Abſtinence* des viandes, *voyez* Animaux, viande.
*Académie.* Lieu déſert, éloigné d'Athènes & mal-ſain, 59. Pourquoi Platon le choiſit pour ſa demeure, *ibid*
*Age* d'or. Pourquoi il a été appellé ainſi par les Poëtes, 255
*Agraule.* Sacrifices humains qu'on lui faiſoit à Salamine, 162
*Aigle.* L'Aigle eſt l'interpréte de Jupiter, 188. Combien cet oiſeau a la vûe perçante, 196
*Aigrette.* Cet oiſeau eſt l'interpréte de Minerve, 188
*Alcinoüs.* Sentiment de ce Philoſophe au ſujet des Génies, ou Démons, 423. *& ſuiv.*

*Aloſe*. Elle vient, dit-on, ſur l'eau pour entendre chanter, 229

*Ame*. Sources empoiſonnées qui forment les liens de notre ame, 55. *& ſuiv.* Cauſe de ſes déſordres, 58. *& ſuiv.* Elle dépend de ce qui ſe paſſe dans le corps, 61. Combien les choſes ſenſibles prennent ſur elle, *ibid & ſuiv.* De ceux qui diſent que nous avons deux ames, 63. La fruition de l'ame influe ſur la ſanté, 79. Idée que les Platoniciens avoient de l'ame du monde, 137. *& ſuiv.* Etat des ames ſéparées de leur corps par violence, 153. *& ſuiv.* Qui ſont celles dont les Magiciens abuſent pour leurs opérations, 154. L'ame eſt attirée par une vertu ſecrette dans le corps qu'elle a habité, 155. Que toute ame capable de ſentiment & de mémoire eſt raiſonnable, 177. *& ſuiv.* Il y en a de bonnes & de mauvaiſes, 198. Comment elle dépend des diſpoſitions du corps, *ibid.* Ce qui la ſouille, 316. *& ſuiv.* Quelle eſt ſa nourriture, 318. En quoi elle eſt ſouillée par un corps trop gras, 319. Ce que les anciens Peres penſoient de ſa nature, 403. *& ſuiv.* Si les ames peuvent devenir Anges, 455

*Amélius*. Tems auquel il ſe mit au nombre des Diſciples de Plotin, 334. Son caractére, & ſes études, *ibid.* Son vrai nom, 339. Ouvrage qu'il dédie à Porphyre, & Lettre qu'il lui écrit à ce ſujet, 357. *& ſuiv.*

*Amilcar*, ſurnommé Barcas. Extrémité à laquelle il réduiſit les Phéniciens révoltés, qui étoient à la ſolde des Carthaginois, 166. Comment il les fit périr, *ibid.* Il ne peut ſe ſoumettre à l'uſage de manger les hommes, 167

*Amoſis.* Il abolit en Egypte les ſacrifices humains qui s'offroient à Junon, 163
*Amour.* Erreur de ceux qui penſent, que les plaiſirs de l'amour contribuent à la ſanté, 77
*Ane.* Cet animal eſt ſujet au cathare, 192. Reproche qu'un Auteur lui fait de ſa malpropreté, 234
*Anges.* Leur exiſtence étoit un dogme généralement reçû chez les Juifs, 382. Leurs différentes eſpèces, *ibid & ſuiv.* Signification de leur nom, 384. Du tems de leur création 385. *& ſuiv.* Où les Juifs apprirent leurs noms, 387. Noms de ceux dont il eſt parlé dans l'Ecriture, 388. Ils ſont les protecteurs des gens de bien, 390. *& ſuiv.* Leur corporéité inſinuée dans l'Ecriture, 392. Des Anges gardiens, 394. *& ſuiv.* Fonction des Anges à la conſommation des ſiécles, 395. Des différens ordres des Anges, 396. *& ſuiv.* Ce que les Peres des premiers ſiécles ont penſé de leur nature, 398. *& ſuiv.* Rêveries des premiers Hérétiques à leur ſujet, 406. *& ſuiv.* Doctrine des Anges gardiens regardée dans l'Egliſe comme une vérité conſtante, 434. Ce que les Péres ont penſé du nombre des Anges, 457
*Anguilles* de l'Aréthuſe, qui obéiſſent à la voix de ceux qui les appellent, 186
*Animaux.* But & plan de Porphyre dans ſon Traité de l'Abſtinence de la chair des Animaux, 17. *& ſuiv.* Par qui ſon ſyſtême a été combattu, 22. Raiſons de ceux qui l'ont attaqué, *ibid & ſuiv.* Pourquoi les Anciens s'abſtenoient de la chair des Animaux, 33. Juſtice de la guerre que l'homme fait à quelques-uns,

34. *& ſuiv.* Inconvéniens de leur grande fécondité, 37. *& ſuiv.* Les Dieux ont ordonné ou approuvé qu'on leur en ſacrifiât, 45. *& ſuiv.* Que quoique la néceſſité oblige de les tuer, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit permis de les manger, 87. *& ſuiv.* L'Abſtinence de leur chair n'eſt pas recommandée également à tous les hommes, 88. Malheurs arrivés au genre humain depuis qu'on a ſouillé les autels de leur ſang, 94. Origine des ſacrifices d'Animaux, 96. *& ſuiv.* Ils n'ont rien de pieux, 99. On n'y a eu recours que dans la dernière extrémité, 100. Pourquoi ils ne ſont pas permis, 101. *& ſuiv.* Les Animaux ne ſont pas faciles à trouver dans tous les pays, 104. En quel tems on a commencé à les tuer, 115. On ne doit pas tuer ceux qui ne ſont pas malfaiſans, 116. Si l'on peut ſacrifier ceux qu'on peut tuer, *ibid & ſuiv.* Qui ſont ceux qu'on ſacrifie, ou que l'on ne ſacrifie pas, 120. *& ſuiv.* Que quand on pourroit les ſacrifier, on ne doit point en manger, 149. *& ſuiv.* Moyen pratiqué pour recevoir l'ame de ceux qui ſavent l'avenir, 155. Si la juſtice nous oblige envers eux, 177. *& ſuiv.* Qu'ils ont de la raiſon, 178. *& ſuiv.* Qu'ils ont l'uſage de la voix, 179. *& ſuiv.* De ceux qui ont entendu & compris leur langage, 181. *& ſuiv.* Des Animaux qui ſont ſans voix, 185. *& ſuiv.* Que nous les entendons, 188. *& ſuiv.* Qu'ils nous entendent, 189. *& ſuiv.* Philoſophes qui leur ont attribué de la raiſon, 191. Qu'ils ont la raiſon intérieure, 192. *& ſuiv.* Elle ne différe de la nôtre que du plus

au moins, *ibid.* Reſſemblance qu'ils ont avec nous, *ibid.* Maladies auxquelles ils ſont ſujets, 193. Ils ont les mêmes ſens que l'homme, même plus parfaits, 195. *& ſuiv.* Qu'ils ont de la prudence, 199. *& ſuiv.* Ceux qui vivent enſemble obſervent entr'eux la juſtice, 203. Animaux qui périroient, s'ils étoient éloignés de la ſociété des hommes, 205. Pourquoi quelques-uns ſont ſauvages, *ibid & ſuiv.* S'ils ont quelque convention avec nous, 206. *& ſuiv.* Amitié qu'ils ont pour leurs bienfaiteurs, 207. *& ſuiv.* Combien ils ſont raiſonnables dans leur façon d'agir, 208. *& ſuiv.* Arts dans leſquels ils peuvent ſe rendre habiles, 210. Conſidération que les Dieux & les Sages ont eue pour eux, 212. De ceux qui ont fait gloire d'avoir été nourris par des Animaux, 214 S'ils ſont faits pour l'homme, 221. *& ſuiv.* Qu'ils ont le ſentiment, 225. *& ſuiv.* A quoi on doit attribuer leurs imperfections, 232. *& ſuiv.* Qu'ils ſont capables de vivre en ſociété, 233. Eſpéce d'alliance qu'il y a entre nous & eux, 241. *& ſuiv.* Double injuſtice que nous commettons à leur égard, 243. Animaux plus agréables à certains Dieux, que les hommes, 279. Ceux qui multiplient beaucoup ont parmi les Animaux des ennemis qui les détruiſent, 295

*Annibal.* Il refuſe pendant la guerre d'Italie d'accoutumer ſes troupes à manger les hommes, 167

*Antipater.* Reproche que cet Auteur fait aux ânes & aux brebis de leur malpropreté, 234

*Antiphanes.* Comment il prouve, que les

Dieux aiment les ſacrifices de peu de dépenſe, 109. *& ſuiv.*

*Apis.* Il eſt, dit-on, le premier qui ait donné des loix aux Grecs, 211

*Apollon.* D'où viennent ſes ſurnoms, 215

*Apollonius* de Tyanes. Intelligence qu'il avoit du langage des oiſeaux, 181

*Arabes.* Ces peuples entendent le langage des Corbeaux, 182

*Archanges.* Ils n'étoient pas inconnus à Porphyre, 447. Ils ont été admis par les Chaldéens, 450. Où les Juifs en avoient appris l'exiſtence, *ibid & ſuiv.*

*Archontes.* Nom donné par Jamblique à un Ordre d'eſprits, 449. Jeſus-Chriſt le donne au Démon, *ibid.*

*Ariſtote.* Ce que ce Philoſophe nous apprend de certains Animaux, 190. *& ſuiv.* Il reconnoît qu'ils ont tous de la raiſon, 191. En quoi, ſelon lui, elle différe de la nôtre, 192. Ce qu'il dit de leur prudence, 200

*Aſclépiade.* Ouvrage qu'il a compoſé ſur la Chipre & la Phénicie, 296

*Aſmodée.* C'eſt le premier nom de Diable qu'on trouve dans l'Ecriture, 399. Ce qui ſemble l'avoir déterminé à tuer les ſept premiers maris de Sara, *ibid.*

*Athènes.* Proceſſion qui ſe faiſoit dans cette ville en l'honneur du Soleil & des Heures, 94. Ce qu'on y portoit, *ibid.* Origine des ſacrifices d'Animaux à Athènes, 96. *& ſuiv.* Origine d'une ancienne coutume obſervée dans cette ville, 125. *& ſuiv.*

*Athletes.* Avantage qu'ils retirent de l'uſage de la viande, 37. Par le conſeil de qui ils com-

mencerent d'en manger, 47
*Attouchemens.* Ils rendent l'ame presque corporelle, 57
*Augustin* (St.). Eloge que le Pere a fait de Porphyre, 16. Son sentiment sur le tems de la création des Anges, 384. Ce qu'il a pensé de celui de la chute des mauvais Anges, 387. Passage de ce Pere sur la Théurgie des Payens, 449. N. (*b*).

B.

*Bacchus.* Sacrifices humains qu'on lui offroit à Chio & à Ténedos, 163. Les Grecs lui donnoient des cornes de Taureau, 212. D'où vient son surnom, 215
*Bactriens.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 323
*Bardesane.* Ce qu'il rapporte du genre de vie des Gymnosophistes Indiens, 304
*Basilides.* Rêveries de cet Hérésiarque au sujet de Dieu, des Anges & de la création, 413. *& suiv.*
*Bassariens.* Cruauté de leurs sacrifices humains & de leurs repas, 96. Comment ils en furent punis, *ibid.*
*Batanée.* Bourg de Syrie, patrie de Porphyre, 1
*Béélzébuth.* Nom que les Juifs donnoient au Chefs des Démons, 394
*Boëce.* Estime qu'il faisoit de Porphyre, 16
*Bœufs.* Origine du sacrifice des Bœufs à Athènes, 97. *& suiv.* 125. *& suiv.* Maladies auxquelles ils sont sujets, 193. Difficulté de dis-

tinguer le mugiſſement & les cornes d'un bœuf coupé, d'avec ceux d'une vache, 194. Quelles ſont les armes de cet Animal, 199

*Bonheur.* En quoi il conſiſte, 51. Seul moyen d'y arriver, 61

*Boutyres.* Qui ſont ceux à qui on donna ce nom, 129

*Bracmanes*, ſorte de Gymnoſophiſtes chez les Indiens, 303. Leur origine, 304. Leur habitation & leur nourriture, *ibid.* *& ſuiv.* Vénération qu'on a pour eux, 307. *& ſuiv.* Leur diſpoſition à l'égard de la mort, 308. *& ſuiv.*

*Brebis.* Origine du ſacrifice des brebis à Athènes, 97. Reproche qu'un Auteur leur fait de leur malpropreté, 234

## C.

*Cancre.* Le ſon du chalumeau fait ſortir le cancre de ſon trou, 229

*Carpocrate.* Rêveries de cet Héréſiarque au ſujet de Dieu, des Anges & de la création 414

*Cartérius.* Par quelle adreſſe il peignit de mémoire le Philoſophe Plotin, 328

*Carthaginois.* Sacrifices humains qu'ils offroient, 165. Par qui ils furent abolis, *ibid.*

*Caſpiens.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 322. *& ſuiv.*

*Cenſorin.* Sentiment de ce Philoſophe au ſujet des Génies ou Démons, 430

*Centriades.* Qui ſont ceux à qui on donna ce nom, 129

*Cerfs.* Les cerfs coupés ne jettent plus leur bois, 194. Si on les coupe avant qu'ils ayent leur bois, il ne leur en vient point, *ibid.* Ils sont flattés du son des flûtes & des haut-bois, 229

*Cérinthe.* Rêveries de cet Héréſiarque au ſujet de la Divinité & de la création, 410. *& ſ.*

*Chaldéens.* Sentiment de ces peuples au ſujet des Démons, 418. Connoiſſance qu'ils ont eue des Archanges, 450

*Chameau.* Maladies auxquelles cet animal eſt ſujet, 193

*Chats.* Soin qu'ils ont de cacher leurs ordures, 235

*Chérémon.* Ce qu'il rapporte des Prêtres Egyptiens, 268. *& ſuiv.*

*Chérubins.* C'eſt la premiére eſpéce d'Anges, dont il ſoit parlé dans l'Ecriture, 382. Ce qu'elle en dit, *ibid & ſuiv.* Figure monſtrueuſe que les Commentateurs leur donnent, 383

*Cheval.* Maladies auxquelles cet animal eſt ſujet, 193 Quelles ſont ſes armes, 199. Il eſt flatté du ſon des flûtes & des haut-bois, 229.

*Chevres.* Origine du ſacrifice des Chévres dans l'Attique, 97.

*Chiens.* Ils ſuivent en quelques occaſions les régles de la Dialectique, & font des ſyllogiſmes, 190. Maladies auxquelles ils ſont ſujets, 192. Preuve que dans la rage ils ſouffrent du dérangement dans leurs penſées, 238. *& ſuiv.*

*Chouette.* Cet oiſeau eſt l'interpréte de Minerve, 188

*Chryſoſtôme* (St. Jean). Sentiment de ce Pére

sur la Patrie de Porphyre, 1
*Cicogne.* Cet oiſeau eſt l'interprète de Junon, 188. Sa piété envers ceux qui lui en donné le jour, 204
*Cléarque.* En quoi ſon culte & ſes ſacrifices étoient plus agréables aux Dieux, que ceux des autres hommes. 107. *& ſuiv.*
*Cleomènes.* Réponſe que ce Prince fit un jour dans un repas, 227
*Climène.* Elle eſt la première qui ait tué un cochon à Athènes, 96
*Cochon.* Pourquoi les Juifs & les Phéniciens s'abſtenoient du cochon, 15 *& ſuiv.* Rareté de cet animal dans certains pays, *ibid.* Par qui le premier fut tué à Athènes, 96 Cet animal eſt ſujet au rhume 193. Syſtême ſuivant lequel il n'a été fait que pour être tué, 221
*Coq.* Quel ſont les armes de cet oiſeau, 199. Il eſt conſacré à Cérès, 391
*Coracins* du Méandre, qui viennent à la voix de ceux qui les appellent 186
*Corbeau.* Cet oiſeau eſt l'interprète d'Apollon, 188
*Corneille.* Maladies auſquelles cet oiſeau eſt ſujet, 193
*Corps.* Lorſqu'il eſt trop gras, il eſt moins capable de remplir ſes devoirs, 69 Comment l'ame dépend de ſes diſpoſitions, 198
*Corruption* Ce qu'on entend par ce terme dans la Peinture, 315
*Corybantes.* Deſcription des cérémonies de leurs ſacrifices qu'on voyoit en Créte, 114
*Cothon.* Gobelet de Lacédémone fort eſtimé dans les armées, pourquoi, 262. *& ſuiv.*

*Crainte.* La crainte eſt le ſeul motif, qui empêche le commun des hommes de faire le mal, 27. Pour qui elle eſt faite, & ce qu'elle opére, *ibid. & ſuiv.*

*Craſſus.* De la Murène de ce Romain, & combien il l'aimoit, 186

*Critias.* Ce qu'il dit du Gobelet de Lacédémone, appellé Cothon, 262. *& ſuiv.*

*Curetes.* Sacrifices humains qu'ils offroient à Saturne, 164. Ils s'abſtenoient de la chair des Animaux, 313.

*Cyniques.* Ce qui avoit fait croire à quelques-uns de ces Philoſophes, que tout étoit indifférent, 65.

*Cyrille* (St.) Eſtime que ce Pere faiſoit de Porphyre, 16.

## D

*Daitres.* Qui ſont ceux à qui on donne ce nom, 129. Son origine, *ibid.*

*Darius* fils d'Hiſtaſpe. Titre qu'il voulut que l'on mit ſur ſon tombeau, 299

*Démocrite.* Ce Philoſophe admet de la raiſon dans les animaux, 191

*Démons.* A quels êtres Platon a donné ce nom, 138. Opinion commune à leur ſujet, *ibid. & ſuiv.* De la nature des bons Démons, 139. *& ſuiv.* Obligations que nous leur avons, 140. Qui ſont les Démons malfaiſans, *ibid.* Maux qu'ils cauſent aux hommes, 142. Ce qu'on a le plus à craindre d'eux, *ibid & ſuiv.* Conduite différente des bons & des mauvais Démons, 145. *& ſuiv.* La Magie eſt un effet des opérations des derniers, 146. Les filtres

amoureux ſont de leur invention, *ibid.* Si on doit leur faire des ſacrifices, 147. *& ſuiv.* Comment on n'a rien à craindre d'eux, 150. Pourquoi les Enchanteurs s'adreſſent a eux, 151. Comment les bons Démons ſe communiquent aux hommes, 160. Ce que l'Ecriture nous apprend des Démons, 386. Sentiment de Saint Auguſtin ſur le tems de leur Apoſtaſie, 387. Premier nom propre de démon qui ſe trouve dans l'Ecriture, 388. Recette qu'elle nous donne pour les éloigner, 389. *& ſuiv.* Opinion des Juifs à leur ſujet, 390. Leur haine contre les hommes, 392. *& ſuiv.* Leur demeure ordinaire, 394. Nom de leur Chef chez les Juifs, *ibid.* Opinion des Peres des premiers ſiécles à leur ſujet, 400. Ce que les Chaldéens en penſoient, 418. Idée que les Grecs en avoient, 419. *& ſuiv.* Sentiment d'Héſiode à leur ſujet, 420. Doctrine des anciens Philoſophes ſur ce qui les regardoit, 421. *& ſuiv.* Démons envieux & malins, 433. *& ſuiv.* Doctrine d'Iamblique ſur les Démons 439. *& ſuiv.* Ce qu'il dit de leurs apparitions, 441. *& ſuiv* Partage entre les Anciens ſur leur immortalité, 455. *& ſuiv.* Leurs divers Ordres, 457. Combien on doit peu s'en inquiéter, 459

*Derbices.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 322

*Diables*, voyez *Démons.*

*Diane*, appellée Louve par les Latins, 301.

*Dicéarque.* Abrégé qu'il a fait des mœurs des Grecs, 254. Ce qu'il dit de l'âge d'or, 255. *& ſuiv.*

*Dieu.* Nous ne pouvons avoir d'accès auprès de lui

lui, que par la pureté, 84. *& suiv.* Ce qui lui plaît en nous plus que toutes choſes, 113. Preuve que ce n'eſt point l'abondance des oblations qu'il aime, *ibid.* On ne ſçauroit le tromper, 119. Comment nous pouvons l'honorer, 134. Idée que les Platoniciens en avoient, 137. Il eſt par ſa nature ce qu'il y a de plus juſte, 145. Plus on a de beſoins, moins on lui reſſemble, 249

*Dieux.* Par quelles offrandes on doit les honorer, 101. Les ſacrifices qui coûtent peu, leur ſont les plus agréables, 103. *& ſuiv.* Ils ont plus d'égard à la diſpoſition de ceux qui ſacrifient, qu'à la quantité des victimes, 106. Différence entre les anciennes ſtatues des Dieux, & les modernes, 111. Pourquoi on leur ſacrifie, 117. Pourquoi nous les honorons, *ibid.* *& ſuiv.* Le ſacrifice des animaux les déshonore, 118. Ils peuvent ſe paſſer de ce qui ne nous eſt pas néceſſaire, 132. Comment nous pouvons les honorer, 134. Quelles ſont les meilleures prémices, que nous pouvons leur offrir, 171. Par quel motif nous devons les honorer, *ibid.* En ſe taiſant, ils indiquent ce qu'ils penſent, 188. Pourquoi repréſentés par les Egyptiens ſous des figures d'animaux, 212. Différentes eſpéces de Dieux admis par Jamblique, 447. *& ſuiv.*

*Diogène.* Ce que ce Philoſophe penſoit des avantages de la ſpiritualité, 71.

*Diome.* Il eſt le premier qui ait ſacrifié des bœufs à Athènes, 97. *& ſuiv.* 126.

*Diomede.* Sacrifices humains qu'on lui offroit à Salamine, 162. Par qui ils furent abolis, 163

*Diphile*, Roi de Chypre. Il abolit les ſacrifices

humains dans cette isle, 163
*Divination.* Si on l'anéantit, en ordonnant de s'abstenir de tuer les animaux, 148. *& suiv.*
*Divinité.* Le seul moyen d'être heureux est de chercher à lui ressembler, 61. Idées fausses que quelques Poëtes en ont eues, 167. *& suiv.* Elle est raisonnable, sans jamais avoir appris à le devenir, 201
*Decimia.* Son sacrifice de farine préféré par Apollon à des Hécatombes, 109
*Douleur.* Le mépris que nous en faisons dans les maladies du corps, nous apprend à la mépriser dans celles de l'ame, 83
*Dracon.* Réglement fait par ce Législateur au sujet des sacrifices, 326.
*Dragon.* Excellence de la vûe du dragon, 196. Pourquoi les Poëtes ont employé son nom, pour exprimer l'action de voir, *ibid.*
*Dumatiens.* Sacrifices humains offerts par ces peuples, 165

## E.

*Egyptiens.* Anciens sacrifices de ces peuples, 90. *& suiv.* Vénération qu'ils avoient pour le feu, 91. Leur respect pour les vaches, sur quoi fondé, 99. Sacrifices humains qu'ils offroient, 161. Par qui ils furent abolis, *ibid.* Ils ont représenté les Dieux sous des figures d'animaux, 112. De leurs Prêtres, 268. *& s.* Leur occupation, & retraite dans laquelle ils vivoient, 269. Leur nourriture, 270. *& suiv.* Pourquoi ils défendoient de manger des tourterelles, 273. Pourquoi ils représentoient la Divinité sous la figure des animaux, 277. Ref-

pect qu'ils avoient pour le Lion, 278. Ce qui contribua à inſpirer aux Egyptiens du reſpect pour les animaux, 281. *& ſuiv.* Leur uſage lorſqu'ils embaumoient les corps des perſonnes de condition, 281. *& ſuiv.* Leur ſentiment ſur l'exiſtence des Eſprits, 417

*Eleuſine.* Alimens dont les Prêtres d'Eleuſine devoient s'abſtenir, 301

*Empédocle.* Ce qu'il rapporte des ſacrifices offerts à Venus, ou l'amitié, 114 *& ſuiv.* Il admet de la raiſon dans les animaux, 191. Son ſentiment au ſujet des Génies, ou Demons, 430. *& ſuiv.* Ce qu'il penſoit de la nature des Eſprits, 451

*Encens.* Pourquoi on en offroit à la fin des ſacrifices, 109. *& ſuiv.*

*Enchanteurs.* Pourquoi ils s'adreſſent aux mauvais Génies, 151. La pureté n'eſt pas faite pour eux, *ibid.* Comment ils ſont punis de leurs déréglemens, *ibid.*

*Encratites.* Rêveries de ces Hérétiques au ſujet des Eons, 415

*Eons.* Qui en a été l'Inventeur, 406 Leur nombre & leur nature, 407. Doctrine des Valentiniens à leur ſujet, 414

*Epervier.* Cet oiſeau eſt l'interprête d'Apollon, 188. Il eſt conſacré au ſoleil, 279. Ses qualités, *ibid & ſuiv.*

*Epicure* Frugalité de ce Philoſophe, 72. Son ſentiment ſur les alimens, 79

*Epicuriens.* Pluſieurs d'entr'eux ont approuvé la frugalité, 72

*Eſchyle.* En quoi ce Poëte préféroit aux hymnes qu'il avoit compoſés en l'honneur d'Apollon, ceux de Tynnicus, 220. *& ſuiv.*

*Esprit.* C'eſt l'eſprit qui voit & qui écoute, 227.
*Esprits.* Ce que l'Ecriture nous apprend des Eſprits, 382. *& ſuiv.* Les plus fameux Philoſophes en ont admis, 417. *& ſuiv.* Par qui leur exiſtence a été combattue, 438. Opinions des Anciens à leur ſujet, 451. *& ſuiv.* Comment ils peuvent agir ſur les hommes, 458. Si leur exiſtence doit les inquiéter, 459.
*Esséniens.* Endroits de Joſeph, où il parle de cette ſecte de Philoſophes chez les Juifs, 284. *& ſuiv.* Leur origine & leur amitié entr'eux, 285. Leur tempérance & leur frugalité, *ibid. & ſuiv.* Leur reſpect pour la Divinité, 287. Leur réception dans la ſecte, 289. *& ſuiv.* Serment qu'ils font en y entrant, 290. *& ſ.* Leur fermeté dans les tourmens, 293. Leur conduite à l'égard des animaux, 294. *& ſuiv.*
*Eſtomac.* Lorſqu'il eſt trop plein, l'homme ne déſire que le ſommeil, 69
*Eubule*, Auteur d'une hiſtoire de Mithra, 299
*Eunape.* Sentiment de cet Auteur ſur la patrie de Porphyre, 1. Ce qu'il dit du ſéjour de ce Philoſophe en Sicile, 10. *& ſuiv.*
*Euripide.* Ce que ce Poëte dit de la vie des Curetes, 313
*Euſebe.* Paſſage de Porphyre que ce Pére nous a conſervé, 4. *& ſuiv.* Autre fragment qu'il cite de ce Philoſophe, 7. Eloge qu'il fait de lui, 15.
*Expiations.* Par quel principe elles ont été introduites, 28.

## F.

*Fabri* ( Carlo ) Opinions ridicules de cet Auteur au ſujet des Anges, 435. *& ſuiv.*
*Farine.* Origine de l'uſage de la farine dans les ſacrifices, 93. Sacrifice de farine préféré par les Dieux à des Hécatombes, 105
*Feu.* Reſpect & vénération que les Egyptiens avoient pour le feu, 311. Il a beaucoup de reſſemblance avec les Dieux, *ibid.*
*Filtres.* Les filtres amoureux ſont de l'invention des mauvais Démons, 146
*Frugalité.* Elle eſt recommandée même par Epicure & pluſieurs de ſes diſciples, 72. Avantages qu'elle procure, 74. *& ſuiv.* Motifs qui doivent porter à l'embraſſer, 75. Elle eſt néceſſaire à la vie contemplative, 82. *& ſuiv.* Preuve de la frugalité des premiers tems, 257.
*Fruits* de la terre. C'eſt le plus beau & le plus digne préſent, que les Dieux ayent fait aux hommes, 100. Il eſt plus aiſé d'en trouver, que des animaux, 105. C'étoit dans l'Origine tout ce qu'on ſacrifioit aux Dieux, 123.

## G.

*Gallien.* Conſidération que cet Empereur & l'Impératrice ſon épouſe avoient pour Plotin, 350.
*Gâteaux.* Origine de l'uſage d'offrir des Gâteaux en ſacrifice, 93. Sacrifice de gâteaux plus

agréable à Apollon que des Hécatombes, 109.

*Génies*, voyez *Démons*.

*Gland*. Le gland a été la premiére nourriture des hommes, 92. Origine du proverbe : voila aſſez de gland, *ibid*. Il prouve la frugalité des premiers tems, 257.

*Gnoſtiques*. Rêveries de ces Hérétiques au ſujet des deux Principes & des Anges, 409. *& ſuiv*.

*Goût*. Effets pernicieux du goût, 57. Excellence du goût dans les animaux, 197.

*Grecs*. Sacrifices humains offerts par les anciens Grecs, 165. Qui fut le premier qui leur donna des loix, 211. De leur maniére de vivre, 255. *& ſuiv*. Opinion des Grecs modernes ſur les Ordres des Anges, 397. *& ſuiv*. Sentiment des anciens Grecs au ſujet de l'exiſtence des Eſprits, 404. *& ſuiv*.

*Grotius*. Opinion de ce Sçavant ſur la ſource où les Juifs avoient puiſé la connoiſſance des Archanges, 450.

*Grue*. Excellente de l'huile de cet oiſeau, 96.

*Guerre*. En quel tems, & comment elle commença à s'introduire parmi les hommes, 257. *& ſuiv*.

## H.

*Habitude*. Elle a un grand empire ſur les paſſions, 225.

*Hécate*. Différens noms d'animaux donnés à cette Déeſſe, 215. *& 301*.

*Hécatombe*. Un ſacrifice de farine préférè par les Dieux à des Hécatombes, 105. *& 109*.

*Héraclite*. Doctrine de ce Philoſophe au ſujet

des Génies, ou Démons, 411.
*Hermionée*. Son sacrifice de farine pêtrie préféré par les Dieux à des Hécatombes, 105.
*Hermippe*. Ce que cet Auteur rapporte de Triptolême, 324.
*Hésiode*. Il fait l'éloge des anciens sacrifices, 111. Doctrine de ce Poëte au sujet des Génies, ou Démons, 420. Son sentiment sur leur durée, 455.
*Hirondelle*. Propreté dont cet oiseau instruit les petits, 235.
*Hollénius*. Conjectures de cet Auteur sur le nom de Botaneote donné à Porphyre par quelques Péres, 2.
*Homére*. En quoi il fait consister l'immortalité, 319, *& suiv*. Vers de ce Poëte cité, 355.
*Homme*. Quelle est la fin & la perfection de l'homme, 11. *& suiv*. Il est une substance heureuse & éternelle, 53. La liaison avec les hommes nous rend esclaves des passions, 59. Différence qu'il y a entre l'homme de bien & le vicieux, 67. Peu contens de ce qu'ils ont les hommes ne désirent que ce qu'ils n'ont pas, 82. Seul moyen qu'a l'homme pour parvenir à sa fin, 84. De la nourriture des premiers hommes, 92. Origine des sacrifices des hommes, 122. *& suiv*. Les hommes méprisent ce qu'ils ignorent, 160. Différence entre l'homme de bien & le méchant au sujet du culte des Dieux, 172. Combien d'hommes se déterminent, avant que d'examiner, 211. Si les animaux sont faits pour l'homme, 221. *& suiv*. En quoi le sort des hommes est déplorable, 320. *& suiv*.
*Hyene*. Combien cet animal imite parfaitement la voix humaine, 284.

*Hyrcaniens.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 322. *& suiv.*

I.

*Jamblique.* Il est un des disciples les plus célébres de Porphyre, 12. Sa doctrine sur les Génies, ou Démons, 439. *& suiv.* Génie du siécle où il vivoit, 440. Ce qu'il dit de leurs apparitions, 441. *& suiv.* Différentes espéces de Dieux qu'il admet, 447. *& suiv.*

*Jérôme* (St.) Sentiment de ce Pére sur la patrie de Porphyre, 1. Il croit qu'il a été enterré en Sicile, 13. Passage de ce Pére sur la dignité de l'ame, 434. N. (*b*).

*Job.* Le Livre de Job n'a vraisemblablement jamais été connu des Payens, 434.

*Joseph.* Endroits des Ouvrages de cet Historien, où il parle des Esséniens, 284. *& suiv.*

*Iphicrate.* Il abolit les sacrifices humains chez les Carthaginois, 165.

*Irénée* (St.) Sentiment de ce Pére sur la nature de l'ame, 403.

*Isaïe.* Il est le seul des Ecrivains sacrés, qui parle des Séraphins, 384.

*Juifs.* Pourquoi ces peuples s'abstenoient du cochon, 35. De leurs sacrifices, 121. *& suiv.* Ils ont les premiers sacrifié des animaux, même des hommes, 122. Trois sectes de Philosophes parmi eux, 284. Leur opinion au sujet des Démons, 390. Leur sentiment sur les Anges gardiens, 394. Où ils avoient puisé la connoissance des Archanges, 450.

*Junon.* Sacrifices humains qu'on lui offroit à Héliopolis

liopolis en Egypte, 163. Par qui abolis, *ibid.*
*Jupiter.* Sacrifices humains qu'on offroit à Rome à Jupiter *Latialis*, 165. Les Grecs lui donnoient des cornes de belier, 212. Ses métamorphoses en aigle, en cigne, & en taureau, 213
*Juſtice.* La perfection de la juſtice eſt renfermée dans la piété, 175. Si la juſtice nous oblige à l'égard des Animaux, 177. *& ſuiv.* Quel eſt le fondement de la juſtice, 220. Par où ſon amour augmente, 243. En quoi conſiſte ſon eſſence, 245
*Juſtin* (St.) Sentiment de ce Pére ſur la corporéité des Anges, 399. Ce qu'il a penſé de leur nourriture, 400

## L.

*Labéon.* Sentiment de cet Ancien ſur la nature des Dieux Lares & des Dieux Pénates, 454
*Lacédémoniens.* Sacrifices humains qu'ils offroient à Mars, 163. Partage des biens fait entr'eux par Licurgue, 259. De leurs repas communs, 263. *& ſuiv.*
*Lares.* Ce que c'étoit que les Dieux Lares & les Dieux Pénates, 454
*Légiſlateurs.* Ils n'ont travaillé que pour le vulgaire, 50. Ils n'ont pas fait les mêmes réglemens pour les particuliers, que pour les Prêtres, 88
*Libanius.* Sentiment de ce Rhéteur ſur la patrie de Porphyre, 1
*Licurgue.* Réglemens faits par ce Légiſlateur,

259. *& suiv.* Ce qu'il dit un jour, en parcourant la Laconie, 260
*Lion.* Quelles sont les armes de cet Animal, 199. Respect que les Prêtres Egyptiens avoient pour lui, 278
*Loi* Divine. Elle est supérieure à toutes les Loix humaines, 51. La loi tolére plusieurs choses dans le vulgaire, qu'elle interdit au Philosophe, 311
*Longin.* Son sentiment sur la partie de Porphyre, 2. Il lui fait quitter le nom de Malc, 2. Idée avantageuse que ses contemporains avoient de lui, 7. Jugement que Plotin porta de son sçavoir, 353. Idée qu'il avoit de Plotin & de ses Ouvrages, 362. *& suiv.*
*Lyncée.* Il n'est fameux que dans la Fable, 195. Qui il étoit, *ibid* N. (*a*).

## M.

*Mages.* Qui ils étoient, & d'où vient leur nom, 298. Respect que les Perses avoient pour eux, *ibid & suiv.* Trois sortes de Mages, 299. Le dogme de la Métempsycose reçu parmi eux, *ibid.* Noms d'animaux par lesquels ils désignoient les hommes, pourquoi 300
*Magiciens.* Qui sont les ames dont ils abusent pour leurs opérations, 154
*Magie.* Elle n'est qu'un effet des opérations des mauvais Démons, 146
*Mahométans.* Leur opinion sur la corporéité des Anges & des Diables, 402
*Maïa.* Elle est la même que Proserpine, 301. Pourquoi ainsi nommée, *ibid.*

*Maimonide.* Combien il compte d'espéces différentes d'Anges, 396
*Maladies* auxquelles les animaux sont sujets, 193
*Malc*, nom Syriaque de Porphyre, sa signification, 2. & 359.
*Manger.* Combien la servitude de manger nous est un obstacle, pour arriver à la perfection, 68
*Marcion.* Blasphêmes de cet Hérésiarque contre le Créateur, 415
*Mars.* Sacrifices humains que les Lacédémoniens lui offroient, 163
*Massagétes.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 322
*Maxime* de Tyr. Sentiment de ce Philosophe au sujet des Génies, ou Démons, 428. & *suiv.*
*Mélange* des choses de différente nature, regardé comme impur, 325. & *suiv.*
*Ménandre.* Ce que ce Poëte dit de l'abstinence des poissons chez les Syriens, 298
*Ménandre.* Doctrine de cet Hérésiarque sur l'origine & la nature des Anges, 408
*Mercure* Trismégiste. Sa doctrine au sujet des substances spirituelles, 417. & *suiv.* Il enseigne la Théurgie aux hommes, 448
*Métempsycose.* Le dogme de la Métempsycose reçu chez les Mages, 299
*Minerve.* D'où vient son surnom, 215
*Murene.* De la Murene de Crassus, 186. Combien il aimoit ce poisson, *ibid.*
*Musique.* Animaux que la musique adoucit, 189. & 229

## N.

*Nature.* Ses besoins sont bornés, 72. Inconvéniens de trop les étendre, 74
*Nécessaire.* La raison réduit le nécessaire à peu de chose, 68. Lorsqu'il manque, à qui on doit avoir recours, 73. Douceur & tranquillité que goûtent ceux qui s'y bornent, 80. *& suiv.*
*Neptune.* D'où vient son surnom, 315
*Noix.* Après le gland on offrit aux Dieux des noix en sacrifice, 92
*Nomades.* Ce qui força ces peuples à faire usage de la viande, 321. *& suiv.*
*Nourriture.* Nous devons craindre les nourritures que nous désirons beaucoup, 79

## O.

*Odorat.* Presque tous les animaux l'ont plus excellent que nous, 196
*Oiseaux.* Jeune homme qu'on disoit entendre le langage des oiseaux, 182. Comment il perdit cette faculté, *ibid.* Des oiseaux qui imitent le langage des hommes, 184. Ils servent d'interprétes aux Dieux, 188
*Olympia*, mére d'Alexandre. Nombre de victimes qu'elle sacrifia en un seul jour, 170
*Olympius.* Patrie de ce Philosophe, 346. Jalousie qu'il conçût de la réputation de Plotin, *ibid.* Opérations magiques qu'il employa pour lui nuire, & quel en fut le succès, *ibid. & suiv.*
*Orge.* C'est le premier fruit de Cérès que l'on

vit après les légumes, 92. Comment les hommes l'offrirent aux Dieux, *ibid. & suiv.*

*Origène.* Ce que Porphyre penſoit de ce Pére, 4. *& ſuiv* Son ſentiment ſur le tems de la création des Anges. 386. Sa doctrine ſur leur nature, 400. *& ſuiv.* Ses autres opinions à leur ſujet, 435. *&* 437.

*Origène.* Ouvrages compoſés par ce Philoſophe, 333. Sentiment de M. de Valois ſur un de ſes livres, *ibid.* N. (*a*). Déférence que Plotin marqua pour lui, 353. *& ſuiv.*

*Orphée.* Sentiment de ce Poëte au ſujet des Génies, ou Démons, 419. *& ſuiv.*

*Ouie.* Effet prodigieux des émotions cauſées par l'ouie, 57. Excellence de l'ouie de la grue, 296

P.

*Pallas.* Sacrifices humains que ceux de Laodicée offroient à cette Déeſſe, 164

*Pallas.* C'eſt de tous les Auteurs celui qui a le mieux écrit ſur les myſtéres de Mithra, 164. Ce qu'il a dit de l'abolition des ſacrifices humains, *ibid.* Ce qu'il dit de l'uſage où étoient les Mages de déſigner les hommes par des noms d'Animaux, 300

*Palumbe.* Chaſteté de cet oiſeau, & ſa fidélité à l'égard de ſon mâle, 203

*Pan.* Les Grecs le compoſoient d'un homme & d'une chévre, 213

*Panthére.* Quelles ſont les armes de cet animal, 199

*Parfums.* Combien leur uſage nuit à l'ame, 57

*Passions.* On doit s'abstenir de tout ce qui les réveille, 51. Ce qui les met en mouvement, 76. Moyen de les éviter, *ibid.* Nécessité de les réprimer, 63. *& suiv.* L'habitude a sur elles un grand empire, 225

*Paul* (St.) Ce qu'il nous apprend des Anges, 396. D'où il a tiré des connoissances, *ibid.*

*Pénates* (Dieux) *Voyez* Lares.

*Pensée.* Ce que c'est que la pensée, 379. Ce qui la souille, 317

*Pères* des premiers siécles. Ils ont crû que les Anges avoient des corps, 398. *& suiv.* Origine de leur opinion, 399. Leur sentiment sur la nature de l'ame, 403. *& suiv.* Comment on peut les excuser, 405. *& suiv.*

*Perfection.* En quoi consiste la perfection de l'homme, 51. *& suiv.* Renoncement aux choses sensibles nécessaire pour y arriver, 54. *&* 64. Combien la servitude de manger nous est un obstacle pour y parvenir, 68

*Phéniciens.* Sacrifices humains qu'ils offroient à Saturne, 164. Extrémité à laquelle furent réduits les Phéniciens révoltés, qui étoient à la solde des Carthaginois, 166. Comment ils furent traités par Amilcar, *ibid.*

*Phérébate.* Pourquoi ce nom a été donné à Proserpine, 301

*Philosophes.* Portrait qu'en fait Platon, 59. *& suiv.* Ils ne doivent accorder à la nature, que ce qui lui est absolument nécessaire, 61. L'abstinence de la chair des Animaux leur est recommandée, 88. Ils sont les Prêtres du Dieu suprême, 155. Leur étude & leur occupation, 156. Ils n'ont recours ni aux oracles, ni aux entrailles des animaux, 159. Secours qu'ils

doivent attendre des bons Génies, 160. Ils ne doivent point suivre les mauvais usages, 171. Plusieurs choses leur sont interdites, que la loi tolére dans le vulgaire, 211. Loix auxquelles ils doivent se conformer, 222. Sentimens des anciens Philosophes au sujet des Esprits, 417. & ſ. Ce qu'ils pensoient de leur nature, de leur immortalité, de leur nombre, 421. & ſuiv.

*Philoſophie.* C'eſt à elle qu'on doit avoir recours lorſqu'on manque du néceſſaire, 731. Avantage qu'elle procure, 732.

*Piété.* La perfection de la juſtice eſt renfermée dans la piété, 178. Combien l'abſtinence des viandes contribue à cette vertu, *ibid.*

*Pieux.* Autel des Pieux à Délos, pourquoi ainſi nommé, 744.

*Pigeons.* Ils partagent avec leurs femelles la peine de couver leurs œufs, 814.

*Pindare.* Ce que ce Poëte dit de l'ame des Sages, 60. A qui il a fait reſſembler les Dieux pourſuivis par Typhon, 213.

*Plantes.* Si on leur fait violence, lorqu'on les ſeme ou qu'on les ſacrifie, 102. & ſuiv. 220. 446. Il n'eſt pas facile de connoître qu'elles ayent de la raiſon, 816.

*Platon.* Pourquoi il choiſit l'Académie pour ſa demeure, 58. Portrait qu'il fait des Philoſophes, 59. & ſuiv. Etres auxquels il a donné le nom de Démons, 118. Son ſentiment ſur la nature de ce qui eſt juſte, 245. Conſeil qu'il donne aux Philoſophes, 721. Il admet de la raiſon dans les animaux, 821. Son ſentiment ſur les Génies, ou Démons, 61. & ſ.

*Platoniciens.* Leur Philoſophie inſpiroit un grand

mépris pour la vie, 10. Système qu'ils suivoient à ce sujet, *ibid.* Leurs sentimens sur la nature des Dieux, 137. *& suiv.* Leur doctrine au sujet des Génies, ou Démons, 429. *& suiv.* N. (*a*). Ils les croyoient passibles, 456

*Plotin.* Tems auquel ce Philosophe enseignoit à Rome, 8. Réputation qu'il y avoit, *ibid.* Objets principaux de ses études, *ibid.* Estime & confiance qu'il marqua pour Porphyre, 9. Il ne peut souffrir qu'on fasse son portrait, 327. *& suiv.* Son éloignement pour les remèdes, 328. *& suiv.* Comment il mourut, 330. Age qu'il avoit à sa mort, *ibid.* Epoque de sa naissance, *ibid. & suiv.* Ce qui lui arriva au sujet de sa nourrice, 331. Ses maîtres, & ses études, 332. Ses premières occupations à Rome 333. *& suiv.* Quand il commença à écrire, 337. Titres de ses Ouvrages, 338. N. (*a*). *& 337.* N. (*a*). Caractère de ses écrits, 339. *& 342.* Ses principaux Disciples, *ibid. & suiv.* Sa manière de composer, 343. *& s.* Femmes qui lui étoient attachées, 344. Confiance que les pères & les mères avoient en lui, 345. Sa douceur, *ibid & suiv.* Combien de tems il demeura à Rome, 346. Son avanture avec un Prêtre Egyptien, 347. *& suiv.* Dieu qu'il avoit pour Génie, 348. Connoissance parfaite qu'il avoit du caractère des hommes, 349. Considération que l'Empereur Gallien & sa femme avoient pour lui, 350. Ses conférences, 351. *& suiv.* Jugement qu'il porta de Longin, 353. Déférence qu'il marqua pour le Philosophe Origène, *ibid. & s.* Ouvrage qu'il composa contre les Chrétiens,

356. *& suiv.* Idée que Longin avoit de lui, 362. *& suiv.* Jugement qu'Apollon en porta, 373. *& suiv.* Communications qu'il eut avec la Divinité, 377. Ordre dans lequel ses Ouvrages ont été distribués par Porphyre, 379. *& suiv.* Son sentiment au sujet des Démons, 427.

*Plutarque.* Remarque de cet Auteur au sujet de l'usage que nous faisons des autres êtres, 216. *& suiv.* Ce qu'il rapporte de la doctrine de Zoroastre touchant les deux Principes, 415. *& suiv.* Son sentiment sur l'existence des Démons, 424. Ce qu'il dit des Démons envieux & malins, 433. Son opinion sur la nature des Esprits, 452. *& suiv.*

*Poésie.* La poésie a contribué à corrompre les opinions des hommes, 144.

*Pères.* Idées fausses que quelques uns d'eux ont eues de la Divinité, 167. *& suiv.* Pourquoi ils ont employé le nom du Dragon, pour exprimer l'action de voir, 196.

*Porphyre.* Patrie de ce Philosophe, 1. Pourquoi appellé Batanéote par quelques Pères, *ibid.* Son vrai nom, 2. *& suiv.* Pourquoi il prit celui de Porphyre, *ibid.* Sa naissance & sa famille, *ibid.* Occupations de sa jeunesse, *ibid.* S'il avoit été Chrétien, 3. Ce qu'il pensoit d'Origène, 4. *& suiv.* A quel âge il alla à Rome, 6. Ses études à Athenes sous Longin, 7. *& suiv.* Second voyage qu'il fit à Rome, 8. Il étudie sous Plotin, 9. Estime que ce Philosophe faisoit de lui, *ibid.* Accès de mélancolie auxquels il fut sujet, *ibid. & suiv.* Son voyage & son séjour en Sicile, 10. *& suiv.* Il y compose son fameux Ouvrage contre les Chrétiens, 11. Il va à Carthage, *ibid.* Son

retour à Rome, 12. Réputation qu'il s'y fit, *ibid.* Il s'y marie, *ibid* Opinions diverſes ſur le tems & le lieu de ſa mort, *ibid. & ſuiv.* Son ſçavoir, 13. Livres qu'il a compoſés, *ibid.* Ce qu'on y déſireroit, *ibid.* Ses Ouvrages les plus célébres, 14. Dans quelle vûe il s'étoit appliqué à la lecture de l'Ecriture, *ibid.* Combien ſon nom a été odieux aux premiers Chrétiens, 15. Eloge qu'Euſebe, St. Auguſtin & St. Cyrille ont fait de lui, *ibid & ſuiv.* Son but & ſon plan dans ſon Traité de l'Abſtinence de la chair des Animaux, 17. *& ſuiv.* Pourquoi il a compoſé cet Ouvrage, 48. *& ſuiv.* A quel âge il s'attacha à Plotin, 335. Celui-ci le charge de mettre la derniére main à ſes Ouvrages, 343. *&* 378. Jugement que Plotin porta de quelques-uns de ſes écrits, 354. *& ſuiv.* Son ſentiment au ſujet des Démons, 427. Lettre qu'il écrivit ſur cette matiére, 440. D'où il avoit pû tirer la connoiſſance qu'il avoit des Archanges, 450

*Poſſidonius.* Sentiment de ce Philoſophe ſur l'exiſtence des Eſprits, 424

*Prémices.* Origine de l'uſage d'offrir aux Dieux les prémices des fruits en ſacrifice, 93. Quelles ſont les meilleures qu'on peut leur préſenter, 171

*Preſſentimens.* Les bons Génies s'en ſervent pour découvrir l'avenir au vrai Philoſophe, 160

*Prêtres.* Perfection particuliére que les loix exigent d'eux, 88. L'uſage de la chair des animaux interdit à quelques-uns, 267. Des Prêtres Egyptiens, 268. *& ſuiv.* En quoi les Prêtres des Anciens faiſoient conſiſter la pureté,

*Principes.* La doctrine des deux Principes adoptée par les Anciens Hérétiques, 409. *& suiv.* D'où ils l'avoient tirée, 415

*Proclus.* Sentiment de ce Philosophe au sujet des Génies ou Démons, 427. *& suiv.*

*Proserpine.* Pourquoi appellée Phérébate, 301. Elle est la même que Maïa, *ibid.*

*Fsellus.* Il croit que les ames des hommes ne peuvent devenir Anges, 455. Opinion de ce Pére sur le nombre de ces Esprits, 457

*Pureté.* Ce qu'il faut faire pour parvenir à cette vertu, 51. *& suiv.* Ce n'est que par elle, qu'on peut avoir accès auprès de Dieu, 84. *& suiv.* Elle est nécessaire pour sacrifier aux Dieux, 112. En quoi elle consiste, 113. C'est la vertu des hommes divins & des Sages, 151. En quoi les Prêtres des Anciens la faisoient consister, 314. Quelles choses lui sont contraires, *ibid. & suiv.*

*Pythagore.* Ce fut lui qui ordonna qu'on nourrît les Athlétes de viande, 47. Il admet de la raison dans les animaux, 191. Son opinion sur leur ame, 241. En quoi sa table étoit plus agréable que celle de Socrate, 244

*Pythagoriciens.* Ils s'abstenoient toute leur vie de manger de la viande, 124. *& suiv.* Sacrifices de nombres & de lignes qu'ils offroient aux Dieux, 135. *& suiv.* Leur sentiment sur l'ame raisonnable, 177. Comment ils réussirent à rendre les hommes plus doux & plus humains, 225

## R.

*Raiſon.* Celui qui la conſulte ne fera jamais rien que de ſage, 67. Elle contient les ſens, *ibid.* L'homme eſt perdu, dès qu'elle ceſſe de le gouverner, *ibid.* Elle réduit le néceſſaire à peu de choſe, 68. Deux ſortes de raiſon, 177, Si les animaux en ſont privés, *ibid & ſ.* De celle qui ſe fait connoître par les ſens, 178. *& ſuiv.* Quels êtres participent plus ou moins à la raiſon, 209. Diſtinction entre la raiſon & la parfaite raiſon, 233. Avantage de celui qui conſulte la raiſon, 250

*Reconnoiſſance.* Elle doit être proportionnée aux bienfaits, 100. Elle n'eſt pas raiſonnable aux dépens d'un tiers, 119

*Renoncement* aux choſes ſenſibles, néceſſaire à ceux qui aſpirent à la perfection, 54

*Rhadamante.* Il juroit par les animaux, 212. Loi qu'il introduiſit à ce ſujet chez les Crétois, 213

*Rhume.* Animaux qui y ſont ſujets, 193. Etymologie de ſon nom Grec, *ibid.*

*Riches* Pourquoi les riches ſont toujours dans la peine, 75

*Richeſſes.* Elles ne ſont pas capables de guérir les troubles de l'ame, 75

*Rogatien.* Progrès que ce Sénateur fit dans la Philoſophie ſous Plotin, 341. Son détachement, *ibid. & ſuiv.*

*Rome.* Sacrifices humains offerts à Rome à la fête de Jupiter *Latialis*, 165

*Roſſignol.* Cet oiſeau enſeigne à ſes petits à former leur voix, 190

S

*Sabaot.* Nom que les Gnostiques donnoient au Prince du septiéme Ciel, 409. Ce qu'ils pensoient de lui, & figure qu'ils lui attribuoient, *ibid.*

*Sacrifices.* Si les Dieux ont ordonné ou approuvé ceux d'animaux, 45. *& suiv.* Des anciens sacrifices des Egyptiens, 90. *& suiv.* Des sacrifices des premiers hommes, & de ce qu'ils offrirent successivement aux Dieux, 92. *& s.* Origine de l'usage de la farine dans les sacrifices, 93. Malheurs arrivés au genre humain depuis l'origine des sacrifices sanglans, 94. Origine des sacrifices d'animaux, 95. *& suiv.* Ils n'ont rien de pieux, 99. On n'y a eu recours que dans la derniére extrémité, 100. Le sacrifice ne doit faire tort à qui que ce soit, 101. Etymologie de son nom, *ibid.* Quels sont les sacrifices les plus agréables aux Dieux, 103. *& suiv.* Pourquoi on les finit par offrir de l'encens, 109. Pourquoi on s'y servoit autrefois de vases de terre ou de bois, 110. Trois sortes de sacrifices, 117. Comment on y a plus en vûe ses plaisirs que les Dieux mêmes, 121. Des sacrifices des Juifs, *ibid. & s.* Origine des sacrifices humains, 122. *& suiv.* Différence des sacrifices, suivant les différentes Puissances auxquelles on les offre, 133. En quoi consiste leur perfection, 134. Sacrifices humains offerts à Saturne & autres, 161. *& suiv.* Quand abolis, 164. Maux que la magnificence des sacrifices a introduits dans le monde, 170. Loix de Triptolême & de

Dracon au sujet des sacrifices, 324. *& suiv.*

*Sages.* Pourquoi les anciens Sages alloient habiter les pays les plus déserts, 58. La pureté est la vertu des Sages, 151. Combien le nombre en est petit, 178. Considération qu'ils ont euë pour les animaux, 212

*Sagesse.* Le plus grand nombre n'est pas fait pour elle, 77

*Samaël*, Nom que les Grecs modernes donnent à un des Chefs des Anges, 398

*Samanéens*, sorte de Gymnosophistes chez les Indiens, 303. Qui ils sont, 304. Leur reception, 306. Leur genre de vie, *ibid. & suiv.* Vénération qu'on a pour eux, 307. *& suiv.* Leur disposition à l'égard de la mort, 308. *& suiv.*

*Santé.* L'usage des Viandes, loin de contribuer à la santé, lui est contraire, 76. Les mêmes choses qui la rétablissent sont celles qui la conservent, *ibid.* Pourquoi on doit la conserver, 78. Le meilleur moyen de l'entretenir, *ibid & suiv.*

*Saturne.* Sacrifices humains qu'on lui faisoit en divers endroits, 161. *& suiv. &* 164.

*Saturnin.* Rêveries de cet Hérésiarque au sujet de Dieu, des Anges & de la création, 411. *& suiv.*

*Scarabée.* Pourquoi les Egyptiens l'honoroient, comme l'image vivante du Soleil, 280. *& suiv.*

*Sciences.* Elles ne peuvent nous rendre heureux, 51

*Scorpion.* Quelles sont ses armes, 199

*Scythes.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard de leurs vieillards, 313

*Sens.* Agitations violentes causées par les Sens, 56. Ils produisent tous les désordres de l'ame, *ibid.* Ils sont comme des filets qui l'entraînent au mal, *ibid.* Ce sont les clous qui l'attachent au Corps, 61, Ils retardent les opérations de l'esprit, 62. Ils ne sont jamais satisfaits qu'à son préjudice, 64. Ce n'est qu'en s'en détachant, que l'homme peut parvenir à sa fin, 84. Ils sont les mêmes dans l'homme & dans les animaux, & plus parfaits dans ceux-ci, 195. *& suiv.*

*Sentiment.* Que le sentiment suppose nécessairement l'intelligence, 225. *& suiv.*

*Séraphins.* Ce qui en est dit dans l'Ecriture, 384. Figure qu'elle leur donne, *ibid.*

*Serpens.* Les serpens d'Egypte aveuglent avec leur crachat, 199

*Simon* le Magicien. Il passe pour l'inventeur des Eons, 406. Ses rêveries sur leur nombre & sur son Hélene, 407. *& suiv.*

*Socrate* le Philosophe. Ce qu'il dit à ceux qui disputoient, si le plaisir est la fin de l'homme, 176. Il juroit par les animaux, 212. *& suiv.* Ce n'étoit point en badinant, qu'il appelloit les cignes ses camarades, 214. En quoi sa table étoit moins agréable que celle de Pythagore, 244

*Socrate* l'Historien. Ce qu'il rapporte du Christianisme de Porphyre, 3

*Soleil.* Noms d'animaux que les Latins lui donnoient, 301

*Songes.* Les bons Génies s'en servent, pour découvrir l'avenir au vrai Philosophe, 160

*Sophocle.* Description que ce Poëte fait d'un sacrifice agréable aux Dieux, 212

*Souillure*. A quoi [illegible] dans la teinture, [illegible]

*Stasanor*, Gouverneur de la Bactriane pour Alexandre. Comment il pensa perdre son Gouvernement, 323

*Sentiment*. Comment il prouve que le sentiment suppose nécessairement l'intelligence, 226. & *suiv.*

*Syriens*. Quand, & à quelle occasion ces peuples commencerent à manger des animaux, 296. & *suiv.* Jusqu'à quand ils s'abstinrent des poissons, 298

## T.

*Tertullien*. Son sentiment sur la nature de l'ame, 403. & *suiv.* En quel sens il donne un corps à Dieu même, 405. & *suiv.*

*Théodote*. Sentiment de ce Pére sur la corporéité des Anges, des Démons & de l'ame, 402.

*Théophraste*. Témoignage qu'il rend aux lumiéres des Egyptiens, 90. Son sentiment sur l'origine des maux du genre humain, 94. Raisons dont il se sert, pour prouver qu'on doit s'abstenir de sacrifier les animaux, 100. & *s.* Ce qu'il dit des libations, 114. Ce qu'il rapporte des sacrifices des Juifs, 121. & *suiv.* Comment il prouve que les animaux pensent, 239. & *suiv.* Son sentiment sur le séjour de l'ame dans le corps, 320

*Théopompe*. Histoires par lesquelles il prouve que les sacrifices les plus simples sont les plus agréables aux Dieux, 106. & *suiv.*

*Théurgie*. Ce que c'étoit, & ce qu'elle apprenoit, 8. & *suiv.* & 448. Par qui elle fut enseignée aux hommes, 448

Thin.

*Thin.* Quel eſt celui qui fournit le meilleur miel aux abeilles, 317

*Thoës.* Demeure de ces anciens peuples, 97. Leur impieté & leur cruauté, *ibid.* Comment ils en furent punis, *ibid.*

*Tibaréniens.* Coutume barbare de ces peuples à l'égard des vieillards, 322

*Tillemont* (M. de) juſtice qu'il rend au mérite de Porphyre, 16

*Tourterelles.* Pourquoi les Prêtres Egyptiens s'abſtenoient de ces oiſeaux, 273. Ils ſont conſacrés à Proſerpine, 301

*Triptolême.* C'eſt le plus ancien Légiſlateur des Athéniens, 324. Loix qu'on rapporte de lui, *ibid.*

*Troglodytes.* Ce qui força ces peuples à faire uſage de la viande, 321. *& ſuiv.*

*Tynnichus.* En quoi les hymnes qu'il avoit faits pour Apollon, étoient préférables à ceux d'Eſchyle, 111

*Tyrrhéniens.* Ces peuples entendent le langage des Aigles, 188

## V.

*Vache.* Reſpect des Egyptiens & des Phéniciens pour cet animal, ſur quoi fondé, 99. C'étoit chez eux une impieté que d'en tuer, *ibid.*

*Valentiniens.* Rêveries de ces anciens Hérétiques au ſujet des Diables & des Eons, 414

*Valois* (M. de) Son ſentiment ſur un Ouvrage du Philoſophe Origène, 333 N (*a*).

*Vénus.* Elle eſt la même que l'amitié, 114. Ce que les Anciens lui offroient en ſacrifice, *ibid. & ſuiv.*

*Viande.* Si l'usage de la viande nuit à l'ame ou au corps, 36. & *suiv.* Avantage de l'abstinence de la viande, 70. Pourquoi l'usage en a été introduit, 76. & *suiv.* Loin de contribuer à la santé, il lui est contraire, *ibid.* & *s.* Sur quoi on fonde l'obligation de s'abstenir de la viande, 113. & *suiv.* Ce qui a forcé quelques nations à en faire usage, 321. & *suiv.*

*Victimes.* Les plus agréables aux Dieux ne sont pas celles d'un grand prix, 112

*Vincent* de Lérins. Ce qu'il nous apprend de Porphyre, 3

*Vipére.* Utilité que l'on retire dans les maladies de l'usage de ce reptile, 38. & *suiv.*

*Vûe.* Animaux qui ont la vûe très-perçante, 196.

## X.

X*E'nocrate.* Ce que ce Philosophe a dit de quelques loix de Triptolême, 324. & *s.* Sa doctrine au sujet des Génies ou Démons, 423

## Z.

Z*Oroastre.* Doctrine de ce Philosophe touchant les deux Principes, 415. & *suiv.* Ses livres plus lûs des Platoniciens des derniers tems, que ceux des Chrétiens, 450

*Zotichus*, Disciple de Plotin. Qui il étoit, 340. Ses Ouvrages & sa mort, *ibid.*

*Fin de la Table des Matiéres.*

## Fautes à corriger.

P. 88. l. 2. fragilité, *lisez* frugalité.
P. 161. l. 18. Metagectmon, *lisez* Metagenion.
P. 212. l. 7. les, *lisez* fes.
P. 223. l. 13. *ôtez* si, *& lisez* l. *suivante* Sil'on dit.
P. 340. l. 2. Custochius, *lisez* Eustochius.
P. 354. l. 20. là, *lisez* lû.
P. 398. l. 21. Ughellius, *lisez* Ughellus.
P. 400. l. 25. Harduin Com. *lisez* Harduin. Conc.
P. 404. l. 7. figiatam, *lisez* effigiatam.
P. 427. l. 16. à Nébon, *lisez* à Anebon.
P. 435. l. 6. la vérité, *lisez* que la vérité.

## APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier la Traduction qui précéde la Dissertation & la Dissertation en même tems : Je n'ai rien trouvé qui en doive arrêter l'impression ; & les deux Ouvrages satisferont les Lecteurs. Ce 4 Avril 1747. SALLIER.

## PRIVILEGE DU ROI.

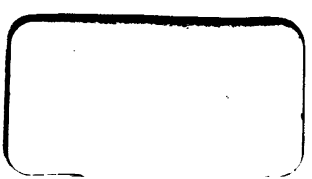
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN DE BURE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre ; *Traité de l'Abstinence des*

*Anim[illegible] de Porphyre, celle de Plotin & une dissertation sur les Génies*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires: A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes; FAISONS défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contreve-

nans dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contresçel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau, Chancelier de France Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau Chancelier de France, le tout

à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original : commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le neuvième jour du mois de Juin, l'an de Grace mil sept cens quarante sept, & de notre Regne le trente-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 795. fol. 703. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 12 Juin 1747.*

G. CAVELIER, *Syndic.*